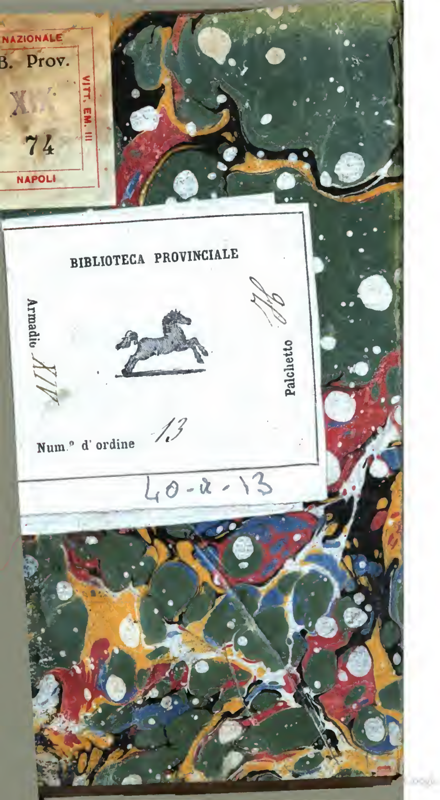



NAZIONALE
B. Prov.
XIV
74
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto
Num.° d' ordine 13
40-a-13



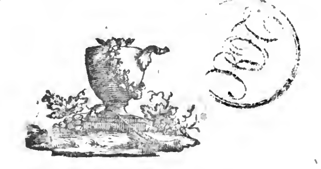
COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

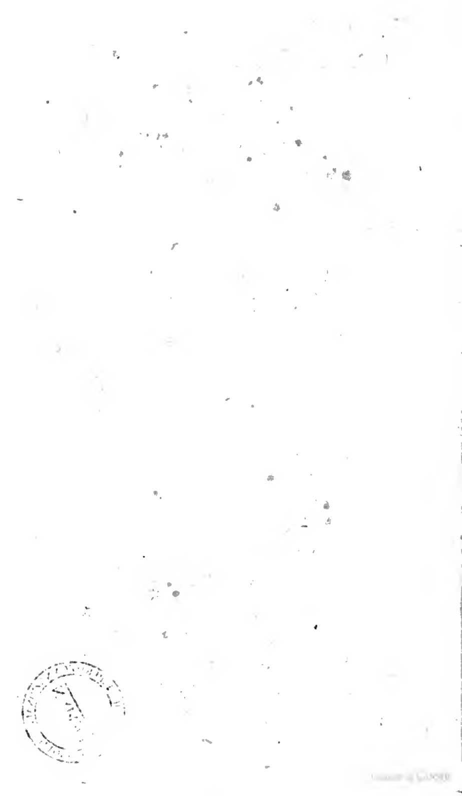
TOME III.

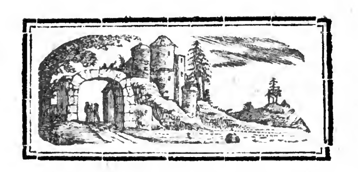


A PARIS,
Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N°. 135.

M. DCC. LXXXVIII.







COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE,
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

VOYAGE
DU CAPITAINE SHELVOCK.

Nous en avons vu les commencemens peu agréables dans le voyage précédent. Le 13 Février 1719, dit Shelvock, nous sortîmes de Plymouth, sous la conduite de Jean Clipperton, qu'on avait élevé à ce grade dans la persuasion où l'on était qu'il pouvait être utile par sa

connaiſſance des côtes & des uſages du Chili, du Pérou & du Mexique. Deux jours après il vint à moi, me reprimanda de ce que mon vaiſſeau était ſurchargé, expoſé à renverſer, & me dit qu'il allait envoyer chercher ſon vin & ſon eau de vie. Mais pour avoir négligé de le faire, il perdit ſa proviſion de liqueurs fortes, car nous ne nous revîmes que deux ans après ce jour.

Le 19, il s'éleva au milieu de la nuit une tempête, & une lame d'eau s'élança ſur le pont, le feu St. Elme brilla ſur notre arriere; longtems nous ne fûmes occupés qu'à ne point enfoncer; les vagues battaient contre le vaiſſeau, le couvraient, le traverſaient, & dans cette ſituation affreuſe, les pompes étaient le ſeul moyen qu'on put employer pour échapper à la mort.

Le 20, nous ne pûmes plus découvrir le Succès. A minuit, nous parvinmes à déplier la voile du perroquet, & à nous diriger vers le nord-oueſt. La tempête s'était calmée, mais elle avait fait une impreſſion ſi forte ſur mes gens, que ſoixante & dix d'entr'eux avaient réſolu de s'en retourner en Angleterre : on n'entendait que des plaintes: ce mécontentement me parut s'affaiblir deux jours après,

& alors je les appellai tous ſur le pont, je leur repréſentai toutes les raiſons qui devaient les engager à pourſuivre le voyage; mais le ſouvenir du danger était trop vif encore, ils ne m'écouterent qu'à demi, & perſiſterent dans leur résolution; ils furent même ſi opiniâtres à maintenir le gouvernail dans la direction qui leur plaiſait, que je fus obligé d'appeller à mon ſecours les officiers, pour leur faire entendre raiſon. La plupart parurent armés, & cette vue interdit les plus furieux; ils en vinrent enfin à me prier de tout oublier. Je le promis, mais après les avoir exhorté à connaître mieux leur devoir à l'avenir. Et pour finir tout, je fis apporter de l'eau de vie, & nous bûmes enſemble à notre heureux voyage.

Cependant, dès le lendemain, mon ſecond capitaine Simon Hatley fut ſur le point de ramener le déſordre. Il me dit ſur le pont en préſence de l'équipage, qu'il avait un ordre ſecret des principaux propriétaires, qui lui donnaient inſpection même ſur le vaiſſeau du capitaine Clipperton. Je lui demandai s'il n'avait point auſſi une patente ſecrette, & il ne me répondit que par une expreſſion dédaigneuſe.

Les procédés impertinens de ce marin, me firent une néceſſité d'employer la prudence &

la modération pour prévenir des diſſentions qui pouvaient nuire au but qu'on s'était propoſé dans notre voyage. On aurait pu agir avec plus de vigueur, ſi les deux vaiſſeaux n'avaient pas été ſéparés.

Nous fîmes une route très-ennuyeuſe juſqu'à notre premier rendez-vous aux Isles Canaries, où nous n'arrivâmes que le 17 Mars. Après y avoir croiſé quelque tems ſans événemens remarquables, ſans avoir rien entendu dire du Succès, nous cinglâmes vers l'Isle *Ferro*, accompagnés d'une barque chargée de ſel & de vin que nous venions de prendre. Nous eſpérions trouver Clipperton vers les Isles du cap Verd; nous y tendîmes, mais dans l'intervalle, mes gens recommencerent à murmurer. Turner Stevens, mon canonier, homme ruſé, inſinua à tous mes officiers d'aller croiſer dans la mer Rouge; car, diſait-il, il n'y a point de déshonneur ni de blâme à dépouiller des Muſulmans; mais les Eſpagnols ſont bons chrétiens, & il eſt condamnable & honteux de leur nuire. Je le fis empriſonner pour ſes diſcours, il me menaça d'une maniere outrageante, & ne formait pas de plus doux projets de vengeance que celui de faire ſauter le vaiſſeau en l'air. Je penſai à le mettre à terre, lorſque nous

y ferions arrivés ; lui-même le demandait, & il méritait d'être puni pour diverses autres fautes qu'il avait commises.

Le 14 Avril, nous découvrîmes l'Isle Mayo. En approchant du rivage, nous y vîmes les débris d'un vaisseau. On nous dit qu'ils étaient ceux d'un navire des Indes orientales nommé le Vanzittern, commandé par le capitaine *Hide*, qui avait été mis en pieces il y avait trois semaines. Je cherchai à me rendre ce malheur utile, en me pourvoyant de choses dont je pouvais avoir besoin ; mais je ne pus transporter que deux ou trois planches du doublage.

Je vendis ma prise au chef de l'Isle, pour 150 écus ; nous y remplîmes nos futailles & carenâmes le vaisseau. Six de mes gens s'enfuirent dans le pays, & je ne pus obtenir du commandant qu'il me les fit rendre : mais ayant menacé d'enlever un bâtiment Portugais, il m'en fit rendre deux qui étaient ceux que j'aurais le plus regretté. Ils tomberent à genoux, me demanderent pardon, & m'assurerent que le commandant les avait séduits, dans le dessein de s'en servir pour une barque sur laquelle il voulait transporter les débris du Vanzittern avec lesquels il voulait faire sa fortune : les quatre autres revinrent aussi.

Je n'y pus rien apprendre du *Succès*, ni rien d'utile à nos vues; mais j'avais lu dans les Voyages de Frezier, que fur l'Isle de Ste. Catherine près des côtes du Bresil, on trouve tout ce qui nous devenait nécessaire, & je crus que le meilleur parti qui nous restait à prendre, était de s'y rendre. Nous mîmes donc à la voile le 20 Avril; en tirant nos ancres, nous endommageâmes quelques parties hautes du vaisseau, & la réparation en consuma le reste du jour. Nous demeurâmes 55 jours à nous rendre à Ste. Catherine; le seul événement qui rompit l'uniformité du voyage, fut la rencontre d'un vaisseau auquel nous parlâmes. J'y envoyai la chaloupe avec cinq rameurs & le capitaine Hatley, afin de lui demander des nouvelles & y acheter du tabac; car notre provision de cette drogue était sur le Succès, ainsi que d'autres choses, & nous en ressentions le besoin très-vivement. Lorsque Hatley fut revenu, il me dit que c'était un vaisseau Portugais qui allait de Rio Janeiro à Fernambouc; & en place de tabac qu'il dit n'avoir pu acheter, il employa l'argent que je lui avais remis, en porcelaines, sucreries & autres objets de ce genre. Je lui reprochai d'avoir employé mon argent à des choses si peu utiles: il répondit, qu'il y aurait

bien employé le sien propre; & je lui témoignais que ce procédé ne me plaisait point.

Le 19 Juin nous arrivâmes à l'isle Ste. *Catherine*, & nous y jetâmes l'ancre avant 10 heures à la profondeur de 10 brasses : l'isle *Gall* était entre le levant & le nord à 2 milles de nous; la pointe orientale de Ste. Catherine en était à 4 milles. Là, mon premier soin fut d'envoyer à terre le charpentier & presque tous mes gens pour couper des arbres & en faire des planches, comme aussi pour remplir d'eau nos futailles : j'employai ceux qui resterent à bord à d'autres offices : les habitans nous apporterent tous les jours des fruits de l'isle, nous leur donnions du sel en échange.

Le 2 Juillet nous découvrîmes à la pointe du jour un gros vaisseau à l'ancre, à 4 ou 5 milles de nous. J'envoyai d'abord ma chaloupe armée avec un officier pour le reconnaître : elle revint vers minuit m'apprendre que ce vaisseau était le *Rubis*, autrefois vaisseau de guerre Anglais, aujourd'hui appartenant à un Français nommé *Martinets*, commandé par M. la Jonquiere. Il revenait de la mer du Sud; ses officiers & son équipage montaient à 420 hommes, tous Français. Quoiqu'alors au service d'Espagne, ils n'avoient point dessein de nous inquiéter.

Ce récit fidele avait porté mon lieutenant à désobéir aux ordres que je lui avais donné, & il s'était rendu à bord ; sa témérité aurait pu lui couter cher, puisque ce vaisseau était ennemi, & je pouvais perdre mon lieutenant avec 23 de mes meilleurs hommes : son retour prouva la vérité du récit qu'on lui avait fait ; mais je n'en vis pas moins que j'étais bien malheureux de n'avoir pas un homme avec moi qui fut prudent, expérimenté, sachant agir sans s'exposer, & se renfermer dans les bornes du devoir d'un officier.

Le jour suivant, le Rubis s'approcha de nous. Le capitaine m'envoya son lieutenant avec un prêtre pour m'assurer de son amitié & m'inviter à dîner. Je me hazardai à m'y rendre & j'en fus reçu avec beaucoup de civilité ; il m'offrit autant d'argent en échange sur Londres que j'en pouvais désirer, & en général tout ce qu'il avait sur son vaisseau. Il m'apprit que les Espagnols avaient eu avis que nos deux vaisseaux se rendaient à la mer du Sud, & qu'on y parlait d'équiper quelques vaisseaux de guerre pour nous poursuivre. Dans ce tems j'eus avis qu'Hatley s'était laissé corrompre par le capitaine du vaisseau Portugais que nous avions rencontré le 5 Juin, & qu'il en avait escroqué 80 à 100 moy-

dors, dont il avait donné dix au pilote de la chaloupe & 6 à chacun de ſes matelots pour les engager à n'en rien dire. Je les fis appeller pour ſavoir ce qu'il pourrait me répondre. Il m'aſſura n'avoir rien fait dont il eut à rougir, rien qu'il ne put juſtifier. Tout ce que je pus faire fut d'en dreſſer une déclaration que je remis dans la ſuite au capitaine Clipperton, lorſque nous le retrouvâmes dans la mer du Sud.

Le 6 Juillet, M. la Jonquiere & pluſieurs de ſes officiers vinrent diner ſur mon bord. Mais au milieu du repas, mon boſman entra violemment dans la chambre & y cauſa un grand tumulte, parce que je ne l'avais pas invité; il s'était formé un parti qui inſulta d'abord Betagh, capitaine des ſoldats de marine, & enſuite Adams, notre chirurgien. Après avoir calmé ce ſoulevement à l'aide de mes officiers, & des Français, M. la Jonquiere déclara qu'il voulait que ceux qui avaient commis cette inſulte & les chefs du tumulte, fuſſent mis aux fers & punis. Et quand il les vit un peu plus tranquilles, il leur repréſenta en les laiſſant eux-mêmes juges, s'ils n'auraient pas trouvé très-puniſſables ceux de ſes gens qui en auraient agi envers eux, comme ils en venaient d'agir avec lui?

Le lendemain, je fis venir les auteurs du tu-

multe ; tous rejetterent leur faute ſur le boſman, & ſur les boiſſons fortes qu'ils avaient bues. Je les écoutai avec plaiſir, & leur pardonnai, pourvu qu'ils ne retombaſſent pas dans la même faute. J'avais d'abord réſolu de punir ſévérement le boſman, cependant je réſolus de n'en rien faire, parce qu'il avait demandé pardon d'une maniere très-humble, & qu'il m'importait de ne pas me faire haïr. La boiſſon, diſait-il, lui avait fait perdre le ſens, & il déſirait que je lui accordaſſe la permiſſion de retourner en Angleterre ſur le vaiſſeau Français. Je le lui accordai volontiers, car c'étoit un homme très-biſarre, & qui ſoulevait ſans ceſſe les matelots contre le plus grand nombre des officiers qu'il appellait des vauriens.

Le 15 Juillet nous vîmes un grand vaiſſeau paraître près du port. Quoiqu'il fut ennemi, il s'approcha de nous auſſi vite qu'il le put, ce qui perſuada M. la Jonquiere que c'était le vaiſſeau commandé par Clipperton, & il réſolut de partir lui-même : il leva l'ancre dès que la nuit fut venue, cingla le lendemain vers la pleine mer & me ſalua de cinq coups. Trois Français de mon vaiſſeau avaient paſſé ſur le ſien ; j'avais reçu en échange deux autres Français & un Irlandais nommé *Morpheus*.

Tout ce tems fut employé par le charpentier à travailler du bois dans les forêts ; mais lorsque je voulus doubler tout le derriere de mon vaisseau avec les planches épaisses qu'il avait façonnées, je trouvai à mon grand étonnement que nous n'avions point de clous. On m'avait dit cependant que le premier charpentier & ses gens en avaient fait provision, avant que le vaisseau vint à Plymouth, c'est-à-dire, avant que j'en fusse nommé commandant.

Le 25 Juillet un grand navire vint encore dans le port ; on l'appellait le *Sage Salomon.* Il était de S. Malo, portait 40 canons & environ 160 hommes, & était commandé par le capitaine *Dumain-Girard* : il allait faire le commerce sur les côtes du Chili & du Pérou, c'était le même vaisseau qui avait paru dix jours auparavant. D'abord honnête & poli envers nous, son capitaine nous parut dans la suite un homme fin & avide, rempli de cette vanité, de cette présomption qu'on reproche à sa nation. Je le priai de me donner quelques clous ; il me répondit qu'il le ferait volontiers, mais qu'il ne pouvait me les donner que pour 32 écus le cent, & j'en passai par-là. Je lui achetai aussi 60 livres de fromage & 300 de beurre, & je les payai avec l'argent que j'avais reçu du Rubis en échange de mes billets sur Londres.

Je penſais à ſortir de ce port auſſi promptement qu'il me ſerait poſſible, lorſque mon équipage me préſenta une lettre, par laquelle il déclarait vouloir entrer en part de l'argent du butin qu'on pourrait faire, ſans attendre la fin du voyage: il diſait que tous inſiſtaient ſur ce point; qu'une triſte expérience les avait inſtruits, qu'à bord du Duc & de la Ducheſſe, les matelots n'avaient pas reçu la dixieme partie de ce qui leur était dû; qu'ils avaient entendu dire avec quelle peine on retirait ſon argent, lorſqu'il était une fois dans les mains de certaines gens.

Ils me preſſerent fortement de conſentir à cet accord qu'ils croyaient même avantageux aux propriétaires; ils dirent que la prudence exigeait que je le ſignaſſe avantque nous euſſions levé l'ancre pour chercher une nouvelle proie. J'y conſentis, & rétablis par cette condeſcendance la tranquillité: tous furent dans la joie, tous me louaient, tous m'aſſuraient qu'ils prodigueraient leur vie pour le ſuccès de mes entrepriſes & remplir les vues de ceux qui avaient armé les vaiſſeaux.

Le 3 Auguſte, le S. François Xavier entra dans le port: c'était un vaiſſeau de guerre Portugais de 40 canons & 300 hommes: il venait de Liſſabon, allait à Macao dans la Chine, &

était sous le commandement d'un Français, nommé *La Riviere.*

Je ne doutais pas de la vérité de l'accusation qu'on avait faite contre Hatley. Je lui dis que pour prévenir toute querelle, il convenait qu'il allât s'en justifier auprès du capitaine Portugais. Il y consentit sans peine. A son retour il me dit que le capitaine l'avait mal reçu, que sans doute il avait de mauvais desseins, & qu'il méditait un voyage qui ne pouvait manquer de satisfaire son attente.

Trois de mes gens s'échapperent le 6 Auguste. Le pilote & ses gens s'avancerent vers les plantations portugaises pour les chercher: il était alors près de minuit; ils trouverent les habitans dans l'agitation, & qui se préparaient à les forcer à la retraite: ils la firent, mais à peine furent-ils dans la chaloupe qu'ils entendirent crier: *Tuons ces chiens, tous ces chiens d'Anglais.* A ce cri succéda le feu de petites armes, & trois de mes gens en furent blessés, deux à la jambe & un au bras.

Je m'en plaignis dans une Lettre que je fis porter au capitaine du vaisseau Portugais par Hatley, qui trouva sur le navire *Emmanuel Mansa*, commandant de l'Isle, lequel furieux, l'attaqua, l'insulta, dit qu'il était un impu-

dant, un incendiaire de leurs maisons', & qu'il avait accoutumé de le désigner par le surnom de *Cocu*. A l'ouie de ces accusations diffamantes, l'équipage se joignit à Mansa, tomba sur Hatley, & lui, ainsi que ses geus, y feraient péris peut-être, si le capitaine & ses officiers ne les avaient protégés. Car les matelots Portugais étaient irrités à un tel point qu'il est vraisemblable qu'ils les auraient mis en pieces si on ne les en avait empêché.

Dans sa réponse à ma Lettre, le capitaine m'exprimait son chagrin de cette aventure; il me disait que les habitans de l'Isle étaient si accoutumés à la licence qu'on n'osait les punir; qu'ils vivaient en sauvages, & étaient sans cesse en embuscade dans les bois; qu'en cherchant à me venger, j'exposerais tous mes gens au plus grand danger; il me priait de pardonner les insultes que mon officier avait reçues sur son bord. Il me fit entendre encore qu'on ne pouvait porter plus sûrement les gens de cette nation à se montrer cruels & barbares, qu'en les attaquant par les termes dont s'était servi Hatley envers le gouverneur Mansa; qu'Hatley s'était exposé au milieu de son équipage, avant que lui-même eût été instruit de ce dont il s'agissait; qu'il eût été nécessaire d'instruire au moins

moins son aumônier avant que de se mettre entre les mains des matelots. Il me disait aussi un mot de l'histoire d'Hatley, mais il en parlait avec bonté.

Après cette fâcheuse aventure, je ne voulus pas retarder plus long-tems mon départ, & le 9 Auguste, je dépassai l'extrèmité septentrionale de l'isle Ste. Catherine. Le 19, *Le Port*, mon troisieme lieutenant, se cassa la jambe. Depuis notre départ de l'Isle jusqu'à ce jour, nous avions eu la plupart du tems des ouragans; plus nous avançions au midi, plus l'équipage était avide d'alimens, sans doute à cause de l'âpreté de l'air; de maniere que la ration qui avait été réglée, ne suffisait plus pour appaiser la faim. Quelques-uns de mes officiers, & surtout Betagh, capitaine des soldats de marine, qui avait été munitionnaire sur un vaisseau de guerre, & pour lequel j'avais de la considération, désiraient que je les admisse à ma table; car, selon Betagh, il avait reçu ordre des propriétaires de manger avec moi: ce n'était pas pour en être mieux traité; il ne demandait pas à l'être, & je ne l'étais pas moi-même mieux que le cuisinier; mais je ne pus le lui permettre: il en fut irrité, & disait, que poussé par mon intempérance, je détruisais plus que je n'usais

de nos provisions, sans honnêteté & sans prévoyance; il faisait entendre que le voyage serait, sous ma conduite, promptement terminé.

Je craignis l'effet de ses discours, qui pouvaient être dangereux pour moi dans un homme comme lui. Pour le punir, bien loin de l'admettre à ma table, je le bannis de ma chambre. Quoiqu'il fut le premier en grade après moi, il craignit un châtiment plus sévère encore, & m'écrivit une lettre où il me demandait pardon de ce qu'il avait fait. Sur son aveu, j'allai le chercher de la maniere la plus amicale, & nous fûmes unis pendant tout le reste du voyage.

Entre l'isle Ste. Catherine & le fleuve de La Plata, on trouve une grande abondance de baleines, de grampus & autres poissons d'une grandeur incroyable: aussi, n'ai-je jamais pu comprendre pourquoi il ne s'établissait pas dans ces contrées un commerce d'huile de baleine: la navigation y est plus sûre que celle du nord, & je crois que la pêche s'y ferait avec plus de succès encore.

Le 19 Septembre, je trouvai vers minuit, que l'eau changeait de couleur; je fis jeter la sonde; nous trouvâmes fond à treize brasses de profondeur; je revirai vers la mer; mais nous

fîmes cinq milles avant que la profondeur de l'eau augmentât. Il y a donc quelque apparence qu'il y a un banc de ſable vers l'entrée du détroit de Magellan. J'avais une occaſion favorable d'entrer dans ce détroit ; mais le capitaine Clipperton m'avait preſcrit de paſſer par le détroit de le Maire, quoiqu'il eût paſſé lui-même dans celui de Magellan, & je crus devoir me conformer à ſes intentions.

Le 23, les nuées qui avaient été baſſes juſqu'alors s'éléverent, & nous vîmes en plein le pays : ſon aſpect était triſte & déſolé ; tout y eſt dans le ſilence, c'eſt un déſert affreux ; il ne paraît formé que par une longue chaîne de montagnes qui ſe ſuccédaient l'une à l'autre, & toutes couvertes de neiges éternelles. Vers midi, nous eûmes une mer calme, & nous voyons à trois milles de nous les montagnes qu'on appelle les *Trois-Freres*, nom qui leur fut donné parce qu'elles ſont voiſines, d'un aſpect ſemblable & d'une hauteur égale.

Juſqu'alors nous avions pu avancer dans le détroit ; les courans nous étaient quelquefois favorables, quelquefois contraires ; cet après midi, nous fûmes portés avec une rapidité incroyable dans le détroit ; mais lorſque nous fûmes parvenus à-peu-près à la moitié, un cou-

rant contraire nous jeta en arriere avec la même rapidité que nous y étions entrés, quoiqu'un vent frais nous favorisât. Par la violence du courant, qui nous entraînait contre le vent, nous fûmes enlevés & jetés au loin dans la pleine mer; l'arriere du vaisseau était si enfoncé que la lanterne touchait l'eau; notre vaisseau travaillait beaucoup & avec danger pour nous; & c'était avec de grands efforts qu'on parvenait à retenir le gouvernail. Cependant le courant changea vers le minuit, nous rentrâmes dans le détroit sans découvrir les côtes qui le forment, & le matin, nous nous trouvâmes au sud dans une mer ouverte.

Avant d'être sous cette latitude, nous avions éprouvé un froid assez vif; mais ici, il fut extrême. Le vent du couchant nous pénétrait, & il fut encore toujours accompagné de neige, mêlée quelquefois à de la pluie; nos mâts, nos voiles, nos cordages étaient couverts de glaçons; ils en étaient si pesans, si roides qu'on ne pouvait les mouvoir; nous restâmes quelquefois deux ou trois jours les uns près des autres sous les vergues nues, exposé à des lames plus fortes qu'on n'en voit dans aucune autre mer.

Le vent soufflait sans relâche du couchant,

& toujours également impétueux; nous étions parvenus jusques sous le 61° 30′ de latitude méridionale, agités par la crainte continuelle de rencontrer quelqu'isle de glace; la déclinaison de l'éguille était de 22° 6′ vers le nord-est.

Le 1 Octobre, comme nous tournions tous ensemble notre grande voile, Williams Camell nous cria que ses mains étaient si roidies qu'il ne pouvait plus se soutenir, & il tomba dans la mer avant que son voisin pût le retenir. Le vaisseau allait avec tant de vîtesse & la mer était si enflée, que nous le perdimes de vue avant d'avoir pu plier la voile. Il semble qu'il soit impossible de vivre sous des climats si rigoureux; il est certain du moins que nous ne voyons plus ni poissons, ni oiseaux, pas même le solitaire Albatross, qui nous avait accompagné tous les jours précédens, & qui voltigea sur nos têtes, jusqu'à ce qu'Hatley, dans un accès de mélancolie, fit feu sur lui, croyant que ce triste oiseau nous portait malheur.

Le 22 Octobre, vers les huit heures du soir, nous transportâmes la voile du perroquet sur le mât d'avant, & le matin nous en assurâmes un autre: après avoir porté long-tems au couchant, nous revirâmes vers le nord, dans l'espérance de nous trouver insensiblement dans

la grande mer du Sud : il eſt étonnant que depuis le jour où nous étions ſortis du détroit de le Maire, juſqu'à celui où nous eûmes la vue des côtes du Chili, nous ayons été tourmentés ſans ceſſe par des orages & des tempêtes. C'eſt le 14 Novembre que nous découvrîmes les côtes du Chili, à la diſtance de dix milles, & ſous le 47° 28′ de latitude méridionale.

A peine arrivions-nous ſur les limites des poſſeſſions Eſpagnoles, que nous nous trouvâmes dans la diſette la plus extrême de bois & d'eau, ſans avoir aucun moyen de nous en procurer & de nous repoſer. Je crus que ce qu'il y aurait de plus heureux pour nous ſerait d'arriver à quelques-unes des isles découvertes par Narborough, & nous y dirigeâmes notre courſe.

Le 21 Novembre au matin, nous nous trouvâmes ſur 28 braſſes d'eau ; le fond était un beau ſable gris & noir ; nous y trouvâmes une rade naturelle, mais peu ſûre. Ce fut un malheur pour nous de n'avoir pu trouver un lieu de rafraîchiſſement ſans nous éloigner du chemin qui devait nous conduire à l'isle Juan Fernandez, parce que nous perdîmes du tems à le chercher & encore à nous en éloigner pour reprendre notre route.

J'étais agité d'inquiétudes & de doutes : trouverons-nous quelque abri, quelques provisions, du bois, de l'eau douce, en nous avançant sur ces côtes ? Un Français nommé *De la Fontaine*, nous assurait que nous ne pourrions trouver dans cette mer un lieu plus propre à fournir à nos besoins que l'isle de *Chiloé*, située un peu au nord du lieu où nous étions. Les villes de *Chacao* & de *Calibuco*, élevées, la premiere dans l'isle même, & l'autre sur le continent, étaient des lieux abondans & riches : Chacao était le siége d'un commandant ; dans Chalibuco on voyait un beau couvent de Jésuites, & dans toutes les deux, on entretenait toujours de grands magasins de provisions de toute espece.

Ces considérations me firent diriger la marche du vaisseau vers Chiloé, & le 30, nous entrâmes dans un canal sur les bords desquels on voyait les deux villes dont nous avons parlé. Mais aussi-tôt que nous y fûmes arrivés, le courant nous jeta au loin avec rapidité, & nous nous trouvâmes dans une mer très-agitée : le vent était très-fort ; la mer présentait l'image d'un vaste embrasement qui s'élançait avec vîtesse : dans cette extrêmité nous jetâmes & filâmes un cable, opération qui ne servit qu'à nous faire perdre notre ancre. Mais enfin nous dé-

couvrîmes deux baies commodes, nous doublâmes une langue de terre, & trouvâmes un lieu tel que nous pouvions le désirer, où nous fûmes à couvert du courant des vagues & des vents impétueux.

Le matin j'envoyai le capitaine Hatley & mon second lieutenant pour aller à la découverte, le premier, d'un lieu où l'on put faire provision d'eau douce, & le second des deux villes que nous avions vues. Hatley revint bientôt avec un Indien qui nous donna l'espérance de nous fournir des provisions; mais le soir il revint nous dire qu'il était défendu dans le pays d'avoir aucune affaire avec nous. Mon lieutenant n'était point encore de retour, & ce que l'Indien venait de dire, nous fit craindre que l'ennemi ne l'eût fait prisonnier, & ne sut par-là qui nous étions.

Le 3 Décembre, un officier Espagnol vint à nous dans une chaloupe conduite par huit rameurs Indiens. Il était envoyé par le commandant pour s'informer qui nous étions. Dès que nous vîmes la chaloupe, nous arborâmes pavillon Français, & lorsque l'Espagnol vint à bord, je lui dis que notre vaisseau était Français, qu'il s'appellait la Sainte Rose, que nous retournions dans notre patrie, que mon nom était Janis le Breton. Dans cette idée il demeura

toute la nuit avec nous, & il s'en retourna le matin sans paraître soupçonner que nous l'avions trompé.

J'écrivis par lui au commandant, qu'il nous manquait des provisions pour reprendre le chemin de notre patrie, & je le priais de nous tendre tous les secours qui étaient en son pouvoir. Pour réponse, je reçus des plaintes sur les violences de mes gens qui massacraient leurs moutons & enlevaient leur gros bétail. Je conjecturai qu'elles étaient l'ouvrage de mon lieutenant, & je repris l'espérance perdue de le voir un jour de retour avec les siens.

Je fis donc dire au commandant, que j'avais besoin de vivres, & qu'il m'en fallait le plus promptement possible; que tous les soldats de Chacao, de Calibuco, de Carelmapo, ou de Castro ne pouvaient m'épouvanter dans le besoin qui me pressait. Bientôt arriva une chaloupe pour me dire que le commandant avait député un homme à Chacao pour y permettre le commerce avec nous. Je répondis que je ne voulais commercer nulle part que sur le bord de mon vaisseau, & que je ne pouvais attendre plus long-tems, ayant déja envoyé quatre-vingts hommes pour qu'ils m'apportassent tout ce qu'ils pourraient trouver.

Une barque arriva peu de tems après avec tous les hommes que j'avais cru perdus ; mais ils étaient si effrayés qu'il n'était pas probable que j'en pusse tirer quelque service de long-tems. Le lieutenant excusa ses lenteurs par les courans qui l'avaient jeté au loin, quand ils avaient été à la vue de la ville, & qu'il avait oublié un croc ou ancre pour s'affermir sur le bord en attendant que le courant eut changé. Je lui représentai l'imprudence de sa conduite qui m'aurait rendu impossible l'exécution du seul dessein auquel ses recherches pouvaient être utiles, c'est-à-dire, la prise de Chacao ou de Calibuco.

Le 16 Décembre, notre pont était plein de bestiaux, de brebis, de porcs, de guanicos, de poules, de jambons, de froment, d'orge, de patates, de maïz, en assez grande abondance pour nous nourrir pendant quatre mois, & sans éprouver le moindre obstacle, la moindre inquiétude de la part de l'ennemi. Le lendemain, nous nous préparâmes au départ, levâmes l'ancre à minuit, & partîmes par un vent du couchant. Cette nuit, un de nos gens s'échappa dans la forêt; il est hors de doute que cet homme vint apprendre aux Espagnols qui nous étions. Cette fuite, la mauvaise conduite de mon lieutenant, le peu de sens qu'avaient montré mes officiers

en général dans toutes les actions un peu importantes où j'avais eu besoin de leurs secours, me fit perdre l'espérance de rien exécuter de difficile avec succès. C'est l'effet du choix aveugle des propriétaires, qui donnent des emplois à l'homme incapable, mais bien recommandé.

De Chiloé, mon dessein était de me rendre immédiatement à l'isle *Juan Fernandez ;* mais mon équipage ne me le permit pas ; il voyait de très-grands avantages à faire une irruption dans le port de la Conception : c'était un conseil du Français qui nous avait conduit dans notre tentative sur Chiloé : comme jusqu'ici ses récits s'étaient trouvés assez justes, il se faisait écouter, & chaque homme de mon équipage qui croyait avoir quelque chose à dire sur les circonstances où nous nous trouvions & sur nos projets, ne manquait pas d'appuyer insolemment sa proposition.

Tel était en particulier Wilhem Morpheus, cet Irlandais que j'avais reçu du Rubis, & qui depuis plusieurs années était dans ces mers : il me disait effrontément qu'il importait peu que nous arrivassions à Juan Fernandez deux jours plus tôt ou plus tard ; que j'étais étranger dans ces lieux ; mais que lui & le Français étaient si familiers sur ces rives, que chacun espé-

rait que je ne me refuserais pas au projet d'aller à la Conception ; qu'il ne fallait pas que l'orgueil de donner des ordres me fit oppofer à un projet dont on avait la certitude du fuccès, qu'il ne s'agiffait pour réuffir que d'entrer à tems dans le port.

J'avais à craindre de les rendre défobéiffans en me refufant à leurs defirs ; d'ailleurs l'autorité perd tant de force en s'éloignant de fa fource dans ces contrées lointaines, que je me crus obligé de céder à leur volonté, & je réfolus de perdre encore deux ou trois jours pour nous approcher de la Conception.

Le 23 Décembre nous fumes vis-à-vis des mamelles *Bio-Bio*, & le foir nous arrivâmes dans la baie, d'où j'envoyai la chaloupe bien armée pour fe rendre près du port, voir les navires qui s'y trouvaient, & faire les obfervations néceffaires pour l'exécution du projet médité. Vers midi, Hatley revint me dire que la *Solidad de Anday*, vaiffeau de 150 tonneaux, était le feul qui fut dans le port ; qu'il n'avait perfonne à bord, excepté le bofman, un vieux negre & deux jeunes Indiens : qu'il y avait auffi près de l'isle *Quiriquine* une barque de 25 tonneaux, qu'elle appartenait à un prêtre qui y avait chargé des fruits, & qu'il n'avait avec lui

que 4 ou 5 Indiens : il les avait pris : la barque nous fut utile ; nous la nommâmes le *Mercure*, parce qu'elle était bien bâtie , propre à faire des découvertes & à marcher devant nous.

Un autre petit navire avait paſſé entr'eux & la terre, à une portée de piſtolet , mais Hatley ne l'avait point voulu pourſuivre : il diſait ne l'avoir point remarqué ; mais l'équipage de la chaloupe aſſurait unanimément qu'il était rempli de monde. Sans doute il venait de Chiloé , & portait l'avis que nous étions dans ces mers. Je lui reprochaïs de l'avoir laiſſé échapper ; mais à quoi ſervaient ces reproches ?

Le 26, le prêtre vint pour racheter ſa barque ; il aborda au rivage dans une chaloupe conduite par des rameurs Indiens, & apportait ſon argent avec lui. Vers midi , on amena le vaiſſeau que nous avions pris près de notre bâtiment, & il jeta l'ancre à demi-mille de nous. Le boſman vint deux heures après me parler ; il me dit qu'un vaiſſeau chargé de vin , de brandevin & d'autres choſes de prix , deſtiné pour l'isle Chiloé , était à l'ancre dans la baie de *Herradura* , à environ deux milles au nord du lieu où nous étions. J'y envoyai le ſieur Randall, mon ſecond lieutenant , avec le boſman de la Solidad , & 25 hommes , avec ordre précis de ne point mettre

le pied sur le rivage, & de ne se hasarder à aucune autre entreprise.

Ils revinrent le soir pour faire de lamentables récits ; ils étaient entrés dans la baie, ils avaient trouvé le vaisseau mis à sec sur le rivage. Mon lieutenant proposa aux matelots de débarquer & de monter sur le vaisseau en aussi grand nombre qu'on le pourrait : ils s'étaient approché ; mais à peine avaient-ils mis le pied sur le rivage, que l'ennemi furieux était tombé sur eux : cinq d'entr'eux crurent s'échapper en se jetant dans un bas-fond couvert d'eau où il les atteignit : ceux qui rentrerent dans la chaloupe dirent que ces cinq avaient été mis en pieces à coups de sabre par l'ennemi.

Lorsque les Espagnols eurent fait leur expédition, on les vit marcher en triomphe avec 20 ou 30 chevaux liés l'un à l'autre & marchant devant eux : ils s'avancerent sur deux rangs de hauteur ; puis les cavaliers ennemis allerent le long du rivage, les uns couchés sur le cou de leurs chevaux, les autres cachés derriere ; ils ne se montrerent sur leur selle, que lorsqu'il n'y eut plus de danger, ou lorsqu'ils voulurent faire feu avec leurs arquebuses. Ce nouveau malheur ajouté aux autres, abattit le courage de la plus grande partie de mon équipage. On

n'entendit plus que murmures & malédictions contre la mer du Sud. « Plutôt que d'y venir „ chercher l'infortune, disaient-ils, il nous eut „ été plus avantageux de demeurer chez nous, „ ou de mendier sur les chemins."

Cependant, lorsque j'eus fait de vives reprimandes à Randall qui avait conduit cette malheureuse entreprise, je découvris un grand vaisseau qui doublait la pointe septentrionale de l'isle Quiriquine ; cette vue nous fut agréable. Le tems était obscur : il n'avait pu découvrir qui nous étions, & il s'approchait de nous sans crainte. Dès qu'il en fut assez voisin, je le saluai. Il ne répondit pas, & je redoublai mon feu. Bientôt il plia les voiles & demanda quartier. Il s'appellait le *St. Firmin*, était du poids d'environ 300 tonneaux, venait du Callao, & était chargé de sucre, de syrops, de ris, de toiles françaises, de drap de Quito, de chocolat : il y avait pour 5 ou 600 écus en argent monnaié ou travaillé.

J'y envoyai *Hendry*, agent des propriétaires, pour visiter les marchandises & y prendre tout ce qui pourrait s'y trouver de précieux. L'équipage y envoya aussi un homme. Ils revinrent après midi, & apporterent un grand nombre de balots, de boëtes, de caisses, tout le ris, beau-

coup de fucre, de fyrops, de chocolat, & pour environ 7000 ſterlings de biſcuit, avec toutes les proviſions & les marchandiſes de quelque prix. Ce vaiſſeau était commandé par D. Franciſco Larrajo : il déſirait le racheter ; j'y conſentis volontiers, & je le mis à terre dans une chaloupe, afin qu'il pût ramaſſer l'argent néceſſaire pour remplir ce but.

Le 30 Décembre, vint une chaloupe portant pavillon de paix, & un officier, qui nous aſſura que trois de nos gens avaient ſeuls été tués dans l'eſcarmouche près d'Herradura, & que les deux autres étaient bleſſés, mais preſque guéris. Il nous apprit encore qu'ils avaient été avertis par une chaloupe de Chiloé, & c'était ce que j'avais ſoupçonné.

Cet officier m'apportait ſept cruches de bon vin, comme un préſent de leur commandant, & une lettre polie, mais écrite avec beaucoup d'artifice. Il déſirait voir mes patentes, parce qu'alors il en pourrait agir avec moi ſelon les loix ordinaires de la guerre.

Le 1 Janvier 1720, j'envoyai le capitaine Betagh à la Conception avec mes patentes & la déclaration de guerre. Il revint bientôt après avec un jéſuite Flamand, un juriſconſulte Eſpagnol, un Ecoſſais & un Anglais. Le jéſuite

m'aſſura

m'affura qu'il était venu pour me témoigner fon refpect, faire fes efforts pour faciliter le rachat du vaiffeau, & le finir promptement. Ils virent mes patentes, ils les montrerent à l'Anglais pour les traduire. Enfuite le jéfuite me dit, que les capitaines du S. Firmin & de la Solidad me compteraient 1200 écus, pour le rachat des deux vaiffeaux, en y ajoutant le Mercure.

Ce compte était loin du mien; car je demandais 16000 écus du S. Firmin feul: & je leur donnai pour derniere réponfe, que tous leurs difcours, leurs rufes, leurs prétextes ne m'obligeraient pas d'en rien rabattre.

Nous avions trouvé dans le S. Firmin dix grands chandeliers d'argent, dont chacun nous parut valoir 25 livres fterlings. Le prêtre me repréfenta, qu'ils provenaient d'un legs pieux fait à fon couvent, que je ne contefterais pas pour une œuvre de piété, mais que je le laifferai rentrer dans la poffeffion de celui auquel un bienfaiteur l'avait deftiné. J'offris de les lui remettre pour leur poids en argent monnayé; ce qui était une offre confidérable, puifque le travail en était d'un très-grand prix; mais il répondit qu'on n'achetait jamais ce qui était deftiné à des ufages facrés. Après beaucoup de conteftations & de prieres inutiles relativement aux vaiffeaux &

aux chandeliers, le Jésuite & les autres m'assurerent qu'ils n'étaient autorisés à m'offrir que 12000 écus, & qu'on n'y ajouterait rien de plus.

Deux jours s'écoulerent sans recevoir aucune nouvelle du commandant, & je commençais à croire qu'ils avaient d'autres vues que le rachat des vaisseaux. Le 4 Janvier, il me renvoya les deux blessés à bord, avec une lettre où il me disait que puisqu'il me renvoyait ses deux prisonniers, il espérait que je traiterais les miens avec honnêteté, & déposerais sur le rivage tout ce qui leur appartenait.

Le 6 Janvier, je n'avais reçu aucune nouvelle de la ville. Je commençai à préparer tout pour mon départ, & j'y employai la plus grande partie du jour; enfin ne voyant aucune apparence qu'il vint une chaloupe de la ville, je fis mettre le feu au S. Firmin; ses voiles de coton éleverent une flamme éclatante. Pour hâter un accord, j'avais déja fait mettre le feu au Solidad.

Je mis à la voile, chagrin d'avoir perdu plusieurs jours sans aucune utilité. J'appris dans la suite que les Espagnols avaient cru que je voulais emmener le S. Firmin, que pour le sauver, ils auraient donné vingt & même trente mille écus, parce qu'il était un des vaisseaux les mieux équipés & celui qui allait le mieux à la voile de

tous ceux qui font le commerce fur ces côtes.

Je dirigeai ma courfe fur Juan Fernandez, emmenant avec moi le Mercure. Le 8 Janvier, pendant tout le jour, la mer nous parut rouge; on femblait naviger fur une mer de fang. Les Efpagnols prétendent que cette couleur vient du cadavre de certains poiffons; mais cette idée eft inconteftablement une erreur.

Notre butin fut eftimé de grand prix par l'agent des propriétaires; il en fit un compte exact pour en faire le partage; l'équipage m'en demanda fa part en vertu de l'accord que nous avions fait près de l'Isle Ste. Catherine, & je ne pouvais me refufer à fa demande. L'argent du butin fe trouva monter pour chacun à dix pieces de huit qui fut payée tout de fuite. Toutes les balles de gros draps, de baiettes, de toiles, de rubans, de dentelles, de foies & diverfes autres marchandifes furent également partagées: une moitié fut pour les propriétaires, l'autre pour l'équipage.

Le 11, à 6 heures du matin, nous découvrîmes l'isle de Juan Fernandez. Nous y reftâmes jufqu'au 15, occupés à parcourir le pays, ou à pêcher fur la mer. Nous ne pûmes découvrir aucun indice que le capitaine Clipperton y fut venu; j'y fis carener le Mercure : nous y prîmes beaucoup

de poissons, & nous en salâmes pour remplir cinq tonneaux, qui chacun, pouvait contenir 320 pots.

Je descendis enfin sur le rivage pour y faire des recherches par moi-même. Quelques-uns de mes gens virent le nom de *Magee*, qui était celui du chirurgien de Clipperton, & les mots *capitaine Jean*, gravés sur des arbres; mais on n'avait laissé aucun ordre, comme nous nous étions engagés à le faire. Cependant, comme ces indices ne pouvaient me laisser en doute que le Succès ne fut dans ces mers, je résolus de cingler au nord le plus-tôt qu'il me serait possible.

Le 21 Janvier, nous découvrîmes le lieu où est situé *Copiapo:* j'y envoyai le Mercure après en avoir renforcé l'équipage de huit hommes, & de Dodd, second lieutenant des soldats de la marine. Ils s'éloignerent le soir, & firent voile vers le Continent: la haute mer nous les fit bientôt perdre de vue. Ils revinrent le jour suivant, me dirent qu'ils étaient entrés dans le port, mais qu'ils n'y avaient vu aucun vaisseau. Je crus qu'ils s'étaient trompés, & j'envoyai de nouveau le Mercure dans un port situé à six milles de nous vers le nord; je commandai à son équipage de s'informer encore s'il

n'y avait point de vaiſſeau, & de viſiter le lendemain matin, le port de *Caldera*.

Il le fit & ne vit rien : mais au lieu de ſe ſervir du vent de terre pour gagner la haute mer & me venir joindre, il cotoya le rivage juſqu'à ce que le vent de mer s'élevant, il lui fut impoſſible de revenir ; il ne le put que le lendemain matin. Ainſi je fus forcé de demeurer tranquille pendant un jour & une nuit ; & c'eſt ainſi que j'avais le chagrin de voir exécuter mes ordres.

Le 5 Février, j'envoyai le ſieur Brook en avant pour découvrir s'il ne ſe trouverait point quelques navires dans *Arica*, & le jour ſuivant, nous eûmes la vue du Promontoire d'Arica & de l'Isle *Guano*, près de laquelle, à ſon extrêmité ſeptentrionale, nous vîmes un vaiſſeau à l'ancre ; je vis auſſi le Mercure ſortir de la baie. De-là je conclus que le vaiſſeau était trop fort pour lui, & je me hâtai pour le joindre. Mais lorſque j'arrivai dans le port, je trouvai que le Mercure s'en était déja emparé par une attaque imprévue. Il s'appellait le *Roſario*, & était du port d'environ cent tonneaux ; il était chargé de fumier du pigeon d'eau que les Eſpagnols nomment guana, & venait de l'Isle *Iquique :* ce fumier ſert à la culture du

poivre qui croît dans la vallée d'Arica. Le pilote seul était un homme blanc. Je l'envoyai vers le propriétaire de son vaisseau, pour savoir s'il voulait le racheter; il revint le lendemain matin avec une lettre où le propriétaire se plaignait de sa pauvreté, mais déclarait qu'il ferait les plus grands efforts pour ce rachat, & cet honnête homme en donnait sa parole. Je convins de lui céder le vaisseau & les six noirs qui s'y trouvaient pour 1500 pieces de huit, & il employa tant de soins & de diligence à se les procurer, que le soir vers les dix heures il m'apporta la somme fixée.

Nous prîmes encore à un mille, loin de la ville, une barque du port de dix tonneaux, chargée de poissons secs & de fumier de pigeon d'eau: son maître vint à nous dans une balse; c'est une espece de canot fait de deux grandes peaux de veaux marins, gonflées d'air, liées ensemble & affermies par un petit échaffaudage de bois. J'exigeai pour le rachat de sa barque deux cruches de brandevin & 40 pieces de huit; c'étoit, vu sa pauvreté, tout ce qu'on pouvait en attendre. Les poissons secs valaient seuls davantage.

Le 9 Février, nous nous éloignâmes d'Arica. A ma sortie de la baie, les habitans en couvri-

rent les bords & firent feu sur nous pendant une demi-heure; ils me parurent être au nombre de 5 à 600 hommes. Je dirigeai ma course vers la rade d'*Hilo*, que nous découvrîmes le jour suivant vers les trois heures du soir. Là nous vîmes un grand vaisseau & trois petits à l'ancre. Le premier avait arboré pavillon Français: c'était, comme nous le sûmes dans la suite, le *Sage Salomon* de 40 canons, commandé par le sieur Dumain, que nous avions laissé à Ste. Catherine; il se préparait alors à s'opposer à mon entrée dans le port & à protéger les bâtimens ancrés près de lui. Je voulus d'abord l'approcher avec honnêteté, mais après un mur examen, je crus devoir m'éloigner & cingler vers la mer.

Le 12, l'équipage me demanda sa part du butin fait dans le port d'Arica, & nous le partageâmes.

Le 22, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Callao*, port de Lima, capitale du Pérou. Comme je ne pouvais espérer d'y faire aucune entreprise utile, je n'attendis que la nuit qui amenait un vent favorable pour m'en éloigner.

Le 26, le capitaine du Mercure desira ne plus l'être: c'était le rang d'Hatley pour le remplacer, & avant d'y aller, il me proposa

de suivre la côte jusqu'à l'Isle *Lobos*, sous le 6° de latitude sud. Je l'approuvai, parce qu'en suivant la côte on devait rencontrer les vaisseaux qui venaient de Panama. Chacun fut content de cette résolution, je renforçai l'équipage du Mercure, je lui donnai des provisions pour un mois, & j'y fis transporter deux pieces de canon. Lorsque tout fut prêt pour son départ, le capitaine Betagh, qui devait relever le chef des soldats de la marine sur le Mercure, mais s'y rendait avec peine, adressa un discours à tout l'équipage, & lui dit avec un visage intimidé, qu'en l'éloignant lui & les autres, c'étaient des victimes qu'on sacrifiait; & se servit d'autres expressions encore propres à soulever les matelots.

Ces plaintes pouvaient devenir dangereuses, j'en fis juge tout l'équipage, & je demandai à chacun s'il appuyait le sentiment de Betagh: personne ne fut de son avis. Il se rendit donc sur le Mercure, qui s'éloigna de nous, en poussant trois fois des cris d'adieu: il cingla vers la côte, nous étions alors sous le 10° 9' de latitude sud, selon notre estime.

Ce même jour nous prîmes une barque chargée de ris, de chocolat, de froment, de farine & autres choses. Le lendemain nous en prîmes

une seconde. Le quatrieme jour après leur départ, le Mercure s'empara d'un navire d'environ 200 tonneaux dont la valeur était de 150,000 pieces de huit: ce succès les enfla d'un vain orgueil qui fut bientôt dissipé: à peine avaient-ils tourné le gouvernail pour profiter du vent, qu'ils virent une voile venir à eux, & dans peu de tems ils furent certain que c'était un vaisseau de guerre Espagnol qui les fit bientôt prisonniers; déja ils avaient pensé à se rendre aux Indes avec leurs richesses, & ce malheureux vaisseau emporta leur voyage aux Indes avec eux en Europe.

Les Anglais avaient d'abord été maltraités par les Espagnols; mais Betagh, qui était de la religion Romaine & qui estimait les Espagnols, s'étant annoncé comme leur commandant, il en reçut des marques de distinction, qui servirent à adoucir le sort de ses malheureux compagnons. Pour mériter toujours mieux leurs bontés, il leur dit quel était notre dessein, ce que nous avions fait, ce que nous nous proposions de faire, de maniere qu'ils ne douterent pas que nous ne tombassions bientôt dans leurs mains.

Le 29 Février, nous vîmes un bâtiment à l'ancre dans la rade de Guanchaco; nous nous

en faisîmes & ancrâmes auprès de lui : nous n'y trouvâmes que deux Indiens & un enfant : ils nous dirent qu'il y avait un vaisseau très-riche dans la baie de *Paita*.

Le 21 Mars, vers les trois heures après midi, nous vîmes la *Penna Oradado* ou le *Roc caverneux*, & une heure après nous entrâmes avec pavillon Français dans la rade de Paita, où nous ne vîmes qu'un petit vaisseau à l'ancre qui n'avait pas son mât de misaine en état de servir. Comme l'argent des revenus de cette ville nous avait été présenté comme une chose importante que nous ne devions pas négliger, j'assemblai mes officiers pour voir les moyens de nous en rendre maîtres. Le lendemain, à deux heures du matin, je m'embarquai avec 46 hommes, laissant le sieur Coldsea & quelques matelots pour garder le vaisseau, & nous faciliter l'embarquement du butin que nous allions faire.

Arrivé au rivage, j'avançai vers la grande église sans trouver de résistance : je trouvai bientôt la ville abandonnée de tous ses habitans : au lever de l'aurore, nous vîmes de grandes troupes de gens rassemblées sur les collines qui nous observaient. J'attendais, quand ils auraient vu notre petit nombre, qu'ils viendraient à nous ; mais au contraire, dès que nous allions à eux, ils se retiraient.

Tout le reste du jour fut employé à embarquer notre butin : il consistait en porcs, en volailles, en calavanzy ou fèves brunes & blanches, en maïz, froment, farine, sucre, nois de cocos, en poëlons & autre vaisselle, enfin une si grande abondance de provisions que nous aurions pu nous en fournir abondamment pour tout le reste du voyage.

Après midi, nous reçûmes un envoyé qui nous demanda ce que nous demandions pour le rachat de la ville & du petit vaisseau. Je demandais 10000 pieces de huit qui devaient être comptées dans 24 heures, au bout desquelles la ville & le vaisseau seraient détruits. Mais le commandant me fit déclarer qu'il ne pouvait ni ne voulait racheter Paita, il se bornait à savoir ce que je demanderais pour épargner l'église. Lorsque ce refus arriva, nous avions emporté de la ville tout ce qui pouvait nous être de quelque utilité, & j'y fis mettre le feu ; les maisons étaient extrèmement séches, bientôt les flammes dévorantes l'eurent consumée.

Mais à peine Paita était en flammes, que des signaux répétés nous rappellerent au vaisseau qui faisait feu sans discontinuer vers l'embouchure du port : je m'y rendis promptement dans un canot avec trois hommes. Je n'avais pas fait

la moitié du chemin que je vis un grand vaiſſeau qui avait ſon mât de perroquet renverſé, & qui ſur ſon mât de miſaine faiſait flotter le pavillon Eſpagnol. A cette vue deux de mes trois hommes tomberent de frayeur, & lorſque je regardai vers la ville, je ne pus m'empêcher de deſirer de n'y être point venu. Ce vaiſſeau de guerre approchait avec toutes ſes voiles déployées, mais Coldſea fit ſur lui un feu ſi vif à l'aide du peu de monde que j'avais laiſſé à bord, qu'il lui fit ſuſpendre ſa courſe.

Les Eſpagnols, voyant qu'il fallait combattre à outrance, calerent les voiles pour ſe préparer à nous attaquer avec vigueur. Cette inaction de l'ennemi fit que je pus me rendre à bord, & que mes gens quittant le rivage eurent le tems d'arriver; mais ils n'étaient pas encore dans le vaiſſeau que l'ennemi n'était qu'à une portée de piſtolet.

D'abord nous coupâmes notre cable, mais le vaiſſeau tourna au rebours, & s'approcha ſi fort de l'ennemi qu'il ne reſtait qu'un petit eſpace entre nous & lui. A cet aſpect redoutable, notre courage s'abattit, & moi-même, je ne prévoyais que notre ruine certaine: l'artillerie des ennemis pouvait nous couler à fond, & je ne deſirais qu'une occaſion de chercher notre ſalut dans la

fuite ; nous le pouvions aussi long-tems que nos mâts feraient debout.

A toutes les minutes, je m'attendais à voir jeter le grapin sur nous, lorsque j'entendis les cris de joie de l'ennemi qui se rassemblait en foule sur le château d'avant; je croyais que c'était pour s'élancer sur notre bord ; mais bientôt je m'apperçus de ce qui leur faisait élever ces cris de triomphe ; c'était notre pavillon abattu ; je le vis flottant sur la mer, ils le voyaient aussi, & espéraient que nous allions plier les voiles ; mais je détruisis bientôt leur erreur, en faisant arborer un nouveau pavillon sur un des mâts de notre vaisseau.

Lorsqu'ils le virent, ils chercherent à s'approcher encore pour s'élancer sur notre pont ; & dans les mouvemens qu'ils se donnerent, ils nous aiderent sans le vouloir ; ils dirigerent leur gouvernail vers le côté droit du vaisseau, afin de nous opposer tout le flanc de leur vaste navire ; mais leur feu fit assez peu d'effet ; leur masse seule nous fermait le chemin de la retraite, & ils nous donnerent le tems de nous placer devant eux, & de prendre le vent avant qu'il pût enfler leurs voiles. Je fis promptement étayer nos mâts ébranlés pour porter autant de voiles qu'il nous était possible, nous déployâmes

toutes celles que nous avions à bord, & bientôt nous nous éloignâmes des ennemis. Ils se mirent promptement à l'œuvre, éleverent leurs vergues, dirigerent leur proue vers nous, s'ébranlerent, & firent feu sur notre vaisseau avec leurs pieces de chasse placées à leur avant. Mais bientôt nous fûmes assez loin pour qu'ils ne pussent nous atteindre: nous ne négligions rien pour conserver cet avantage; toutes les mains étaient occupées, & réparaient avec promptitude le dommage que nous avions souffert. Durant ce combat, nous n'avions pas eu un homme de tué, ni même de blessé, quoique l'ennemi eût fait un feu assez vif. Un de leurs boulets était entré par un sabord, & avait renversé une de nos pieces entre les ponts, en la mettant en pieces au milieu de nous, sans qu'aucun en eut été blessé. Notre bas-bord, & nos cordages avaient beaucoup souffert: notre grand mât avait reçu un boulet, cependant il resta long-tems encore debout, quoique nous ne l'eussions fortifié qu'avec une bonne corde; notre mât de misaine avait bien plus souffert, mais il soutint la voile; il n'y eut que la grande voile de perroquet qui ne put nous aider.

Un coup malheureux nous priva de notre chaloupe, il mit le feu à quelques tonneaux

de poudre & de plomb qu'on avait laissés sur le tillac par négligence ; en éclatant, ils lancerent en l'air une ancre qui en était voisine ; elle retomba sur la chaloupe & l'aibma. Je vis une épaisse fumée couvrir le tillac & s'élever dans l'air ; je crus d'abord tout l'intérieur du vaisseau en feu ; je ne fus rassuré qu'un moment après.

Enfin dans une heure & demie, nous fûmes absolument hors de portée du vaisseau amiral, qui tourna bientôt sa proue & rentra dans le port de Paita. Alors nous diminuâmes de voiles ; nous avions échappé à l'ennemi dans le seul moment, avec les seuls moyens qui nous restaient, & il le fallait, puisqu'il y avait une très-grande différence entre ses forces & les nôtres. Ce vaisseau se nommait l'*Etrange* ou l'*Etonnant* : il avait 56 pieces de canon, & nous n'en avions que 20 ; il avait 450 hommes, & nous que 73, parmi lesquels étaient onze negres & deux Indiens. De plus, ils avaient un grand avantage en ce qu'ils arrivaient préparés ; tandis que nous étions surpris, séparés, & dans le désordre le plus extraordinaire : nos petites armes étaient mouillées & nous étaient inutiles ; dans le plus fort du combat, il fallait que le tiers de mes gens fussent occupés non à combattre, mais à travailler avec ardeur pour réparer le mal, & préparer

les moyens d'une défenſe imprévue ; ils étaient forcés d'y travailler ſans avoir d'armes eux-mêmes, & preſque ſans eſpoir d'échapper. Le charpentier & ſes gens étaient occupés à faire des ſabords pour nos pieces de chaſſe qui étaient à l'arriere, ouvrage qui ne nous fut d'aucun uſage.

Le bonheur d'avoir échappé nous parut d'autant plus grand, que le danger avait été extrême; nous venions de faire de la ville un grand incendie qui s'étendait ſur l'égliſe même, quoique ſa deſtruction ne fût point entrée dans nos projets ; & ſans doute, ſi nous étions tombés dans les mains de l'ennemi irrité, il ne nous aurait fait aucun quartier. Mais ce bonheur était joint à des pertes qui ſe firent ſentir vivement dans la ſuite ; la perte de notre chaloupe & de notre ancre était irréparable ; elle nous cauſa tous les maux qui doivent remplir la ſuite de notre relation. Il ne nous reſtait plus qu'une ancre ; celle que nous avions perdue à Paita était la troiſieme que nous laiſſions dans la mer, & manquant de chaloupe, nous ne pouvions rien entreprendre avec ſuccès.

Le même ſoir, nous vîmes une voile ſous le vent. Je crus que c'était une de nos priſes ; je portai vers le couchant toute la nuit, & le jour

naiſſant

naiſſant nous montra deux voiles ; je portai ſur elles ; bientôt nous pûmes voir que l'une ſe rendait à Paita, & que l'autre cinglait vers nous ; plus nous nous approchions, moins je pouvais me tromper ; je vis bientôt qu'il fallait revirer de bord, & s'éloigner avec toutes ſes voiles ; avant de pouvoir le faire, nous en étions aſſez près pour diſtinguer que ce vaiſſeau était le *Brillant*, le ſecond des vaiſſeaux de guerre que les Eſpagnols avaient dans ces mers. Il avait été bâti en France, portait 36 canons, un équipage nombreux, des mâts, des voiles & des cordages meilleurs que ceux qu'on trouve dans ces contrées ; ſa marche était ſupérieure à la nôtre, & quoique dans le milieu du jour il fit un calme, il s'approcha toujours plus près de nous. Cependant la nuit commençait à ſe répandre, & je pus me ſervir d'une vieille ruſe de guerre, nouvelle peut-être pour ces climats ; c'eſt de mettre une lumiere dans une vieille futaille vuide, & de la pouſſer loin de nous, j'obſcurcis une partie de cette eſpece de lanterne afin de la rendre plus ſemblable à une lumiere de vaiſſeau, & je pris une route différente.

Au point du jour, je ferlai toutes mes voiles, afin de frapper moins la vue de l'ennemi. Le vaiſſeau auquel nous venions encore d'échap-

per, était celui où Betagh, mon ancien capitaine de marine, était éccuté & honoré. Par son conseil, l'amiral avait donné au capitaine de ce navire, l'ordre de nous venir chercher à *Lobos*, où avait été fixé notre rendez-vous, tandis que lui-même était venu nous chercher à Paita.

Après avoir été poursuivis si vivement, nous gagnâmes la haute mer à 30 milles du rivage; ensuite nous nous rassemblâmes pour voir ce qu'il nous convenait de faire; nous n'avions rien appris touchant le *Succès*. J'avais entendu dire à Paita, que toute navigation sous le vent était interdite pour six mois; notre prise dont j'avais voulu faire un brûlot, avait été enlevée par le Brillant; je n'avais qu'une ancre, point de chaloupe, & j'ignorais ce qu'était devenu le *Mercure*.

C'est au milieu de ces embarras & de ces dangers que j'assemblai mes officiers; je leur dis que mon opinion était, dans les circonstances où nous nous trouvions, de quitter les contrées sous le vent, & de venir du côté du vent; qu'on n'avait aucun soupçon de notre existence sur les côtes du Chili; qu'en s'y rendant, on échappait plus sûrement aux vaisseaux de guerre des ennemis; qu'après avoir fait de l'eau dans l'isle Fer-

nandez, nous pourrions croiser tout l'été vers les ports de la Conception, de Valpareiso & Coquimbo, & avec les navires que nous prendrions, nous fournir d'ancres, de cables, de chaloupes, & faire un brûlot avec l'un d'eux. Tous approuverent ma propofition. Nous déployâmes donc nos voiles, & cinglâmes du côté du vent, ou vers le midi.

Mon plan était enfuite de revenir fur les côtes de Mexico, où j'efpérais m'avancer jufqu'aux côtes de Californie & aux trois *Isles Marie*, parce qu'il était vraifemblable que nous trouverions le *Succès* dans l'un ou l'autre de ces lieux. Ces lieux étaient commodes pour nous, l'un pour faler des tortues, l'autre pour furprendre le vaiffeau de Manille, & faire de l'eau & du bois; cette furprife pouvait être tentée, fi j'avais le bonheur de trouver mon compagnon & de faire un brûlot, comme j'efpérais le pouvoir.

Ce fut le 26 Mars, qu'après avoir raffermi notre grand mât, & mis une nouvelle voile, nous cinglâmes vers le fud, efpérant d'y parvenir dans cinq femaines. Le 31, comme nous pompions l'eau de notre vaiffeau, nous la trouvâmes plus abondante, & de plus, noire comme de l'encre. Je foupçonnais que l'eau avait atteint notre poudre. J'entrai dans la foute où on

la tient, & j'y entendis l'eau pénétrer comme au travers d'une éclufe; elle en avait gâté la plus grande partie, & nous en pûmes feulement fauver fix tonneaux.

Après une recherche exacte, nous trouvâmes un trou fous le bec ou l'avant du vaiffeau, caufé par un boulet, reçu dans le dernier combat, mais qui était refté dans l'enfoncement qu'il avait fait; l'agitation du vaiffeau dans la haute mer l'avait fait tomber, & un courant d'eau avait couru dans la cale; nous mimes le vaiffeau un peu fur le côté, & bouchâmes le trou avec la plus grande exactitude.

Le 11 Mai, nous découvrîmes la grande isle Juan Fernandez; nous y fimes de l'eau avec peine jufqu'au 21, mais alors s'éleva un ouragan qui venait de la mer, & nous environna bientôt de vagues; en peu d'heures nos cordages furent détruits; l'eau ne pénétrait point cependant encore dans le vaiffeau, mais tout nous annonçait qu'il allait être brifé; n'ayant plus de cordages, ne pouvant plus rien faire pour préferver le bâtiment, nous échouâmes, certains de périr tous enfemble.

Notre grand mât, celui de mifene, les vergues, tout avait été abattu; & ce fut un bonheur pour nous: car nous les raffemblâmes pour

en faire un radeau, avec le secours duquel nous arrivâmes au rivage: avant que le vent eut cessé, nous fûmes tous sur la terre excepté un seul homme.

Mon premier soin dans ce désastre, fut de sauver ma patente, puis d'enlever la poudre qui se trouvait dans le lieu le plus élevé du vaisseau; j'en emportai la plus grande partie avec sept à huit sacs de pain que nous nous hâtâmes d'emporter, parce que le bâtiment allait être mis en pieces; peu de minutes après que nous l'eûmes quitté, il fut rempli d'eau. Nous en emportâmes aussi deux ou trois compas, quelques livres & quelques instrumens de mathématiques.

Lorsque nous fûmes sur le rivage, nous nous vîmes sans aucun des moyens nécessaires à notre entretien. Pas une chaise, pas un lit où nos membres fatigués pussent se reposer; la terre inondée devait être seule notre lit & notre oreiller, & elle le fut.

Dès le soir, les officiers vinrent vers moi pour chercher les moyens de retirer encore quelques secours de notre vaisseau brisé; nous avions allumé du feu, nous nous enveloppâmes dans ce que nous possédions, & nous assîmes autour de notre foyer, où nous dormîmes tran-

quillement, autant qu'on le pouvait dans ces circonſtances. Mais le matin nous nous levâmes à la premiere lueur du jour, & nous regardant les uns les autres, il nous ſemblait que nous ſortions d'un ſonge. Notre malheur avait été ſi prompt, que nous ne le croyions qu'avec peine.

Je vins vers nos gens pour les mettre au travail que nous avions réſolus de faire la veille: mais ils étaient ſi diſperſés que nous ne pûmes les raſſembler, & c'eſt ce qui nous fit perdre notre bœuf & notre porc ſalés. La chaleur était très-vive, & l'on n'avait point de tentes ni de huttes pour s'en mettre à couvert: nous cherchions à nous en procurer, lorſqu'un nouvel ouragan s'éleva & gâta les proviſions qu'on aurait pu tirer encore du navire, excepté un tonneau de bœuf ſalé & un de farine que nous pûmes amener ſur le rivage.

J'avais ſauvé 1100 écus appartenant aux propriétaires du vaiſſeau, il me fut impoſſible de ſauver le reſte qui ſe trouvait dans la chambre où l'on tenait le biſcuit, lieu où il était le plus en ſûreté.

Je n'oſe dire combien mes premieres idées, après notre naufrage, furent triſtes & noires. Je penſai d'abord au moyen de nous procurer les

moyens de fubfiftance, fur le partage que j'en ferais aux matelots, fur l'économie que j'y mettrais pour ne pas les confommer avec imprudence. A environ demi-mille de la mer, je vis une place commode pour faire élever une tente pour moi; de chaque côté, & à un jet de pierre de diftance, coulait un beau ruiffeau. Sous la main, on y trouvait du bois pour faire du feu, & des arbres pour notre ufage. L'équipage fe plaça autour de moi, de maniere que je pouvais me faire entendre de tous fans effort. Après nous être munis contre toutes les incommodités du tems, nous nous afsimes enfemble autour d'un grand feu, & nous fimes rôtir des crabes fous la cendre.

Je commençai à voir que des débris de notre vaiffeau nous en pourrions conftruire un autre qui pourrait nous fortir de cette isle. Je confultai le charpentier; mais je fus furpris de fa réponfe. *Je ne puis cuire des briques fans paille*, me dit-il, & il s'éloigna en murmurant.

Du charpentier j'allai au forgeron, & je lui demandai ce qu'il pourrait faire pour nous aider, dans le deffein qu'on avait formé de conftruire un petit vaiffeau. Il me fit efpérer qu'il pourrait travailler tout le fer néceffaire, ayant fauvé avec

peine son soufflet du naufrage ; il ne doutait pas qu'on ne trouvât encore bien des choses utiles, si on le cherchait avec soin.

Le 8 Juin, nous abattîmes le tronc sur lequel nous voulions construire le bâtiment, & nous le façonnâmes pour en faire la quille : un moment de bonne humeur porta le charpentier à y travailler ; mais tout-d'un-coup il abandonne le travail, se tourne vers moi, fait un jurement terrible, & déclare qu'il n'y touchera plus, qu'il ne veut être esclave de personne, qu'il croyait que le lieu où il était, valait autant que celui où l'on voulait aller : il m'insulta si dûrement que je lui répondis avec ma canne. Après cette querelle, il en vint à un accommodement avec moi, exigea que je lui donnasse vingt écus, lorsque l'éperon & l'échaffaudage du bas bord seraient achevés, & cent pieces de huit lorsque tout le bâtiment serait fini.

Nous travaillâmes tous ensemble pour le construire, & en deux mois il fut déja bien avancé ; nous en avions l'obligation surtout aux soins & à la sagacité du forgeron qui se nommait *Popplestone*, qui fondit & façonna des marteaux, des repoussoirs, des limes, des vilebrequins, des moules, des bâles, fit tous les

outils néceſſaires, ainſi que des caiſſes pour conſerver la poudre; il couvrit ces dernieres avec des peaux de veaux marins, & les rendit enfin auſſi propres que d'un uſage commode; il nous fit de plus une chaloupe de ſes propres mains, ce qui était une des choſes qui nous étaient les plus néceſſaires.

Pendant quelques jours, tout ſe fit avec ordre & avec ſoin; une moitié de l'équipage travaillait pendant un jour, tandis que l'autre ſe repoſait. Mais bientôt on vit ſuccéder le plus grand tumulte & un déſordre ſi funeſte, qu'il eſt étonnant que nous ayions pu ſortir de ce lieu par nous-mêmes.

Un après midi tous mes gens s'éloignerent, & je ne vis plus auprès de moi que le chirurgien Adams, l'agent Hendry, mon fils & le lieutenant Dodd, homme ſur le ſens duquel j'avais droit de peu compter. Le ſoir j'appris qu'ils s'étaient raſſemblés ſous un grand arbre, qu'ils y avaient fait un nouveau réglement, un nouvel accord; qu'ils avaient exclus les propriétaires Anglais de tout partage ſur ce qui pourrait ſe prendre à l'avenir; qu'ils m'avaient dépoſé de ma charge de capitaine, & qu'ils avaient réſolu de faire le voyage de la Jamaïque. Pour me déclarer leurs intentions, ils avaient élu *Morphews* pour leur orateur.

Il me dit que puiſque le *Diligent* était détruit, ils étaient devenus leurs propres maîtres ; que leurs engagemens avec les propriétaires & avec moi n'avaient plus aucune force, puiſque le vaiſſeau n'exiſtait plus, qu'ils avaient un nouveau réglement plus propre à produire le bien commun ; que ſi j'y voulais ſouſcrire, ils le voulaient bien ; ſinon qu'ils ne ſe confieraient pas plus long-tems à ma conduite; qu'ils ne voulaient pas être joués auſſi vilainement que Clipperton s'était joué de quelques-uns de ſes gens, qui avaient été pris ſéparément & qu'il n'avait pas voulu reconnaître, & que par-là il avait laiſſé pendre devant ſes yeux comme pirates.

Selon cet accord, les propriétaires étaient exclus, mais je l'étais auſſi de la part qu'on m'avait d'abord aſſignée ; je ne le trouvais pas juſte, & je ne voyais point ce que je devais faire dans ces circonſtances. Enfin je compris qu'il était d'une néceſſité abſolue pour moi d'y ſouſcrire, afin de pouvoir ſortir de l'isle ſur laquelle ils avaient tout pouvoir de me laiſſer.

Après avoir, pour le bien de la paix, & contre ma volonté, conſenti à tout ce qu'ils pouvaient deſirer, je leur recommandai le vaiſſeau commencé ; je leur dis que je ne doutais point qu'ils n'y travaillaſſent avec conſtance, afin que

plus promptement achevé, on put plus promptement aussi exécuter le dessein pris en commun. Tous dirent que telle était leur volonté.

Mais le lendemain matin, comme je me rendais sur le rivage selon ma coutume, pour les encourager chacun au travail, je n'y trouvai que le charpentier avec deux ou trois matelots; car quoiqu'il eût approuvé le projet des autres, il espérait cependant recevoir quelque argent de moi, s'il travaillait avec soin, quoiqu'il ne m'en eût point parlé. Je le priai d'aller s'informer, si le reste de l'équipage ne s'était point encore rassemblé sous le grand arbre. Il ne demeura pas long-tems, & je fus bientôt le but de cette assemblée. Ils environnerent ma tente; Morphews & Stewart, leurs agents, s'approcherent & me dirent, qu'ils s'adressaient à moi, au nom de tout le peuple, pour me redemander tout ce que j'avais en garde pour les propriétaires, & particuliérement 750 livres d'argent en morceaux, une tasse d'argent qui pesait 75 onces & 230 écus en monnaie.

Je me refusai d'abord à leurs demandes; mais ils me dirent que je ne devais pas seulement contester; qu'ils desiraient tout ce qu'on avait tiré des débris du vaisseau, tout ce que ces propriétaires ne pouvaient se procurer, avec ses

débris, & qu'il avait été décidé que ces biens leur revenaient. Enfin, je fus obligé de leur tout accorder, & sur le moment, ils se le partagerent entr'eux selon leur nouveau réglement.

De plus, ils annullerent le peu de pouvoir qui m'avait été laissé sur eux, & le moindre d'entr'eux s'estima être mon égal. Quelquefois ils me refuserent ma part de la pêche, & s'étonnaient de ce que je ne mettais pas la main à l'œuvre aussi bien qu'eux, ne voulant point être mes valets, & se contenter de mon reste après que j'aurais choisi le meilleur. Pour couronner leurs outrages, mon premier lieutenant qui devait quelquefois manger avec moi, quitta ma table, & appella Morphews à la sienne, afin qu'il eut une meilleure nourriture. Fatigué de leur constante mutinerie, j'en vins à croire que j'affronterais plus volontiers les dangers de la mer dans une petite chaloupe ouverte, que de souffrir tout, dans ce lieu, d'un équipage qui ne connaissait plus de frein. J'évitais de leur rien commander, je les laissais entierement leurs maîtres, je pris soin de n'avoir plus rien de commun avec eux; j'étais mélancolique & rêveur, & je les évitais comme les plus méchans des hommes. Ils observerent le changement qui s'était fait en moi; ils en prirent ombrage comme si je m'oc-

cupais à reprendre mon ancienne autorité sur eux. Ils résolurent de me repousser avec les armes, & enfin ils se rassemblerent en troupe, ayant à leur tète Morphews & Brooks, vinrent à ma rencontre, & avec une effronterie insupportable, en présence de tout l'épuipage, menacerent de donner la mort à mon fils, parce qu'il avait dit à Morphews, que chacun des assistans ne l'avait pas élu pour son orateur. Après m'avoir traité avec cette indignité, ils s'amuserent à perdre le tems avec leur poudre & leur plomb, à tirer des chats, & dissiperent en peu de jours toutes les provisions de guerre.

Ce que je raconte, se passa dans l'espace de tems qui est entre le 24 Mai & le 15 Auguste, jour dans lequel nous vîmes un grand vaisseau qui causa dans notre troupe beaucoup de mouvemens & d'inquiétude. Avant qu'il fut en travers de la baie, nous éteignîmes tous nos feux, & enfermâmes nos nègres & nos Indiens, afin que si le calme retenait le vaisseau à quelque distance, l'un d'eux ne s'y rendit pas à la nage. Nos craintes furent cependant bientôt dissipées; bientôt il regagna la haute mer, & parut dans un si grand éloignement qu'il ne pouvait être vu que par quelques-uns d'entre nous.

Dans cette occasion où je marchai gaiement

en armes avec la plupart de mes gens, je vis que plusieurs d'entr'eux obéiraient encore à mes ordres. Je leur dis que je voyais avec plaisir que leurs armes fussent en si bon ordre : mais ils me répondirent assez grossiérement, que c'était pour l'amour d'eux qu'ils les tenaient ainsi.

A peine ce trouble fut appaisé, qu'il s'en éleva un nouveau entr'eux. On proposa la question s'il fallait continuer le navire, ou l'abandonner; s'il ne conviendrait pas mieux de construire deux grandes chaloupes, & de brûler ce qui était fait. Les travailleurs & la plus grande partie des autres, soutenaient avec moi les avantages d'un vaisseau. Sur le soir le charpentier vint me dire pourquoi je ne lui avais pas envoyé l'argent dont nous étions convenus au commencement; cette demande était injuste, puisque le tems du payement n'était pas encore venu, & que peut-être je ne le verrais jamais. Cependant, je crus qu'il fallait l'obliger, & je lui envoyai son argent.

Pour ajouter encore à nos maux, il se forma un troisieme parti, qui résolut de ne rien faire de ce qu'avaient conclu les deux autres, & de demeurer dans l'isle. Ils se séparerent des autres, & l'on vint me dire qu'ils voulaient venir durant la nuit autour de la tente & du vaiss-

ſeau que l'on conſtruiſait, pour enlever la poudre, le plomb, les inſtrumens & tout ce qui leur tomberait ſous la main. Pour l'empêcher, je pris les armes, les munitions, tout le butin, & je menaçai de faire feu ſur ceux qui viendraient rôder autour de la tente comme ſur des ennemis.

Cette nouvelle diſſention affaiblit la troupe qui s'était élevée contre moi; déja je pus m'appercevoir que l'on m'écoutait davantage, & j'en profitai pour faire avancer le travail; le lieutenant Brook vint avec honnêteté à moi & déſira que nous mangeaſſions enſemble. Mais je ne pus lui ôter la principale cauſe de ſa conſidération pour Morphews. Cependant je ſus rendre utile ce changement, & je l'employai à faire perfectionner promptement notre vaiſſeau. Nous nous y employâmes de la tête & des mains: le champ était couvert de planches, & déja les plus grandes difficultés étaient vaincues. Mais nous n'avions de planches que celles qui avaient formé le vaiſſeau détruit, & elles ſe trouverent ſi ſêches, ſi peu maniables que le feu ni l'eau ne pouvaient les rendre flexibles, & propres à l'uſage pour lequel on les deſtinait: elles ſe fendaient, ſe ſéparaient comme du verre, & tout nous perſuadait qu'a-

près toutes nos peines, il nous faudrait attendre patiemment dans la prison où nous avions été jetés, que de nouveaux moyens se présentassent pour reparer notre malheur.

Cependant à l'aide d'un travail opiniâtre, & par différentes inventions, nous parvinmes à rassembler les pieces diverses & à en faire un navire, mais tel qu'on pouvait bien dire qu'on n'en avait jamais vu de semblable, ou du moins, qu'il n'y en avait point eu de pareil dans ces mers.

Le 9 Septembre, la chaloupe dont j'ai déja parlé, achevée par notre armurier ou forgeron, fut lancée à l'eau. Elle nous servit pour perfectionner notre navire, & pour aider à nous fournir des choses nécessaires à notre entretien dans le voyage que nous nous proposions de faire : car toutes nos provisions consistaient alors en un tonneau de bœuf salé, cinq ou six boisseaux de farine de cassave, & quatre ou cinq porcs vivans.

Je fis diverses tentatives pour saler du poisson & du veau marin, mais je ne pus y réussir. Enfin nous fûmes assez heureux pour parvenir à saler le congre ou l'anguille de mer après l'avoir mis en morceaux : nous l'ouvrions vers l'épine du dos, nous le jetions dans l'eau salée,

puis

puis nous le suspendions, afin de le dessécher sur la fumée. Comme aucun autre poisson ne pouvait se saler de cette maniere, nous recommandâmes à nos pêcheurs de prendre autant de congres qu'il serait possible.

Alors ceux qui n'avaient point voulu prêter leurs mains au travail, connurent leur sottise; car déja ils étaient las de vivre dans ce lieu: ils offrirent leurs services pour aller à la pêche; chacun donnait les excuses les moins sages pour justifier sa conduite passée & son inaction. Lorsque nous eûmes lancé notre nouvelle chaloupe, elle nous fit entrevoir plus de bonheur, car du premier essai que nous en fîmes à la pêche, elle nous rapporta le soir une grande abondance de poissons de diverses especes, & sur-tout 200 congres: c'était un bon commencement. Chaque tente en prit un certain nombre pour les saler.

Nous éprouvions combien il était utile d'avoir une grande chaloupe, & je priai le lieutenant Brook, le seul d'entre nous qui fut plongeur, d'essayer s'il ne pourrait point tirer quelques débris que nous voyons encore sous l'eau; il l'entreprit donc, mais il n'en put ôter qu'un petit morceau, avec deux parties rompues des chandeliers d'église qui faisaient partie des biens des propriétaires.

Notre chaloupe revenait chaque jour chargée de poiſſons ; notre armurier exerçait nos gens à ſe ſervir du croc, & à faire des cordes neuves avec les reſtes éraillés des vieilles ; il fit achever ainſi ſur le rivage tout ce qui nous manquait pour les cordages ; nous raſſemblâmes les pieces de nos voiles déchirées, le tonnelier faiſait de nouvelles futailles ; & en peu de tems nous eûmes des mâts, qui, arrangés avec leurs cordages, n'avaient rien de choquant à la vue.

Après avoir fait tout ce que nous pouvions faire, il ne nous reſtait plus qu'à lancer le vaiſſeau à l'eau pour qu'on pût mieux juger du ſuccès du travail & en jouir ; tout d'un coup un cri commun s'éleva ; des pompes, diſait-on, il nous manque des pompes ! il fallut s'en occuper ; & par un travail infatigable, nous parvînmes à réparer celles de l'ancien vaiſſeau, & à les rendre propres à celui qui venait de ſortir de nos mains.

Nous trouvâmes le moyen de le lancer à l'eau dès que la mer fut haute. Nous avions raſſemblé environ 2300 congres dont chacun peſait une livre, & 2400 pintes d'huile de baleines, utile pour cuire les alimens ; telle était, joint à ce dont nous avons parlé ci-deſ-

ſus, toutes nos proviſions pour nous embarquer.

Quand notre vaiſſeau ne fut plus ſur le chantier, il fallut lui donner un nom, & je lui donnai celui de *La Réparation*: quoique j'euſſe des craintes ſur ſa durée, cependant tout allait aſſez bien. Nous ſavions qu'il était dangereux de demeurer long-tems dans cette rade, & qu'il l'était d'autant plus que nous n'avions d'ancres qu'une groſſe pierre attachée à un mauvais cable; que le moindre orage pourrait nous jeter ſur les rochers & mettre en pieces ce que nous venions d'édifier avec tant de peines; nous nous hâtâmes de remplir nos futailles d'eau & de tranſporter tout ce qui nous était néceſſaire.

Notre vaiſſeau portait deux mâts, & pouvait être un bâtiment de 20 tonneaux; la ſeule pompe que nous avions, ſe trouva ſuffiſante pour épuiſer l'eau qui y pénétrait.

Le 6 Octobre, nous quittâmes le rivage pour nous rendre tous à bord. Onze à douze des nôtres demeurerent ſourds à nos repréſentations & n'y répondirent que ces mots: *nous ne ſommes pas encore préparés pour un autre monde.* Nous les laiſſâmes donc avec un nombre égal de Nègres ou d'Indiens dans cette isle.

Elle eſt belle, l'air y eſt ſain; de 70 hommes que nous étions, il n'y en eut pas un qui

fut malade une heure pendant les cinq mois & onze jours que nous y demeurâmes, quoique nous y fussions mal nourris, & sans pain comme sans sel. Je puis en dire toute l'excellence, moi qui y descendis gouteux & impotent, & qui m'y trouvai bientôt l'un des plus forts & des plus actifs qu'il y eut parmi nous.

On trouve sur le sommet de quelques montagnes de cette isle, des plaines couvertes de forêts de lauriers d'Italie : dans la plupart de ses vallées, on trouve des palmiers qui croissent avec des nœuds ou articulations polies, comme le roseau, & dont les uns sont hauts de 30, les autres de 40 pieds. Les marins nomment chou de palmier le sommet de cet arbre. Lorsqu'on le coupe, on y trouve une espece de chou blanc & tendre; mais pour avoir un de ces choux, il nous fallait couper un bel & grand arbre.

La partie septentrionale de cette isle est marécageuse ; l'eau qu'on y trouve est fort bonne & se conserve très-bien en mer ; dans les montagnes qui sont au couchant, on trouve deux cascades, dont la chute paraît être de 300 pieds perpendiculaires. C'est sur ces montagnes & sur leurs limites que croissent les plus beaux palmiers, elles offrent la perspective la plus romantique.

Nous ne trouvâmes pas assez de chèvres sur les montagnes pour nous engager à les poursuivre ; mais les chats y sont si nombreux qu'on ne pouvait faire un pas sans en mettre en fuite : ceux dont l'estomac s'accommodait de leur chair, trouvait qu'un seul repas d'un tel aliment, leur était plus utile que quatre ou cinq faits avec du poisson. Les Espagnols qui y porterent des chèvres, y ont multiplié ensuite les chiens pour les y détruire. Mais comme les chèvres y ont trouvé des asyles inaccessibles, où les chiens ne peuvent les poursuivre, elles y subsistent, & leur race y fournira longtems des provisions à leurs ennemis & aux hommes.

Le tems où les lions marins viennent sur le rivage pour faire leurs petits, se trouva le même que celui que nous y passâmes. Ils ont le corps d'une grosseur incroyable ; long de 10 à 11 pieds, ils en ont presqu'autant en circonférence : je croirais que chacun peut remplir un tonneau d'huile ou de graisse : ils sont si paresseux qu'en arrivant sur le sable, on les voit s'endormir, & ils y demeurent assoupis pendant un mois : tel est leur engourdissement qu'on peut lâcher un coup de pistolet devant leur tête sans les troubler. Dans les lieux où ils se rassemblent pour allaiter les petits, c'est toujours un vieux & grand lion

marin qui fait une garde conſtante, & dès qu'un ennemi approche, il commence à rugir d'une maniere effrayante, il menace de la mort celui qui oſe troubler leur repos, & vraiſemblablement un combat avec cet animal ſerait redoutable.

Nous avions accoutumé de marcher autour d'eux ſans crainte, parce qu'excepté ceux qui prennent ſoin des petits, ils étaient enſevelis dans un profond ſommeil: c'eſt ſur la terre qu'ils s'accouplent, qu'ils font leurs petits qui s'accouplent eux-mêmes avant que le tems arrive où ils vont ſe plonger dans la mer, tant leur accroiſſement eſt rapide. On peut nommer auſſi loups-marins les veaux marins, puiſque leur tête eſt plus ſemblable à celle du loup qu'à celle du veau : ils different des veaux qu'on voit dans l'hémiſphère ſeptentrional, car la tête de ceux-ci reſſemble en effet davantage à celle du chien. Ils ſont naturellement grondeurs, & ils grondent avec colere dès qu'on les approche : leur queue eſt formée de deux nageoires, par le moyen deſquelles ils nagent avec autant de viteſſe que les lions marins.

Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend ſur cette isle, eſt différent de ce qu'on trouve ailleurs. Sa ſituation même lui donne un air ſauvage,

une beauté irréguliere qu'il n'eſt pas facile d'exprimer : il ne l'eſt pas de décrire la diverſité des points de vue ſur les hauteurs, des collines inacceſſibles pendant le jour, l'obſcurité, la ſolitude des étroites vallées durant la nuit : le bruit des flots qui frappent ſans ceſſe le rivage, celui des caſcades qui tombent dans de profonds abîmes, les mugiſſemens des lions & des veaux mar[illegible] la voix plus claire & plus réſonnante de leurs petits, font un charivaris ſi ſauvage & quelquefois ſi effrayant que l'homme le plus robuſte doit y avoir été long-tems avant de pouvoir y jouir des douceurs d'un ſommeil rafraichiſſant, & n'y plus éprouver de ſentimens de terreur.

Nous fûmes donc ſous voile le 6 Octobre : on ſait quels étaient nos vivres ; nous étions au nombre de 40, nous couchions ſur des paquets d'anguilles de mer ; nous n'avions aucune commodité, point d'habits, point de chemiſes dont nous puſſions changer ; autour de nous s'élevait une inſupportable puanteur. Nous n'avions aucun vaſe pour boire ; nous buvions avec un roſeau plongé dans un tonneau, qui ſervait à tous, & était dégoûtant pour pluſieurs : les morceaux les plus inſipides que nous mangions, faiſaient naître parmi nous des querelles qui ne finiſſaient point, & on entendait des cris éter-

nels. Notre foyer était formé de la moitié d'un tonneau rempli de terre, & notre cuiſine ſe faiſait avec tant de lenteur qu'elle cauſait un long tintamare du matin au ſoir.

C'eſt ainſi que nous allions voguer ſur l'Océan; nous nous eſtimions heureux de pouvoir naviger encore une fois, & nous vivions dans l'eſpérance que bientôt nous aurions quelque bonne rencontre: tous les jours lorſque le vent de mer ſoufflait, nous étions en danger; car notre vaiſſeau n'était élevé que de 16 pouces au-deſſus de l'eau, & les vagues y entraient dès qu'elles s'élevaient: notre tillac était à jour, & nous n'avions point de toile cirée pour le couvrir; il fallait que notre pompe fut toujours en mouvement pour nous empêcher d'être ſubmergés.

Le 10 Octobre nous découvrîmes un grand vaiſſeau qui nous parut avoir été conſtruit en Europe; je tremblais que ce ne fût un vaiſſeau de guerre: malgré notre inquiétude, nous courûmes ſur lui. L'ennemi qui découvrit notre voile brune, ſoupçonna ce que nous étions, & tourna vers le couchant pour s'éloigner à toutes voiles. Il éleva ſon pavillon, & tira un coup de canon, toujours en fuyant. Mais deux heures après, la mer fut calme, & nous nous ſervîmes de nos rames.

Cependant nous cherchâmes nos armes & les trouvâmes en fort mauvais état. Le tiers de nos fusils était sans pierre, & nous n'avions que trois sabres ; qu'un seul canon mal monté, placé sur le tillac, deux boulets & quelques clous enchaînés, des têtes de clous, le battant de la cloche de notre vaisseau naufragé, & quelques sacs de cailloux arrondis par les flots & qui nous avaient servi à la chasse ; nous ne pouvions être plus mal équipés pour un abordage & pour un combat, & c'étaient là nos seuls moyens pour prendre un autre navire.

Dans environ quatre heures, nous parvinmes à ce vaisseau, chacun paraissant se reposer sur son courage, regardait ce bâtiment comme devenu notre proie. Mais lorsque nous vîmes de plus près sa force, ses canons, ses pierriers, ses nombreux défenseurs, dont les armes brillantes recevaient du soleil un nouvel éclat, que nous nous entendîmes appeller chiens d'Anglais, qu'on nous offrait d'un air méprisant des secours pour venir sur leur bord, & qu'en même tems ils firent une décharge qui tua notre canonier & abattit notre mât d'avant, la plupart de mes gens furent ébranlés, & sur-tout ceux qui auparavant étaient les plus ardens : ils demeurerent un instant appuyés sur leurs rames :

je les encourageai ; nous sommâmes les Espagnols de se rendre, & chamaillâmes avec eux jusqu'à ce que nous les eussions dépassés ; pour arrêter l'ennemi, il fallait l'accrocher ; trois fois nous l'essayâmes, mais toujours sans succès.

La nuit vint, le calme continua, & nous nous munîmes de crocs pour recommencer le matin nos opérations. Nous avions résolu, ou de prendre le vaisseau, ou d'en être pris. Dès la pointe du jour, 20 hommes se jeterent dans la chaloupe, qui se mit en travers de l'ennemi tandis que je l'accrochais : déja la chaloupe m'assurait de son succès, déja je croyais combattre & vaincre, lorsque le vent s'éleva & que le vaisseau s'éloigna de nous. Ce vaisseau s'appellait la *Perle* & il avait appartenu à un armateur de St. Malo dans la derniere guerre ; alors il portait 40 canons. Nous ne perdîmes dans cette escarmouche que notre canonier Gilbert Henderson, mais nous eûmes trois blessés ; le premier lieutenant Brook le fut à la jambe ; notre premier bosman Coldsea aux parties, & un des matelots sur le dos. Deux d'entr'eux se rétablirent, & il y eut dans leur guérison quelque chose d'extraordinaire ; car le chirurgien n'avait d'autres médicamens que de l'huile de veau marin, & quelques autres choses qu'il avait trouvées dans

l'isle ; mais Coldſea, après avoir langui miſérablement pendant neuf à dix mois, mourut enfin.

Notre ſituation ne pouvait être plus déplorable ; car dès que nous eûmes été ſéparés du vaiſſeau, il s'éleva un vent violent qui dura quatre jours ſans relâche, tel enfin que durant tout cet eſpace, nous n'eûmes pas une heure l'eſpérance de nous ſauver. Il fallut nous traîner ſur le tillac pour emboſſer notre chaloupe, qui tenant au vaiſſeau par une corde fort courte, donnait à chaque vague des coups ſi violents à l'arriere du bâtiment, qu'elle ſemblait devoir le fracaſſer à chaque inſtant. La mer était très-haute, elle couvrait notre pont, & chaque vague ſemblait nous annoncer la fin de notre voyage. Auſſi la frayeur extrême que cette tempête inſpira, porta pluſieurs de nos gens à déclarer qu'à la premiere occaſion, ils deſcendraient ſur le rivage & ne le quitteraient plus.

Dans cette extrême néceſſité, je jetai les yeux ſur la relation de Frezier, & ſur ce qu'il dit de l'isle *Iquique*, je propoſai à mon équipage de faire une tentative dans ce lieu là ; tous approuverent mon projet, & nous y dirigeâmes notre courſe. Il nous fallut trois ſemaines pour arriver à cette latitude. Nous jetâmes notre

ancre à quelque diſtance, & pénétrant au travers des rochers avec notre chaloupe, nos gens virent des Indiens qui les invitaient à deſcendre ſur le ſable. A cette invitation amicale, ils s'élancerent ſur le bord, & marchant à la maiſon du chef, après avoir traverſé le village, ils y trouverent des vivres plus précieux alors à nos yeux que l'or & l'argent.

Ce tréſor conſiſtait en 60 boiſſeaux de farine de froment, 120 de différens grains, du bœuf, du mouton, du porc, quelques milliers de livres de poiſſon ſalé, beaucoup de volaille, du biſcuit, du pain blanc pour quatre ou cinq jours, & cinq ou ſix cruches de vin du Pérou & du brandevin. Ce qu'il y a de plus encore, nous trouvâmes une grande chaloupe pour apporter tout le butin au vaiſſeau; car la nôtre pouvait à peine porter les hommes qui étaient deſcendus.

On ne peut exprimer par des paroles l'ivreſſe de la joie que ces proviſions firent naître dans le vaiſſeau. Les banquets ſuccédaient à la faim, l'abondance à la diſette. Le pain blanc fut partagé entre tous, ainſi que le brandevin, & j'eus ſoin de ne leur en laiſſer boire qu'avec modération; chacun n'en eut d'abord qu'une demi-chopine. Après avoir vécu un jour ou deux de

cette nourriture saine, nous nous étonnâmes que notre estomac eût conservé ses forces, après nous être nourris long-tems avec nos anguilles insipides & puantes, cuites dans l'huile de veau marin.

Notre second lieutenant *Randall*, qui avait conduit l'entreprise, me dit qu'il n'avait pas trouvé la moindre résistance. Le peu d'Indiens qui s'étaient trouvés dans l'isle, s'étaient aidés à piller les Espagnols, & avec autant de satisfaction que nous-mêmes.

Cette petite colonie d'Iquique, consiste en une soixantaine de maisons éparpillées & mal bâties, & en une petite église. Il n'y a pas un coin de terre couvert de verdure dans cette isle, elle ne produit rien de ce qui peut fournir aux nécessités de la vie, pas même de l'eau, que ses habitans vont chercher dans des chaloupes à *Pisagua*, lieu situé plus au nord à dix milles de distance. Notre chaloupe s'y rendit & fut bientôt de retour.

Nous résolûmes de tenter quelque entreprise sur la rade de *Nasco*, ou à *Pisco*, & nous déployâmes nos voiles pour nous y rendre: nous arrivâmes le même jour à la hauteur de *Sierra*, qui domine Nasco, & deux heures avant le jour, nous rencontrâmes un gros vaisseau. Les

circônſtances de notre combat avec lui furent ſemblables à celles du combat avec la Perle : nous l'attaquâmes, & le calme nous prit. Nous eſpérâmes pendant ſept à huit heures de nous en rendre maîtres ; puis il s'éleva un vent ſi violent, qu'il fallut l'abandonner ; car notre vaiſſeau était ſi faible, qu'il aurait été mis en pieces en heurtant contre celui que nous attaquions ; il s'appellait le *St. François Palacio*, portait 700 tonneaux, huit pieces de canons, dix pierriers, & était bien muni de petites armes.

C'était être malheureux, que de voir deux fois ſa proie échapper par le même haſard, & c'était-là les deux ſeuls vaiſſeaux que nous euſſions rencontrés ſur ces mers. Cette derniere tentative inutile excita parmi nous beaucoup de murmures. Pluſieurs perdirent l'eſpérance de pouvoir jamais être plus heureux, & ne pouvant ſe rendre maîtres de l'ennemi, ils croyaient qu'on devait ſe rendre à lui, tandis que le calme qui était revenu, le tenait près de nous.

Pour m'oppoſer à leurs deſſeins, je pris ſoin d'éloigner les deux chaloupes, où je plaçai deux hommes, en qui je croyais pouvoir me confier, & je leur ordonnai de les tenir à une

assez grande distance, pour que nos hommes ne pussent les atteindre; mais quoique j'eusse mis ma confiance sur ces quatre hommes, les deux qui étaient dans la meilleure s'évaderent avec elle, & le jour suivant, je m'apperçus que le premier lieutenant & Morphews avaient fait un parti contre lequel j'étais trop faible pour me défendre, & qui voulait s'éloigner avec la chaloupe qui nous restait. Mais il s'éleva un vent si fort dans la nuit suivante, qu'ils abandonnerent leur projet.

Le jour parut, & nous cinglâmes vers la rade de Pisco, où nous découvrîmes un vaisseau. Nous allâmes à lui avec le courage du désespoir, & nous nous plaçâmes en travers devant lui; mais à notre grand contentement, nous ne trouvâmes aucune résistance: le capitaine, les officiers sortirent de leurs chambres le chapeau bas, & nous prierent bien humblement de leur accorder la vie.

Avant d'arriver à ce vaisseau, j'avais envoyé la chaloupe pour prendre la sienne qui était sur le rivage. Mes gens l'amenerent, mais l'attacherent si mal qu'elle fut bientôt assez loin pour que nous ne pussions plus l'atteindre, & avec elle nous perdîmes les effets les plus précieux du vaisseau qu'on y avait transporté.

Notre prife était un bon vaiffeau nommé le *Jéfus-Maria*, d'environ 200 tonneaux, chargé de poix, de goudron, de cuivre & de planches. Le capitaine nous offrit 1600 écus pour le racheter, mais dans les circonftances où nous nous trouvions, nous ne pouvions accepter cette propofition.

Le capitaine me dit que la *Perle* était depuis quelque tems arrivée au Callao, & qu'elle nous y avait fait connaître. Son capitaine & trois hommes avaient été tués dans le combat, l'aumônier & quelques autres avaient été bleffés. Déja elle était retournée à la mer, fortifiée de dix canons & de cinquante hommes, afin de croifer pour nous retrouver: on avait envoyé dans la même vue une frégate, nommée le *Poiffon-volant*, qui portait 28 canons.

Sur cette nouvelle, nous nettoyâmes notre navire & le donnâmes au capitaine Efpagnol avec une ancre; il s'éloigna dès que le vent s'éleva. Nous retrouvâmes peu de tems après la chaloupe qui s'était évadée, & qui vint à nous, croyant que nous étions Efpagnols. Les deux hommes qui la montaient étaient prefque morts; il y avait trois jours qu'ils n'avaient ni mangé ni bu; feulement ils avaient abordé à une petite isle pour y tuer quelques veaux marins

marins & boire leur sang. Ils s'excuserent de nous avoir abandonnés sur ce qu'ils s'étaient endormis, & le vent qui souffla faiblement durant la nuit, les éloigna de nous au point qu'ils n'avaient pu nous découvrir à leur réveil.

De Pisco, située à 60 lieues au vent de Callao, je cinglai vers la haute mer jusqu'à ce que nous fussions à 50 lieues du rivage. Je demeurai dans cet éloignement jusqu'à-ce que nous fussions parvenus au nord de Callao. Je gouvernai alors vers le continent, un peu au midi de Truxillo, & nous visitâmes les rades de *Guanchaco*, *Malabriga* & *Cheripe*; nous n'y trouvâmes aucun bâtiment, & nous nous retirâmes entre l'isle de *Lobos de Tierra* & le continent.

Le 25 Novembre, nous nous trouvâmes dans les contrées de Paita. J'y fis quelques prisonniers que j'interrogeai sur l'état de la ville. Ils me répondirent qu'elle était fort pauvre, & que je n'y trouverais ni argent, ni vivres. Ils me montrerent sur le rivage un petit bâtiment que Clipperton y avait envoyé avec quelques prisonniers, qui y avaient répandu tant d'allarmes, qu'on avait porté dans l'intérieur du pays tout ce qui pouvait être de quelque prix. Cette désagréable nouvelle ne nous dé-

tourna point du projet d'y faire une visite; nous y entrâmes avec pavillon Espagnol, & le gardâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé un ancrage.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que j'y envoyai mes deux chaloupes avec 24 hommes armés & conduits par le lieutenant Brook. Les seuls rameurs avec deux ou trois soldats se montraient; les autres étaient couchés au fond de la chaloupe. Ils s'approcherent ainsi de la ville sans faire naître le moindre soupçon aux habitans, qui les croyaient Espagnols; & après leur débarquement, ils trouverent les enfans jouant sur le rivage: en s'y montrant armés, ils exciterent les premieres craintes, & dans un instant tout y fut dans le trouble; tout s'enfuit, la ville fut déserte & l'on n'y put trouver que quelques balots de draps grossiers, environ 500 chiens de mer desséchés, deux ou trois paquets de quincaillerie, & un peu de pain & de sucrerie.

Nous prîmes encore dans un petit vaisseau à l'ancre, une chaloupe avec 50 cruches de vin du Pérou & de brandevin dont le possesseur nous dit qu'il venait de Callao, où à son départ il était arrivé un ordre de ne laisser sortir que des vaisseaux grands & bien ar-

més. Il fut auffi le premier qui m'annonça qu'Hatley avait été fait prifonnier, & perdu ainfi la riche prife qu'il avait faite. Il m'affura que fi le capitaine Clipperton avait débarqué ici la premiere fois qu'il y vint, il y aurait trouvé 400,000 pieces de huit avec une grande quantité de kina, & autrès marchandifes précieufes qui euffent été faciles à enlever. Souvent on amene ici le tréfor du roi d'Efpagne fous la direction des officiers, & c'eft ce qui lui avait fait former deux fois le deffein de furprendre la ville fans l'avoir exécuté.

Collan qui eft à deux milles au nord de Paita, près de l'embouchure d'un fleuve, eft un petit endroit habité par quelques Indiens. De-là nous dirigeâmes notre courfe vers l'isle *Gorgone* dans la baie de Panama. Pendant cette navigation, nous conftruifmes une citerne de bois, affez grande pour contenir dix tonneaux, & fuffifante pour remédier à notre difette de tonneaux.

En chemin nous vifitâmes l'isle *Plata*, le promontoire *St. François* & la *Gorgonella*. Enfin le 2 Décembre, nous jetâmes l'ancre fous le vent de la pointe feptentrionale de la Gorgone à un quart de mille du rivage. Nous y fîmes avec facilité notre provifion d'eau dans

une riviere qui s'y jette dans la mer; nous avions le bois dans le voifinage & près du rivage, de forte qu'en deux fois 24 heures nous eûmes fait nos provifions, & pûmes retourner à la mer: nous nous hâtions, parce qu'on pouvait nous y venir chercher.

Après nous être remis en mer, nous tinmes confeil fur ce qu'il nous convénait de faire. Le plus grand nombre voulait qu'on fe rendit fur les côtes de l'Afie, & pour cette raifon, ils avaient changé l'ancien nom de notre vaiffeau en celui du *Retour Heureux*: ils s'efforcerent de nous en faire prendre le chemin; mais les vents & les courans s'y oppoferent, & quelques-uns de nous à qui cette réfolution déplaifait, firent des trous à notre citerne pour qu'elle perdit la plus grande partie de fon eau.

Cette aventure, les vents contraires, le calme nous retinrent affez long-tems pour nous faire confumer nos provifions, & il nous devint impoffible d'entreprendre un fi long voyage. Pour réparer le vuide qu'avait fait notre confommation, nous réfolûmes d'aller à l'isle *Quibo*, fous le 7° 40′ de latitude nord. Je conjecturai d'après le récit du capitaine Roger, que fes habitans vivaient dans l'abondance avec les productions de l'isle.

Le 12 Janvier 1721, nous jetâmes l'ancre entre les isles *Quibo* & *Quivetta* dans une baie sablonneuse & commode pour faire de l'eau & du bois. Le matin qui suivit notre arrivée, nous vîmes deux grandes barques ramer vers l'isle de Quivetta; l'une d'elles portait pavillon Espagnol. Nos chaloupes commandées par le lieutenant Brook s'en emparerent après un court combat: il avait trouvé leur équipage sur la rive & ne put faire que deux prisonniers, un noir & un mestice; tout le reste s'enfuit dans les forêts.

Le mestice nous affligea, lorsqu'il nous apprit qu'un vaisseau chargé de provisions avait passé fort près de nous pendant la nuit; cependant, pour tempérer notre chagrin, il nous promit de nous mener dans un lieu, où nous pourrions nous en fournir sans danger, & qui n'était éloigné du lieu où nous étions que de deux ou trois journées.

Aucune nouvelle ne pouvait nous être plus agréable; nous travaillâmes avec ardeur pour nous pourvoir d'eau & de bois, puis nous partîmes. Le 19 Janvier, nous vinmes nous placer entre le continent & l'isle *Sebaco*, & nous jetâmes l'ancre sur six brasses d'eau, vis-à-vis d'un champ verd qui est une marque suffisante

pour faire reconnaître cette place. Notre guide desirait que nous pussions y paraître au moins trois heures avant le jour, afin d'avoir le tems nécessaire pour arriver aux plantations.

Nous descendons dans. nos chaloupes vers les deux heures du matin, & je laisse mon fils avec quelques hommes pour prendre soin du vaisseau ; nous remontons la riviere S. Martin, & delà en divers bras fort étroits d'un golfe couvert de roseaux où l'on ne pouvait ramer : ce chemin me faisait soupçonner le guide d'avoir de mauvais desseins. Cependant au point du jour nous débarquons dans une belle plaine, & après avoir marché pendant une heure, nous arrivons à deux fermes dont le propriétaire s'enfuit, mais laissa sa femme & ses enfans dans la maison.

Ce lieu était environné de troupeaux nombreux de gros bétail, de porcs & de volailles : nous y trouvons du bœuf séché, des fruits, du maïs, des gâteaux chauds paîtris avec du lait. Il y avait longtems que nous n'avions mangé d'un si bon aliment. Le jour étant devenu plus clair, nous vîmes notre vaisseau fort près de nous : je demandai au mestice pourquoi il nous avait fait faire tant de détours. Il répondit qu'il avait rencontré une riviere & ne

s'était point fouvenu s'il fallait la traverfer ou la fuivre, & qu'il avait pris ce dernier parti. J'y envoyai quelques hommes qui n'y trouverent de l'eau que jufqu'aux genoux, & pour nous épargner la peine de porter notre butin auffi longtems, je fis remonter la riviere à une des barques.

Nous n'avions pas été long-tems dans ces fermes que leur poffeffeur revint. Il offrit de nous fournir autant de bœufs que nous le défirerions, & nous reçûmes amicalement fon offre; il nous en amena plus que nous ne voulions: nous n'avions pas affez d'eau à bord pour les nourrir vivans, & cette confidération rendait nos prétentions modérées.

Ceux que nous crûmes devoir accepter, nous les tuâmes & les fîmes porter à bord; nous en coupâmes la chair en longues tranches épaiffes d'un doigt, qui prenaient fi peu de fel que fur cent livres on n'en employait que quatre ou cinq pour les faler; nous les laiffâmes dans le fel pendant quelques heures, puis nous les fufpendîmes au foleil pour les fécher, ce qui nous a paru la meilleure maniere de l'apprêter; la viande nous en a toujours femblé préférable.

Après notre capture nous revinmes au vaiffeau; le tillac en était couvert de volailles &

de cochons. Ceux-ci avaient le nombril, ou quelque chofe de femblable fur le dos. Les Efpagnols difent que c'eft un animal terrible lorfqu'on le rencontre fauvage dans les forêts. Il ne devient cependant jamais bien grand.

Le 25 Janvier, nous étions fous voiles, à quelque diftance du continent; nous voulions en fuivre le rivage jufqu'à ce que nous euffions découvert quelques maifons de conftruction Européenne; je craignais cependant d'être découvert par quelque vaiffeau de guerre. Demi-heure après furvint un calme. Bientôt nous vîmes une chaloupe ramant vers nous: c'était celle du *Succès*, commandée par le fieur Davidfon. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer après une fi longue féparation: ils ne pouvaient croire que nous fuffions leurs compatriotes, & quand ils en furent affurés, ils s'étonnerent de nous voir dans un état fi faible & fi miférable; nous ne pouvions imaginer que le *Succès* eût demeuré tant de tems à errer dans ces mers. Je lui racontai nos longues infortunes, & il me dit à fon tour les événemens les plus remarquables qui leur étaient arrivé depuis notre départ jufqu'à ce jour.

Il me dit entr'autres chofes qu'il y avait environ un an, qu'ils avaient pris un brigantin

neuf & bâti en France, que leur capitaine y avait fait transporter divers effets précieux, dont la valeur était estimée de 10000 livres sterlings, y avait mis une partie de son équipage sous le capitaine en second Mitchell, & lui avait ordonné de se rendre à une isle sur la côte du Mexique & de l'y attendre. Mais n'ayant pu retrouver ensuite cette isle, il y avait toute apparence que Mitchell & ses gens étaient morts de faim, ou qu'ils avaient été tués par les Espagnols ou les Indiens, ou encore qu'ils avaient été ensevelis sous les flots (*).

Nous fûmes affligés du sort du capitaine Mitchell, homme intégre, officier expérimenté: je demandai à Davidson à quoi se montait la valeur du butin qu'ils avaient fait; il me répondit à 70000 écus; mais qu'elle aurait été bien plus considérable, s'ils n'avaient pas laissé échapper des occasions heureuses.

Le lendemain j'allai sur le *Succès*: je racontai au capitaine Clipperton & au sieur Godfrey, l'agent commun des propriétaires, toute l'hist-

(*) L'envoi du brigantin & de Mitchell avait un autre but, comme on l'a vu dans le voyage de Clipperton. On doit se souvenir qu'il y avait de l'animosité entre les deux capitaines.

toire de mon voyage jufqu'à ce jour. Ils voulurent me demander compte de nos prifes & y prendre une part commune; mais notre vaiffeau étant perdu, cette prétention me parut injufte. Je leur promis que le jour fuivant je leur ferais une réponfe fur cette prétention, pour laquelle je devais confulter mes gens.

Parmi d'autres difcours que nous tinmes, Clipperton m'apprit qu'il venait de l'isle Cocos, où fes gens étaient devenus malades. Je lui offris mes fervices pour le conduire à *Mariato* qui n'était qu'à 5 lieues de nous, où fes gens pourraient fe rafraîchir, & fe pourvoir de toutes les chofes qui leur étaient néceffaires. Il ne l'accepta pas; mais réfolut de fe rendre auffi promptement qu'il lui ferait poffible aux trois *Isles Marie*, où il prétendait trouver beaucoup de tortues. Je le quittai le foir.

Le matin, comme je me difpofais à me rendre encore à fon bord avec quelques-uns de mes officiers, je le vis déployer promptement toutes fes voiles, & s'éloigner de notre chaloupe. Nous revinmes avec elle à bord; je fis des fignaux de détreffe, je tirai des coups de canon : mais le capitaine n'y fit point attention jufqu'à ce que fes officiers s'étant recriés fur fa dureté, il fit ferler les voiles.

J'étais irrité de ce traitement. Je m'approchai cependant, & envoyai demander par mon premier lieutenant Brook la cause d'un départ si précipité, & pour lui dire que j'avais besoin de diverses provisions, que je ne demandais pas qu'il me donnât, mais qu'il me vendit.

Sur cette clause, il m'accorda deux de ses canons, soixante boulets, des bales, des pierres à fusil, une carte Espagnole des côtes du Mexique & d'une partie de l'Inde & de la Chine, un clepsydre d'heures, un de minutes, & environ 300 livres de sel; mais nulle raison ne put le déterminer à donner le moindre médicament de la caisse de son chirurgien, pour adoucir la blessure de Coldsea. Je voulus ensuite l'engager à nous permettre de nous rendre aux Indes avec lui; mais il s'y refusa, & dit que chacun devait penser à soi. L'agent Hendry, les lieutenans Rainer & Dodd, qui avaient toujours desiré de retourner en Angleterre, me prierent de leur permettre de passer à bord du Succès; je le leur permis, & Clipperton partit, nous laissant près de l'isle *Cano.*

Après l'achat de nos provisions, je résolus d'aller chercher fortune vers le sud, à la baie de Panama; mais le plus grand nombre au contraire, fut d'avis de se rendre aux trois *Isles*

Marie, pour y ſaler des tortues, & de-là partir pour l'Inde. Nous dirigeâmes donc notre courſe vers ces isles; en chemin, nous rencontrâmes encore le Succès qui cherchait *Conſonate*, lieu où il eſpérait qu'on racheterait le marquis de Villa-Rocha, qui depuis quelque tems était ſon priſonnier. Nous approchâmes du vaiſſeau, & nous informâmes de la ſanté de tous: ils prirent cela pour une raillerie, mais ſans nous aigrir davantage, il continua ſon chemin & nous le nôtre.

Contrarié par les vents, par des calmes fréquens, par des courans peu connus, nous ſerions tombés dans une diſette affreuſe, ſi nous n'avions eu des tortues que nous trouvions ſur l'eau. Nous avions une ſentinelle chargée de veiller ſur celles qui ſe montraient; on les reconnaiſſait dans un grand éloignement, par les oiſeaux qui ſe repoſaient ſur leur dos. Lorſque nous en découvrions une, nous prenions l'avantage du vent pour arriver près d'elle & en augmenter nos proviſions.

Quoique cette chaſſe aux tortues nous eût écarté de notre chemin, ce n'était pas-là notre plus grande peine, ni l'inconvénient le plus fâcheux que nous éprouvaſſions; l'aprêt de nos proviſions avait beaucoup conſumé de notre

eau, & elle fut encore plus promptement épuisée, parce que nous faisions bouillir la tortue avec des fruits du pays. La crainte de la soif qui nous menaçait d'une mort prompte, sans espérance de trouver un moyen d'y échapper, nous fit rapprocher du continent, & former le dessein de piller quelque petite ville que nous découvririons en suivant le rivage. *Guatulco* était la plus voisine; mais le matin que nous nous disposions à en approcher, nous découvrîmes une voile sous le vent; il nous parut plus avantageux de la poursuivre que de descendre sur le continent, & nous cinglâmes vers elle. Mais nous reconnûmes bientôt ce vaisseau pour le Succès.

Nous fûmes donc encore doublement trompés dans nos projets. Notre marche sur le vaisseau nous avait fait tomber sous le vent, ce qui nous rendait presque impossible d'atteindre Guatulco; & il ne nous resta d'espérance que celle que le vent nous favoriserait encore assez long-tems pour que nous pussions entrer dans quelque bon port.

Il nous favorisa, mais faiblement & pendant une heure. Nous luttâmes ensuite contre les vents contraires qui détruisirent nos espérances, & nous jetterent si loin, que nous fûmes

forcés de nous réduire à un petit pot de terre rempli de calavanze, espece de haricots étroits; c'était la ration d'un homme pendant vingt-quatre heures; & encore nous n'en eûmes pas pour long-tems: il fallut recourir au reste négligé depuis quelques mois de nos anguilles de mer, & qui s'était amolli & corrompu dans l'eau du fond de cale. C'était la nourriture la plus dégoûtante dont jamais homme se soit servi.

C'est dans ces circonstances malheureuses, que nous revîmes une quatrieme fois le *Succès*, près du port des Anges. Après nous être reconnus, nous nous approchâmes de si près, que les matelots auraient pu se parler & se jetter des morceaux de biscuit de l'un à l'autre bord; mais nous ne nous dîmes pas un mot; le capitaine Clipperton avait ordonné à ses gens, de ne faire aucune attention à nous, & quoiqu'il connût bien les difficultés & les dangers que nous aurions à combattre pour nous rendre aux Indes, puisqu'il disait qu'avant de nous y voir, il verrait le jour où un enfant naîtrait avec les cheveux gris; il nous voyait sans remords dans la situation la plus pénible; il ne voulait point la soulager, & ne nous offrait point une main sécourable pour nous délivrer de la mort qui nous menaçait.

Nous étions environnés de maux, de désastres menaçans, lorsque le 12 Mars, à la hauteur du port Acapulco, nous vîmes un vaisseau entre la terre & nous. Je vis bientôt que c'était un beau & grand navire construit en Europe, & qui portait pavillon Espagnol. J'en conclus que c'était l'*Etonnant* qui avait appartenu au Prince de St. Bueno, vice-roi du Pérou. Sur ce soupçon, je m'éloignai pour ne pas retomber sous les serres de cet ennemi.

Lorsque j'eus vu le pavillon Espagnol, j'avais arboré celui d'Angleterre, & je donnai à Clipperton des signaux pour nous réunir contre l'ennemi commun, & il parut y concourir. Il m'envoya son second lieutenant Cook, dans sa chaloupe, avec une lettre obligeante pour moi, où il me disait qu'il cherchait à combattre le vaisseau de Manille, & me demandait si je voudrais l'aider dans cette entreprise; si je voudrais venir le voir le lendemain sur son bord, où nous traiterions de l'accord entre nos équipages & de nos vaisseaux. Cette demande me surprit, je n'y répondis pas sur le moment, mais je promis de me rendre auprès de lui le lendemain matin.

Je crus devoir lire sa lettre à tous mes gens, & je leur représentais quels avantages en allait

résulter pour nous ; tous montrerent la volonté la plus déterminée de concourir à cette entreprise. Mais Clipperton en avait agi si mal avec nous, qu'ils desirerent qu'on leur donnât des assurances sur la part qui devait leur en revenir, & qu'elles fussent signées du capitaine, de Godfrey, agent des propriétaires, & de tous leurs officiers.

J'allai donc à bord pour dresser un acte tel que mes gens desiraient l'obtenir. Après les réflexions préliminaires, il fut convenu que j'enverrais la plus grande partie de mes gens à bord du *Succès*, dès que nous aurions découvert le vaisseau de Manille ; qu'on conserverait une chaloupe pour reconnaître l'ennemi, & que de mon vaisseau je ferais élever un flambeau ou une fumée durant la nuit, si je trouvais l'ennemi trop fort pour nous. Il fut résolu que nous irions à l'abordage pour ôter à l'ennemi l'avantage de ses gros canons & de la construction forte & épaisse de son navire, qui lui permettait de braver nos efforts. Clipperton m'assura qu'il connaissait le tems où le vaisseau que nous attendions devait sortir du port ; c'était toujours deux ou trois jours après la semaine sainte ; nous avions donc encore une dixaine de jours à attendre.

Avant

Avant de retourner ſur mon vaiſſeau, je dis au capitaine Clipperton quelle était notre diſette, & ſur-tout que nous ſouffrions du manque d'eau. Il me dit qu'il en avait 80 tonnes à bord, & qu'il m'en fournirait autant que j'en deſirerais.

J'avais le plaiſir d'être enfin ce que je devais être ſur mon vaiſſeau ; j'avais recouvré mon auto ité ; tous me témoignaient leur contentement, tous avaient les plus heureuſes eſpérances ; mais Morphews qui avait fait naître les déſordres paſſés, craignait mon reſſentiment, & crut qu'il n'y avait de ſûreté pour lui qu'en ſe conciliant la faveur des officiers du Succès ; il y parvint par ſon activité, ſa ſoumiſſion, ſes préſens. Il paſſa ſur ce vaiſſeau, & Rainer qui m'avait quitté, rechercha ſes anciens compagnons, & repaſſa ſur mon navire.

Nous croiſâmes en bon ordre & remplis d'eſpérances, juſqu'au 17 Mars, que Clipperton contre ſa coutume, parut vers le ſoir à deux milles devant nous, ſans avoir fait de ſignaux ou calé une de ſes voiles pour que nous puſſions le ſuivre : je demeurai irréſolu ſur ce que je devais faire. Cependant je me préparai à le ſuivre pendant la nuit, & je le vis juſqu'à ce qu'un feu qui parut ſur le rivage me fit retourner vers

la mer. Nous étions étonnés de n'avoir reçu aucun ſignal pendant tout ce tems. Enfin le matin nous eſpérions en recevoir, mais le jour ne nous montra plus de vaiſſeau ſur la mer. Cette vue nous jeta dans la plus grande inquiétude, ſur-tout quand nous réfléchiſſions à l'état déplorable dans lequel nous étions réduits, au manque d'eau, à l'eſpace qui nous ſéparait de tous les lieux où nous en pouvions trouver, & nous n'en avions pas même le choix: nous avions plus de 300 lieues à faire contre le vent pour arriver aux isles Maries, & bien plus encore ſi nous voulions nous rendre au golfe *Amapalla* ou à l'isle des Cocos.

Malgré cette ſituation cruelle, je demeurai encore deux ou trois jours à croiſer dans le lieu dont nous étions convenus: mais enfin je réſolus de me rendre dans l'endroit le plus commode pour faire de l'eau, & il en était tems. Car nous étions encore environ 40 hommes, & nous n'avions plus que trois futailles d'eau pour faire un ſi long trajet, ſur des côtes expoſées à de longs calmes, à des vents variables & à des courans incertains.

Nous ſûmes dans la ſuite que Clipperton, dans la nuit où il nous abandonna, avait aſſemblé ſes officiers, & leur avait dit que ſon inten-

tion était de s'éloigner des côtes, que tous lui avaient représenté qu'il y aurait de la cruauté à le faire sans m'en avertir, sans nous donner de l'eau ; qu'il avait répondu à cette représentation que je pouvais me rendre à l'ennemi pour échapper à la disette ; & que c'était une destinée que bien d'autres avaient subie avant moi.

Le 30 Mars, nous arrivâmes à la hauteur de la baie de *Sonsonate*, & j'y vis au moment où le soleil se couchait, un vaisseau à l'ancre. Comme la lune brillait durant la nuit, j'envoyai mon premier lieutenant avec les plus robustes de mes matelots, pour observer si ce que j'avais pris pour un vaisseau, en était un en effet. A leur retour ils me dirent que c'était un grand vaisseau, qui avait au moins une file de canons. Nonobstant cet avis, je m'approchai encore du continent & je me préparai au combat.

Dès l'aurore, nous vîmes que ce vaisseau avait suspendu à l'extrêmité de ses vergues des cruches remplies de poudre, chacune pouvant contenir 40 pots, avec une mèche allumée, dans le dessein de les faire tomber sur notre tillac lorsque nous voudrions l'aborder. Cette invention n'était pas bien admirable, & pouvait lui nuire autant qu'à nous ; mais ces préparatifs me persuaderent que nous devions nous attendre à

un combat très-vif, & autant que je pouvais l'obſerver, leurs canons étaient plus gros que les nôtres.

Vers les onze heures du matin, le vent de mer s'éleva, & nous pouſſa rapidement vers lui. Nos petites armes dans des mains exercées, mirent bientôt en pieces ces cruches de poudre avant que nous puſſions aborder le vaiſſeau. Rien ne put nous retarder, mais après quelques coups tirés de part & d'autre, l'Eſpagnol ſe rendit.

Ce vaiſſeau ſe nommait la *Sainte-Famille*; il était de 300 tonneaux, & portait ſix canons & 70 hommes, il avait beaucoup de petites armes, de grenades, de boulets. Il était arrivé depuis peu de Callao, chargé de vin & de brande-vin; mais il n'avait alors que 50 jarres de poudre à canon, qu'une petite proviſion de biſcuit & de bœuf ſalé. Pour le dire en un mot, il valait à peine les travaux que nous nous étions impoſés & les dangers que nous avions bravés pour le prendre; mais on penſe bien qu'il allait mieux à la voile & qu'il était mieux équipé que le nôtre. Nous changeâmes donc de vaiſſeau, & nous paſſâmes à bord de notre priſe, qui avait été équipée en guerre, & devait enſuite nous pourſuivre pour s'emparer de notre vaiſſeau.

Un marchand qui faiſait les fonctions de ſé-

cretaire dans ce vaiſſeau, deſira de nous acheter le *Jeſus-Maria*, j'y conſentis, & je le fis deſcendre ſur le rivage pour qu'il pût ſe procurer de l'argent. Il revint le ſoir avec un autre Eſpagnol, & m'apporta une lettre d'un commandant du pays, avec la nouvelle, que le roi d'Angleterre & celui d'Eſpagne avaient fait un traité de paix; ce dont, nous n'avions point encore entendu parler. Je fis dire au commandant que je deſirais voir ce traité & l'ordre du roi pour ceſſer la guerre, & que lorſqu'il me ſerait connu, je m'y conformerais.

Nous conclûmes donc un accord avec le commandant, que je demeurerais dans la rade juſqu'à ce qu'on eût apporté de Guatimala, ville ſituée à plus de 50 milles de-là, une copie du traité de paix, & qu'on m'y fournirait de l'eau & des vivres. Le 5 Avril, le commandant m'envoya deux écrits, dans la meilleure forme que nous pouvions ſouhaiter pour un ordre du roi; mais ils étaient en Eſpagnol. Je dis à ceux qui nous les apporterent qu'il nous manquait un interprète. Ils me répondirent qu'il y avait des Anglais à Guatimala qu'ils feraient venir, ſi nous voulions reſter encore trois jours, pendant leſquels ils nous fourniraient des vivres. Nous le voulûmes bien. Ils nous aſſurerent que nous

n'avions qu'à envoyer tous les matins notre chaloupe au rivage & qu'on lui donnerait des provisions.

J'envoyai donc le 7 Avril, mon premier lieutenant & cinq hommes; le commandant les retint & envoya le soir un canot avec deux de mes hommes, qui m'apporta une de ses lettres & une du lieutenant Brook: le premier nous annonçait que si nous ne lui rendions pas notre vaisseau, il allait nous déclarer pirates. Brook me disait dans sa lettre que le commandant voulait nous effrayer par des menaces, pour que nous nous rendissions à lui, & qu'il lui avait parlé, mais d'une maniere équivoque, d'une suspension d'armes.

Je répondis au commandant, que s'il voulait nous donner des sûretés & des guides pour nous conduire à Panama, nous & nos biens, & de-là à Porto-Bello, & jusqu'au premier établissement Anglais, nous voulions bien entrer en traité avec lui. Que s'il y consentait, il pouvait le donner à connaître d'abord à la réception de ma lettre par deux coups de canon, & par le renvoi de mes gens & de mon officier; que s'il n'y consentait pas, il nous forçait de mettre à la voile.

Le commandant ne fit ni l'une ni l'autre des deux choses qui devaient annoncer son con-

fentement, & dès le matin, nous levâmes l'ancre, mais nous reftâmes encore dans la rade jufqu'à 10 heures; nous en fortîmes enfin, parce que le manque d'eau nous y forçait. Cependant la certitude de la paix ne nous permettait de former d'autres projets que celui de conduire notre vaiffeau dans un port commode & voifin; c'eft ce que nous déclarâmes par une lettre au commandant. Rejetés en pleine mer, nous reduifîmes notre ration d'eau à une chopine par jour; nous cinglâmes vers le golfe *Amapalla* qui eft à 50 lieues de-là, pour chercher à y faire de nouvelles provifions.

La perte de mon officier & de mes cinq hommes avait beaucoup affaibli le nombre des hommes blancs que j'avais fur mon vaiffeau, & nous n'aurions jamais pu feuls gouverner notre grand navire avec fes pefantes voiles de coton, fi nous n'y avions employé les noirs qui deviennent bientôt d'excellens hommes de mer. La perte de notre chaloupe était encore pour nous une grande incommodité. Mon deffein était de me pourvoir d'eau, affez du moins pour nous rendre à Panama où nous avions tous réfolus de defcendre, puifque la paix était affurée, & je croyais que nous ne pouvions le faire fans le fecours de notre chaloupe en deux ou trois jours.

Le vent était favorable, & nous arrivâmes dans le golfe le 10 Avril fur le foir: en y entrant, nous nous trouvâmes au milieu de diverfes petites isles, dans l'une defquelles, appellée isle du *Tigre*, nous efpérions trouver de l'eau. Mais notre attente fut trompée; nous la vifitâmes ainfi que toutes celles qui nous paraiffaient couvertes d'un gazon frais, & dans aucune nous ne trouvâmes un feul pot d'eau fraîche.

Dans cet état miférable, menacés de tous les côtés d'une mort inévitable, n'ofant retourner en pleine mer, ni nous confier dans les mains cruelles des habitans, nous ne favions où diriger notre courfe, & comment terminer nos malheurs. Nous étions abattus, nous nous abandonnions à d'inutiles plaintes fur l'erreur qui nous avait conduit en ces lieux. Enfin, cédant à la néceffité, nous levâmes l'ancre & fortîmes du golfe le 13 Avril, avant le point du jour. Quand nous ne vîmes plus devant nous que le vafte océan, j'effayai de foutenir la conftance de mes gens; je leur repréfentai qu'il y avait du danger à defcendre fur les côtes, que de telles tentatives auraient des fuites funeftes. Qu'il fallait aller dans l'isle *Quibo*.

Cette isle était à 300 lieues de nous, & il ne nous reftait que 160 pots d'eau; il fallût nous

réduire à n'en recevoir que demi chopine par jour, & nous cinglâmes vers Quibo: mais le vent & le tems furent si incertains qu'il nous fallut vivre encore treize jours dans cette économie extrème & forcée.

Il ne me ferait pas possible de décrire ce que nous souffrions. Quelques-uns pour soulager leur soif dans ce climat brûlant, buvaient leur urine & augmentaient leur mal en humectant ainsi leur bouche: quelques autres avalaient de grands traits d'eau de mer, plusieurs se bornaient à manger des calavanzes trempées dans l'eau, & ceux-là furent les moins tourmentés.

Enfin, nous fûmes heureusement secourus; nous découvrîmes l'isle *Cano*, quand nous étions loin encore de nous y attendre: elle est sous le 9° de latitude nord. Nous y découvrîmes une riviere; & le sieur Rondall, sans craindre des écueils dangereux, alla au travers des flots en emplir une cruche qu'il rapporta sur le vaisseau. La joie fut inexprimable parmi nous; nous en fîmes une petite provision de 260 pintes; car les écueils & les vagues nous rendaient ce rivage si dangereux, qu'il fallut se hâter de le quitter. Nous nous bornâmes à deux pintes de cette eau pour 24 heures.

Cependant, avant de quitter ce lieu, je fis encore une tentative. J'envoyai le bosman pour chercher s'il ne pourrait nous en procurer une plus ample provision ; il erra tout le jour sur le rivage uni sans trouver un seul endroit d'où l'on pût approcher sans danger.

Comme il me parut que nous en avions une quantité suffisante pour nous rendre à Quibo, nous levâmes l'ancre, & tournant autour de l'isle, nous découvrîmes un sable uni ; j'y envoyai notre canot, son équipage y remplit neuf cruches d'eau qui nous suffirent jusqu'à ce que nous eussions jeté l'ancre à Quibo, dans le même lieu où déja nous nous étions arrêtés deux fois.

Là, nous tinmes conseil, & délibérâmes si nous nous livrerions aux Espagnols : nous n'étions qu'à 80 milles de Panama qui n'est point fortifiée du côté de la mer, parce qu'elle n'a point à craindre l'attaque des vaisseaux de guerre, avec laquelle nous pourrions traiter sans nous approcher de trop près, & savoir de ses habitans le véritable état des affaires d'Europe.

Durant nos délibérations, les uns coupaient du bois, les autres apportaient de l'eau, quelques-uns cherchaient des fruits dans les forêts

pour nous rafraîchir ; ils les diſputaient aux bêtes ſauvages qui s'en nourriſſent, & leur ſuc agréable nous le parut plus encore après un ſi long voyage. Ils nous apporterent des papas, de guiaves, de la caſſe, des limons, & une eſpece de pommes, petites, blanches, aigres, que recherchaient la plupart d'entre nous. Un ouragan ſuſpendit quelques jours nos travaux. Nous nous hâtâmes de les finir, & après avoir achevé notre proviſion d'eau & de bois, nous mîmes à la voile, réſolus de nous rendre à Panama.

Dans notre courſe nous rencontrâmes diverſes petites isles ; les plus remarquables ſont la *Montueuſe*, *Sebaco* & *Picara*, ſituées au couchant de Quibo. Le 15 Mai, une barque nous croyant Eſpagnols, vint à nous : ſon maître fut effrayé lorſqu'il reconnut ſon erreur ; cependant il ſe remit lorſqu'il ſut que nous voulions aller à Panama pour y deſcendre & quitter la mer ; il nous offrit ſon pilote & même ſa barque qui ſe nommait le *St. Sacrement*, pour nous y conduire. Il avait du bœuf ſéché, du porc ſalé & des porcs vivans ; nous en étions affamés ; il nous en offrit & nous l'acceptâmes.

J'étais bien aiſe & avec raiſon que cette barque fut tombée dans nos mains, car ſi le récit

du commandant de Sonſonate était ſans fondement, nous étions avec ce ſecours en état de faire le voyage de l'Inde. Cependant nous ne ſavions encore ſi nous devions nous confier au pavillon de paix. Car mon équipage avait eſſuyé tant de perfidies, qu'il était inquiet ſur le ſort de celui qu'on enverrait au commandant Eſpagnol, & doutait ſi on le recevrait, ſi on le traiterait comme ami.

Mon fils parut le plus propre à remplir cette commiſſion; car il y avait quelque apparence que par conſidération pour moi, on me le rendrait. Cependant, ce plan n'était pas ſans difficultés: nous y perſévérâmes, parce qu'il n'y en avait point qui n'en entraînât de plus grandes encore.

Le 17 Mai, une autre barque plus petite vint à nous; après s'être approchée d'aſſez près, elle tourna ſa proue & courut droit ſur le rivage; ſes conducteurs expoſerent leur vie pour nous échapper. Ces craintes nous firent ſoupçonner que le récit du commandant de Sonſonate, touchant la ſuſpenſion d'armes, était haſardé, ou fait pour nous tromper.

Le 19, nous vîmes encore une voile devant nous, qui courait vers le rivage; comme nous voulions lui parler, j'ordonnai à la barque de

déployer toutes ſes voiles pour la ſuivre. Dans tout le jour nous n'en vîmes aucune venir à nous, quoique nous fuſſions ſur leur route ordinaire. La barque s'éloigna; nous y avions laiſſé cinq Eſpagnols, & mis quatre de nos gens. Quoique la nuit s'approchât, nous laiſſâmes toutes nos voiles, & nous nous trouvâmes le matin à une portée d'arquebuſe du vaiſſeau que nous pourſuivions.

Je laiſſai flotter notre pavillon, & tirai un coup ſous le vent; j'envoyai un homme pour déployer le pavillon de paix; mais à la vue du pavillon Anglais, le vaiſſeau chercha à s'éloigner, & fit feu ſur nous. Son pont était couvert de gens qui nous inſultaient. Je ne répondis point à leurs injures, mais m'approchant de plus près, je leur fis dire par un Eſpagnol que nous allions à Panama, que nous voulions traiter amiablement avec eux, & que nous eſpérions qu'ils feraient attention au pavillon de paix que nous avions arboré.

Mais au lieu de nous entendre, ils continuerent de faire feu ſur nous; nos démarches paiſibles n'avaient produit aucun effet, & je penſais que nous devions enfin leur montrer que nous étions en état de leur répondre; je diſpoſai tout pour les aborder avec viteſſe, nous

allâmes frapper de notre avant contre les flancs de leur vaiſſeau avec tant de viteſſe que nous le fîmes tourner, & qu'il s'en fallut peu que nous ne ſautaſſions ſur ſon bord. Le calme nous prit dans cette ſituation, & nous continuâmes notre combat pendant deux ou trois heures à une portée de fuſil loin de l'autre.

Un petit vent qui s'éleva nous permit alors de l'approcher, & nous trouvâmes que plus nous venions à lui rapidement, plus le courage de ſes défenſeurs s'affaibliſſait. Leur capitaine les encourageait en vain par ſon exemple, ils ceſſerent de lui obéir, & bientôt il reçut un coup qui le fit tomber mort.

Auſſi-tôt tous les autres demanderent quartier & ceſſerent de combattre. Randall ſe rendit avec deux ou trois autres à bord de la priſe; il y trouva les priſonniers dans la poſture la plus ſuppliante; ils demandaient pardon & miſéricorde, & nous le leur accordâmes, quoique nous en euſſions tout à craindre, puiſqu'ils n'avaient point reſpecté le droit de la guerre, & qu'ils avaient fait feu ſur le pavillon de paix.

Les plus conſidérables de ces priſonniers furent conduits à bord; ils me dirent que leur vaiſſeau ſe nommait la *Conception de Recova*, qu'il était de Callao & du port de 200 tonneaux;

que ſa charge conſiſtait en farines, en pains de ſucre, en fuſils & en fruits d'eſpeces différentes. Il avait ſix pieces de canon & ſoixante hommes.

Le capitaine & un noir avaient été tués, quelques autres avaient été bleſſés. Notre canonier avait été bleſſé d'un coup de piſtolet, & notre grand mât avait reçu un boulet. Nous avions ainſi quatre-vingt priſonniers de toutes couleurs, quoique nous ne fuſſions plus que vingt-ſix Anglais.

Parmi nos priſonniers étaient *Don Balthaſar d'Abarca, Comte de Roſa*, ſeigneur Européen, qui avait été gouverneur de Piſco, & retournait en Eſpagne; & le capitaine *Morel*, qui déja fut fait priſonnier par Woodes Roger. Nous les reçûmes tous deux avec beaucoup de civilité; ce qui les étonna d'autant plus, que leur conduite envers nous leur donnait lieu de craindre une réception bien différente.

Les vents contraires & les calmes nous empêcherent de rejoindre la barque du St. Sacrement avant le 22 Mai. Quand nous l'eûmes joint, nous vîmes avec étonnement qu'il n'y avait perſonne à bord, que le pont était rempli de ſang. Nous fîmes beaucoup de conjec-

tures sur ce triste événement. Comment nos quatre hommes avaient-ils été tués? Etait-il possible que cinq Espagnols désarmés eussent attaqués & vaincus quatre Anglais munis de leurs armes? Il paraissait cependant que c'était ainsi qu'ils avaient perdu la vie, & que les Espagnols eux-mêmes avaient paié par leur mort le crime qu'ils venaient de commettre; car ils étaient éloignés du continent de six lieues. Ils n'avaient point de chaloupe, & il y a lieu de croire qu'en nous voyant approcher, ils s'étaient élancés dans la mer pour ne pas tomber dans nos mains. On voyait qu'ils avaient cherché à couvrir la partie sanglante du tillac avec de la laine & des plumes qu'ils avaient tiré de leurs lits; mais ils avaient bien vu que ces soins étaient insuffisans pour nous cacher les traces de leur barbarie.

Ce funeste événement abattit la joie que notre derniere prise nous avait inspirée pendant quelques jours. Nos prisonniers voyant ce changement si prompt, en demanderent la cause; ils l'apprirent, & les regards qu'ils jetaient l'un sur l'autre, annonçaient assez qu'ils s'attendaient à devenir les victimes de notre vengeance.

D'un autre côté, nous devions être inquiets sur

ſur leur grand nombre ; ils étaient quatre-vingt, & nous n'avions pas alors 25 hommes en état de porter les armes. Dans cette extrêmité, nous logeâmes tous nos priſonniers, excepté le Comte & les principaux officiers, dans la gallerie baſſe, & nous plaçâmes une garde à la porte de la grande chambre.

Lorſque les Eſpagnols virent ces diſpoſitions, ils craignirent que nous ne penſaſſions à exercer des punitions ſéveres envers eux ; ils en furent effrayés ; mais je les raſſurai ; je leur dis que nous n'étions ni vindicatifs, ni barbares ; que les loix de notre pays ne nous permettaient point de leur donner la mort pour venger celle de nos compagnons, à laquelle ils n'avaient point contribué ; que j'agiſſais en l'autorité de notre roi ; que notre nation abhorrait les actions cruelles. Je leur fis obſerver que la prudence nous obligeait de prendre des précautions pour mettre à couvert notre vie des conſpirations que pourraient faire contre nous des ennemis bien ſupérieurs en nombre. Ils parurent touchés de ce que nous venions de leur dire, & nous aſſurerent ſur leur honneur qu'ils ne croyaient pas être jamais en état de reconnaître notre généroſité à leur égard.

Après nous être aſſurés contre les craintes

que devaient nous inſpirer nos priſonniers, nous tirâmes à notre côté le *St. Sacrement.* Il était à moitié plein d'eau. La plus grande partie de ſon bœuf ſéché était humide & corrompu; nous y prîmes tout ce qui pouvait être de quelque uſage, ainſi que des porcs vivans. Nous prîmes auſſi de la *Conception* pour une année de proviſions en pain, farine, ſucre & ſucreries, & une égale proviſion pour le *Succès*, que nous comptions retrouver encore aux trois *Isles Marie.* Nous lui prîmes encore ſa chaloupe & ſes negres; car notre navire était grand, & nous avions un voyage de 175 degrés en longitude à faire, ce qui n'eſt guere moins que la moitié du toür du globe, & je croyais ne pouvoir mieux faire que de fortifier notre équipage avec ces noirs, qui ſont de bons matelots dans ces contrées; & ſans eux, nous éprouvâmes que nous n'aurions pu atteindre les côtes de l'Aſie.

Après nous être pourvus du néceſſaire, je laiſſai les priſonniers retourner ſur leur vaiſſeau. Les principaux d'entr'eux ne voulurent point nous quitter, ſans avoir dreſſé un écrit qu'ils ſignerent, & où ils racontaient les circonſtances de notre combat, comme nous l'avons rapporté. Enfin, il n'eſt pas d'hommes qui,

dans de ſemblables circonſtances, ſe ſoient quittés d'une maniere plus amicale.

C'eſt ainſi que, malgré tous les obſtacles, nous nous mîmes en état de faire un long & dangereux voyage, & d'arriver en Aſie. Notre force était augmentée; nous avions quinze canons & des munitions de guerre néceſſaires.

Avant que d'aller plus loin, il fallait encore prendre une proviſion d'eau plus conſidérable que nous n'avions. L'isle Quibo était trop voiſine de Panama, & nous réſolûmes d'aller à *Cano*, parce qu'ayant une bonne chaloupe, nous y pourrions faire avec facilité, ce que nous n'y avions fait précédemment qu'avec peine.

Nous partageâmes les ſucreries de toutes ſortes comme les alimens de table. L'un de nous trouvant ſon fuſil rempli de choſes empaquetées, deſira le changer; je le ſatisfis. Je le démontai enſuite, j'y trouvai un morceau d'argent qu'on avait mis au fond; chacun examina le ſien, croyant avoir le même bonheur, & en effet, on en trouva encore dans cinq autres.

C'était-là un des moyens d'avoir l'argent des mines, ſans en donner la cinquieme partie au roi, impôt auquel ſont aſſujettis tous les mineurs des montagnes du Pérou. Il eſt évident

que cet argent avait un double but ; l'un, de tromper le roi ; l'autre d'aveugler ses ennemis. On avait trouvé un autre de ces moyens pour échapper aux impositions, dans une des prises du *Succès* ; ils avaient trouvé beaucoup d'argent travaillé en façon de briques, & recouvert d'argille cuite au soleil ; il avait la même épaisseur qu'on donne aux briques du pays, & on n'aurait pu les en distinguer ; la plupart avaient été jetées comme des amas de décombres, & il n'en restait que quatre ou cinq, quand on découvrit ce qu'elles étaient. C'est ainsi que me l'ont raconté plusieurs officiers du capitaine Clipperton.

J'avais quelque peine à croire, qu'en courant au nord jusqu'à la partie septentrionale de la Californie, j'aurais plus de difficultés à vaincre, & je ne savais quelle confiance on devait avoir en ceux qui pensent qu'il n'y a de ports où l'on puisse sans crainte réparer son vaisseau, que celui qu'on nomme *Porto-Seguro*.

Après avoir fait de l'eau, nous quittâmes Cano, & pendant deux fois vingt-quatre heures, nous eûmes un vent favorable ; mais ensuite il s'éleva un vent qui regne constamment sur ces côtes, & qu'on nomme *vent de passage*. Je voulus savoir jusqu'à quelle distance il souffle

ſur la mer; je le croyais un vent général repouſſé en arriere par la chaîne de montagnes, qui s'étend au loin dans le continent. En effet, je trouvai qu'à 60 milles des côtes, il devenait faible & variable, & que ſon action ne s'étendait pas au-delà de 70 à 80 milles. Je me maintins à cette diſtance des côtes, juſqu'à ce que je fuſſe parvenu à la hauteur de 20 degrés de latitude nord. Dans tout le voyage, nous n'éprouvâmes aucun courant ſenſible, ni ces lames & ces vagues qui ſe briſent en retombant, qui nous avaient aſſaillis dans le voiſinage du continent, & lorſque nous étions dans un calme profond.

Nous fûmes conſtamment accompagnés d'une grande abondance de poiſſons, de nombreux vols de bubies qui choiſiſſaient notre vaiſſeau pour leur lieu de repos, & couvraient les vergues & les ponts de leurs excrémens; c'était un travail toujours renaiſſant que de les nettayer; le deſir de changer de nourriture engageait pluſieurs de nos gens à en faire des ragoûts, & leurs longues plumes leur ſervaient de tuyaux de pipes.

Dans le commencement d'Auguſte, nous atteignîmes le cap Corrientes, d'où un vent du Sud aſſez fort nous porta aux trois isles

Marie ; nous jetâmes l'ancre du côté du nord ; mais nous n'y pûmes trouver aucun indice que le *Succès* s'y fut arrêté. Nous y cherchâmes long-tems de l'eau douce, & n'y trouvâmes aucune riviere. Cependant plusieurs de ceux qui ont voyagé dans ces mers, & abordé à ces isles, disent qu'on y en trouve ; peut-être que cela fut & n'est plus ; peut-être nous ne pûmes la trouver, & que nous fûmes assez malheureux pour la chercher en vain.

Après y avoir consumé trois jours en de vaines recherches, nous cinglâmes vers les côtes de Californie, & y arrivâmes le 11. Dès que les habitans nous apperçûrent, ils allumerent des feux, & c'est ce qu'ils font toujours lorsqu'ils découvrent quelque vaisseau. Vers le soir nous fûmes pris par un calme, & deux d'entr'eux vinrent à nous sur un radeau ; mais ils délibérerent long-tems pour venir sur le vaisseau. Enfin, ils y monterent ; mais lorsqu'ils eurent vus nos noirs assis avec nous, ils s'éloignerent avec un visage irrité, & ne voulaient ni demeurer avec nous, ni nous voir. Ils nous parlaient avec une grande vivacité ; mais nous ne pouvions les entendre. Ils se retirerent à la nuit ; nous leur donnâmes à chacun un couteau, une vieille robe & quelques

autres bagatelles. Ils nous firent entendre par ſignes, que ſi nous voulions venir au rivage, nous ſerions bien accueillis.

Le dimanche, 13 d'Auguſte, au point du jour, nous nous trouvâmes peu éloignés de *Puerto-Seguro ;* on le reconnaît à trois rochers blancs aſſez ſemblables aux trois aiguilles de l'isle de Wight; il faut etre vis-à-vis de la derniere pour entrer dans le port.

En entrant, nous fûmes bientôt environnés des petits radeaux des habitans; le rivage de tous les côtés était preſque couvert de ces ſauvages, qui s'étaient ſans doute accumulés dans ce lieu de toutes les contrées voiſines. A peine eûmes-nous jeté l'ancre qu'ils vinrent à nous en grand nombre, quelques-uns ſur leurs radeaux, la plus grande partie en nageant; en chemin, ils criaient comme s'ils ſe fâchaient, & il nous parut que tout ce bruit était l'effet du deſir d'arriver vers nous.

En un inſtant notre vaiſſeau fut rempli de ces meſſieurs tous nuds, & dont le teint eſt d'un noir brun. Parmi eux nous crûmes diſtinguer leur roi ou chef, parce qu'il avait une eſpece de ſceptre, que nous prîmes pour les marques de la dignité royale : il me le préſenta & je le lui rendis. Cet homme, quoiqu'il eut un

aspect sauvage, avait de beaux traits de visage, & son maintien était agréable. D'abord je fus embarrassé de ce qu'on pourrait offrir à nos nombreux hôtes, mais enfin je pensai à nos sucreries, dont nous avions une grande abondance. Ils y prirent goût, & nous donnerent leurs cuillers en échange: la plupart étaient d'argent.

Après leur avoir ainsi montré notre amitié envers eux, nous envoyâmes le lendemain matin notre chaloupe sur le rivage pour y prendre de l'eau & du bois. Avant le lever du soleil, nos anciens hôtes se presserent de revenir à nous; ils ne paraissaient point fatigués de nous voir. Pour entretenir la bonne intelligence établie entre nous, je fis porter à terre un grand chaudron avec une bonne provision de sucre & de farine; un noir fut chargé de faire la cuisine, & fit sans cesse des puddings pour les spectateurs.

Nous avions encore une raison de nous maintenir dans leur faveur. Quelques-uns de nos gens avaient porté sur le rivage un tonneau d'une grandeur extraordinaire pour le remplir d'eau, ils le virent rouler sur le sable, & parurent portés à nous aider. J'ajoutai à leurs bonnes dispositions, & cultivai si bien celles

de leur chef, que lui-même donna l'exemple & mit la main à l'œuvre pour nous aider; lui-même, à l'imitation de mon lieutenant Randall, se chargea de deux morceaux de bois pour les porter dans la chaloupe, & tous ses sujets en firent autant; ils étaient environ 300, & toutes les mains furent occupées, tous voulurent payer nos honnêtetés de leurs services, & chaque jour ils semblaient s'attacher davantage à nous.

Cependant le bruit de notre arrivée s'était répandu dans les contrées voisines, & tous les jours il venait quelque nouvelle tribu pour habiter près du rivage & nous visiter. Ceux qui venaient du centre du pays ne savaient pas nager; ceux mêmes qui s'étaient montrés autour de nous dans les premiers jours, paraissaient des peuplades différentes: ils étaient diversement peints, les uns avaient la taille haute, les autres l'avaient petite. Mais ils s'unirent tous pour nous aider, & aucun d'eux ne me parut désœuvré, excepté les femmes, lesquelles se rassemblant en petite société, s'asseyaient ensemble sur le sable brûlant qui bordait le rivage, & attendaient la part de nos alimens qu'on voulait bien leur donner; elles la recevaient avec reconnaissance, & se la distribuaient sans querelles.

Nous finîmes tous nos travaux dans l'eſpace de cinq jours, & nous nous préparâmes au départ pour le 18 Auguſte après midi. Le matin nous portâmes une bonne proviſion de ſucre & nous la partageâmes entr'elles. Nous donnâmes aux hommes des couteaux, de vieilles haches, du vieux fer que nous avions trouvé dans notre priſe : c'était pour eux les choſes les plus utiles, les plus néceſſaires que nous pouvions leur offrir. Ils nous donnerent auſſi quelques arcs, quelques flèches, des ſacs de peaux de cerf, des renards & des écureuils vivans. Pluſieurs d'entr'eux demeurerent ſur notre bord pendant tout le tems que nous demeurâmes à lever nos ancres ; ils ne s'en allerent que lorſque nous les eûmes placés ſur le tillac, alors ils ſauterent dans la mer pour rejoindre ceux qui les rappellaient ſur le rivage.

Les hommes de cette partie méridionale de la Californie, ſont grands, droits & bien faits ; ils ont les membres gros, les cheveux noirs & groſſiers tombent ſur leurs épaules. Les hommes vont abſolument nuds, & n'ont pas même une ceinture, mais une eſpece de ruban rouge & blanc, tiſſu d'une herbe ſoyeuſe, orné de chaque côté d'une touffe de plumes de faucon. Les femmes portent une frange épaiſſe faite

de la même herbe; elle descend sur leurs genoux: une peau de cerf ou celle de quelque oiseau leur couvre les épaules.

Au premier aspect, il n'est pas d'hommes plus sauvages; mais ce qu'ils paraissent differe beaucoup de ce qu'ils sont; tout ce que nous leur vîmes faire, soit entr'eux, soit envers nous, annonce leur bonté & leur douceur. Ils vivent sans inquiétude, & tout est commun parmi eux. Les seuls soins qu'ils s'imposent, ont pour objet l'apprêt de leur nourriture journaliere; ils ne connaissent point cette multitude de commodités, dont la disette est un malheur accablant pour nos peuples policés; leur joie, leurs plaisirs sont assurés, parce qu'ils ne naissent que des choses utiles qu'ils possedent.

En un mot, leur vie paraît assortie à leur degré d'intelligence; elle est celle de nos premiers peres avant qu'ils connussent le pain; & les querelles & les combats. Ils n'ont point d'ennemis, & se mêlent, & agissent les uns avec les autres sans défiance & sans querelles. La chasse, la pêche, sont leurs seules occupations, la fabrique des instrumens qui servent à l'une & à l'autre, sont leurs uniques arts, & ils sont les plus simples qu'il est possible. Ils n'ont aucune chaloupe; ils navigent sur la mer avec des radeaux;

mais ils sont les plus habiles nageurs que nous ayons jamais vus. Leur vie simple & active les conserve jusques dans une extrême vieillesse, & cependant ils ne paraissent pas aussi nombreux que l'étendue de leur pays semblerait le promettre.

Leurs uniques ennemis sont les bètes féroces qui habitent en grand nombre les forèts. Ils ne paraissent pas si jaloux de leurs femmes qu'on nous les a représentés ; car nous allions au milieu d'assemblées nombreuses de femmes sans allarmer les hommes.

Deux choses sont remarquables parmi eux. Ils ne voulurent jamais nous laisser prendre du tabac; mais ils le rejettaient au loin dès qu'ils nous en voyaient à la main. Jamais ils ne voulurent regarder au travers de lunettes d'approches, dont je me servais souvent pour voir où en étaient nos travaux pour nous fournir d'eau & de bois. Dans ces deux cas, nous étions sûrs de leur déplaire en le faisant par-devant eux, & nous n'avons pu en découvrir la cause.

Leurs radeaux ne sont formés que de cinq morceaux d'un bois léger, joints ensemble par des chevilles, & liés encore par une double corde. Leurs harpons sont faits d'un bois dur; ils s'en servent pour percer les plus grandes albicares

& les porter chez eux. Leur facilité à s'en rendre maîtres, nous étonnait d'autant plus que nous connaissions la force de ce poisson, & combien il est pénible de l'amener sur le vaisseau, lorsqu'il a mordu l'hameçon. Lorsqu'ils en ont percé un, il faut qu'ils amenent sur le rivage & leur radeau & le poisson qui y est pour ainsi dire attaché. Pour se faciliter ce travail, ou ils le tuent, ou ils le font avancer avec un art qu'eux seuls connaissent aussi bien ; car c'est en vain que ces poissons résistent & se défendent, toujours ils viennent à bout d'en faire ce qu'ils veulent.

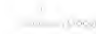
Pendant que nous fûmes dans ce port, ils s'occuperent principalement de la pêche ; mais les peaux de cerfs qu'ils possedent, prouvent encore que la chasse est une de leurs occupations ; ces peaux sont grises : c'est aussi la couleur des peaux de leurs renards & de leurs écureuils : il est vraisemblable qu'ils mangent la chair de ces animaux & de la plupart des animaux qui tombent sous leurs efforts. Nous vîmes à peine quelques oiseaux dans le pays ; il en faut excepter le pelican qui n'y est pas rare.

Ce qui remplace le pain parmi eux, mérite quelque attention : c'est une semence petite, noire & huileuse, qu'ils apprêtent comme le

chocolat & ſont cuire enſuite : elle croît ſur des buiſſons dont le pays eſt rempli ; ces morceaux de pâte noire & cuite ne ſont pas un appât bien attirant, mais le goût n'en eſt point déſagréable : cuite dans de l'eau, cette graine a l'odeur du café. Lorſqu'ils veulent boire, ils ſe rendent au bord d'une riviere.

Leurs armes ſont l'arc & la flèche : les premiers ſont longs de ſix pieds ; leurs flèches paraiſſent même plus longues qu'il ne faut pour leurs arcs : les cordes de ces arcs ſont faites avec les nerfs du cerf : leurs flèches ſont de roſeaux, & la pointe eſt faite d'un bois dur, armé d'une pierre à feu, ou d'une ſorte d'agathe aigue & dentelée : cette partie de la flèche fait le quart de ſa longueur. Ils ne vinrent point à nous avec leurs armes, & rarement nous en vîmes dans leurs mains. Les femmes les gardent dans les forêts ; peut-être qu'elles chaſſent elles-mêmes & que c'eſt-là une de leurs occupations. En général, je crois qu'on peut dire que ce peuple eſt heureux.

Je ſortis du Puerto Seguro le 18 Auguſte, comme je l'ai déja dit. Le même ſoir nous vîmes le Cap S. Lucas ſous le 23° 50', & nous réſolûmes d'aller de là à Canton dans la Chine, lieu où un Anglais peut plus vraiſemblablement eſpérer de trouver les ſecours néceſſaires.



Le 21 Auguste nous vîmes une isle à 140 milles du Cap S. Lucas, vers son couchant d'hiver. Je tentai en vain de l'aborder; la nuit tomba & je ne voulus point perdre de tems à la visiter: mes gens lui donnerent mon nom, nous prîmes un cours oblique à la ligne jusqu'au 13°. Pendant deux ou trois jours nous eûmes des vents du couchant; nous en étions étonnés & nous commencions à craindre de ne pouvoir faire notre voyage par ce vent contraire; mais bientôt le vent de passage se fit encore sentir; il nous rendit l'espérance; nous continuâmes notre course & passâmes près des bas-fonds de S. Bartholomée.

Quatorze jours après notre départ de Californie, mes gens qui jusqu'alors avaient joui d'une bonne santé, furent attaqués d'une maladie dont le siége était l'estomac; peut-être venait-elle de l'abondance des sucreries que nous avions mangé avec du bœuf séché qui était leur nourriture ordinaire, & déja à moitié consumé par les fourmis, les mites & autres insectes.

Cette maladie devint tous les jours plus allarmante; deux de nous en moururent le même jour, & l'un était l'armurier *Popplestone*, qui nous avait été si utile dans l'isle Juan Fernandez. Avant qu'un vent favorable nous eût fait

parvenir ſous la longitude de Guam, nous étions encore ſi malades & ſi faibles, notre vaiſſeau était ſi fendu, notre pompe ſi gâtée & ſi incapable de nous ſervir, qu'il eſt étonnant que nous ne ſoyons pas péris. Souvent nous eûmes des mauvais tems, un ciel chargé, des vents impétueux qui paſſaient rapidement par tous les points du compas. Ces vents violents élevaient de ſi hautes vagues que notre vaiſſeau travaillait beaucoup, que diverſes parties du vaiſſeau ſe déjoignirent & s'ébranlerent; tout brandillait dans le navire par ſon mouvement, & cet état chancelant continua juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à Canton. Notre grand mât fut quelque tems ſans cordages du côté gauche; il fallut en fabriquer de nouveaux avec ceux que leur long uſage avait mis hors de ſervice.

Au milieu de ces dangers, la maladie & les chagrins nous auraient enlevé toute eſpérance, elle n'avait enfin paru diminuer que pour faire place à des inquiétudes plus cruelles: nous commençions à manquer de tout, & cette diſette entretenait encore nos maux. Enfin, au commencement d'Octobre nous découvrîmes *Guam:* tout dans notre état pouvait devenir dangereux, & nous n'oſâmes y aborder dans la crainte que les habitans n'abuſaſſent de notre faibleſſe pour nous

nous attaquer & nous détruire. Nous cinglâmes vers l'isle *Formose*. Quoique notre course eût été rapide, les maux nous avaient réduits à un tel état de faiblesse, qu'il y avait à peine deux hommes capables de tenir la mer. Le 3 Novembre, nous n'avions point encore découvert l'isle que nous cherchions; le 10, nous étions encore loin du port où nous pouvions espérer du soulagement.

Enfin, nous entrâmes dans un canal étroit entre deux isles : nous appellâmes un pêcheur, & lui demandâmes ce qu'il désirait pour la peine de nous conduire à Macao. Il mit 40 poissons dans une corbeille pour nous montrer qu'il lui fallait autant d'écus : nous les lui donnâmes, & il nous conduisit sûrement dans la rade de Macao, située à l'embouchure de la riviere de Canton.

Dès que nous fûmes arrivés, les matelots du *Succès* vinrent nous visiter. Leur présence m'étonna, & je désirais entendre leur histoire. Ils me dirent comment ils avaient abordé à Guam, comment ils y avaient été bien reçus, jusqu'au moment où ils avaient voulu attaquer un vaisseau de Manille, qui était avec eux dans la rade, que leur vaisseau avait donné sur un rocher, que l'ennemi l'avait atta-

qué, que Clipperton ne voyant point de ressource, s'était gorgé de brandevin; que l'équipage avait élu Davidson pour agir en sa place; que celui-ci s'était conduit courageusement jusqu'à ce qu'il eût été tué, que le capitaine Cook lui avait succédé, & qu'il avait réussi à dégager le vaisseau après avoir perdu l'agent Godfrey, un autre officier & le marquis de Villa Rocha; que depuis lors Clipperton avait été relégué dans sa chambre; que le vaisseau avait été battu par les mauvais tems entre *Guam* & *Amoy*, & n'y était arrivé qu'avec beaucoup de peine: que l'équipage y avait partagé le butin avec les propriétaires, & qu'ensuite Clipperton était parti, après avoir vendu son vaisseau.

Le 12 Novembre, un pilote côtier vint sur notre vaisseau, & nous conduisit dans la riviere de Canton: nous y jetâmes l'ancre près de la *Bonite* & du *Hasting*, deux vaisseaux Anglais; nous leur envoyâmes un officier pour qu'ils nous instruisissent de la maniere dont nous devions nous conduire dans ce port, & des droits que nous y devions: ils nous répondirent que deux autres vaisseaux Anglais, le *Cadogan* & la *Française*, qui étaient à Wampo, nous conseillaient d'envoyer à la Factorie; qu'ayant su notre arrivée, ils avaient envoyé

pour nous dire que nous devions remonter le fleuve jusqu'à eux, & nous le fîmes.

Je croyais enfin que je pourrais me reposer de mes travaux passés ; mais je n'avais pas encore éprouvé les malheurs qui m'attendaient & qui furent plus grands que ceux qui s'étaient rassemblés sur moi pendant le cours de mon voyage.

Après avoir jeté l'ancre à Wampo, où les vaisseaux Anglais se réunissent ordinairement, il m'y arriva un accident qui me donna beaucoup d'inquiétude. Un de mes gens voulut porter promptement tout ce qu'il possédait sur la Bonite, & de là se rendre au fort *S. George*. Lorsque la chaloupe de la Bonite l'y conduisait, il fut poursuivi par une chaloupe de la douane, qui voulait le visiter. Ce drôle qui était ivre, & qui craignait qu'on ne lui prit son argent, tira avec son fusil sur la chaloupe qui le poursuivait & en tua le maître. Le lendemain on vint apporter le cadavre devant la porte de la factorie Anglaise, puis les Chinois attendirent de pouvoir se saisir de quelques chefs des Anglais ; le premier facteur de la Bonite étant venu, ils l'assaillirent, le chargerent de chaînes, & le menerent pour l'exemple tout autour des fauxbourgs de Canton. Tout ce que les commerçans Anglais

purent dire & faire pour le délivrer, fut inutile; il ne fut relâché que lorsqu'on leur eût livré le meurtrier.

Il est d'usage en Chine, ou du moins à Canton, que chaque vaisseau qui arrive dans le port, donne une somme proportionnée à sa grandeur. J'attendais tous les jours que la chaloupe du douanier vint pour mesurer mon vaisseau; mais on me dit qu'avant que je me rendisse à Canton, il fallait penser à me préserver du danger qui menaçait ma vie. Je me rendis sur le *Cadogan*, & j'y demeurai deux jours. Pendant ce tems, je recevais toutes les heures des nouvelles qui augmentaient mon inquiétude; & tout malade que j'étais, je ne devais, disait-on, être tiré de mon lit que pour être jeté dans les chaînes.

Cependant après deux jours d'absence, il fallut que je me rendisse à mon vaisseau, afin d'en voir prendre la mesure. La chaloupe du douanier arriva ce jour; il était accompagné d'une suite nombreuse; il fit son affaire avec tranquillité, mais il ne voulut point me dire la somme qui lui revenait. J'en vis la cause avec inquiétude. Les Chinois avaient les oreilles remplies des contes exagérés, qu'on faisait sur la richesse de mon vaisseau, & leur amour pour l'argent se

repaiſſait d'une forte levée qu'ils en comptaient retirer.

Je n'avais pas été pluſieurs jours ſur le vaiſſeau que je fus abandonné par mes officiers & les matelots de mon équipage même, conſtamment occupés à tranſporter leurs biens ſur d'autres vaiſſeaux Européens, ſans m'en avoir demandé la permiſſion, parce que j'avais été au lit pendant tout ce tems. Mes officiers avaient gagné les Indiens pour ſe retirer avec eux, & il ne reſta bientôt près de moi que mon fils & quelques noirs pour veiller ſur le vaiſſeau.

Pour le dire en un mot, mon équipage avait ſu ſi bien emporter tout ce qu'il poſſédait, qu'il devenait auſſi impoſſible qu'il était néceſſaire de ſatisfaire à ce que nous devions aux propriétaires, & que je ne pouvais même trouver ce qui m'était dû à moi. Chacun s'était fait ſon maître, chacun s'était fait ſa part à lui-même. Les directeurs étaient preſque décidés à me renvoyer dans ma patrie dans un de leurs vaiſſeaux pour y être jugé. J'étais traité par eux, comme un ennemi peut l'être dans un port neutre.

Lorſque les capitaines Hill & Newsham vinrent me voir pour la premiere fois, ils furent étonnés de l'air délabré de mon vaiſſeau. Après leur avoir fait un court récit de mon voyage,

je les priai de me laisser passer sur leur navire avec mes biens, & ils me répondirent qu'ils voyaient bien que mon vaisseau était hors d'état d'aller plus loin, & qu'ils voulaient bien nous prendre, quand nous le voudrions, en les satisfaisant pour les frais. Je convins donc avec eux, & je croyais être hors de mes peines, ou n'avoir plus que celle de me transporter à leur bord.

Mais bientôt les vaisseaux Anglais reçurent l'ordre de se rendre 5 ou 6 milles plus bas, & je demeurai au milieu de cinq navires étrangers, qui voyant la négligence des miens, m'offrirent leurs services pour m'aider en tout ce qui dépendrait d'eux. Je les acceptai à quelque prix qu'ils les pussent mettre, car j'étais dans une crainte continuelle que les Chinois ne confiscassent mon vaisseau.

J'avais le consentement des capitaines pour m'embarquer sur un des vaisseaux de la compagnie des Indes, mais je n'avais pas celui de la factorie Anglaise. Je le demandai dans une lettre; ils y répondirent en donnant un ordre à tous les capitaines Anglais de ne se charger d'aucun des effets qui pouvaient nous appartenir, vû qu'ils étaient des objets étrangers au commerce des Indes orientales, à moins que nous ne les confiassions à ses directeurs. Cette décla-

ration me fit moins de peine qu'à mes gens ; mais ce n'était pas tout ; j'appris bientôt que les prétentions du douanier Chinois n'allaient pas à moins qu'à exiger 6000 taels pour le droit d'ancrage ; & pour m'obliger à payer cette somme exhorbitante, il ordonna que je payerais 500 taels d'amende pour chaque jour que je laisserai écouler sans le satisfaire.

Je ne vis aucun moyen de faire retrancher à ces prétentions ; un jour s'écoula, il fallait 6500 taels ou 2166 livres sterlins, 13 schellings, 4 pences : c'était six fois plus que n'avait payé le *Cadogan*, navire d'un tiers plus grand que le mien, & il me les fallut payer.

J'étais pressé de quitter ce malheureux vaisseau, & je le vendis pour 2000 taels. Je remis cette somme & tous mes biens à la compagnie des Indes orientales, & je pus partir.

Je m'embarquai au commencement de Décembre 1722 sur le Cadogan, commandé par le capitaine John Hill, accompagnée de la Françaife, qui meilleur voilier que nous, s'en éloigna dès que nous fûmes en pleine mer. Le capitaine Hill ayant connu la faiblesse de son vaisseau, cingla vers Batavia, où nous demeurâmes dix jours. Là, nous apprîmes que ces mers étaient remplies de pirates : cette nou-

velle nous fit attendre le départ de la flotte Hollandaise de Bantam, pour retourner en Angleterre.

L'amiral Hollandais nous avait dit que nous ferions du bois & de l'eau sur l'isle *Mew*, parce que l'eau est fort mauvaise à Batavia. Mais arrivés dans le détroit de la Sonde, nous y trouvames la Française, & réunis avec elle, les Hollandais nous abandonnerent avant que nous fussions parvenus à la hauteur de cette isle. Le même soir, la Française nous quitta encore; de sorte que nous fûmes réduits à nous-mêmes.

Nous demeurâmes six à sept jours à cette isle Mew: durant ce tems, plusieurs chaloupes vinrent de l'isle du Prince, nous apporter des tortues, des cocos, des pommes de pin & d'autres fruits. Quelques hommes de notre équipage avaient vu paître des bêtes sauvages près des bords de la mer: ils descendirent pour les atteindre & les tuer; mais avant qu'ils en fussent assez près, ils virent un jeune tigre devant eux & découvrirent les traces d'un vieux sur le sable; ils se hâterent de revenir sur la chaloupe. Quelques passagers de notre vaisseau y virent un rhinocéros.

De l'isle Mew, nous fîmes le voyage le plus

agréable jufqu'au cap de Bonne-Efpérance. A mon avis, nous le devons à la prévoyante expérience du capitaine Hill qui fe rapprocha dans le tems propre du rivage de la partie orientale de l'Afrique, & s'en tint conftamment dans un médiocre éloignement. Je ne puis le dire d'une maniere plus exacte; mais au moins, nous n'en fûmes jamais éloignés de plus d'un degré, quelquefois nous le fûmes moins, dès le moment que nous nous en fûmes approchés.

Je ne m'étendrai pas en détail fur l'hiftoire de ce voyage ; mais je dirai que deux fois nous vîmes notre voile de perroquet s'abattre; qu'une fois ce fut l'effet d'un ouragan, mais qu'il fut replacé une heure après fa chûte ; que la feconde fois ce fut par un tems pire encore : le capitaine Hill prit toutes les mefures néceffaires pour fe foutenir avec avantage contre l'ouragan, & gouverna toujours vers le continent, jufqu'à ce que nous l'euffions découvert : alors nous vîmes un très-beau tems fuccéder au vent orageux ; un fouffle favorable enfla nos voiles que nous déployâmes toutes jufqu'aux plus petites, tandis qu'au midi, nous voyons toutes les apparences d'un fort mauvais tems, & ces indices trop certains fe montrerent toujours les mêmes pendant plufieurs jours.

J'ai déja remarqué que la Françaife & la flotte Hollandaife, après nous avoir quittés dans le détroit de la Sonde, avaient pris fur nous une avance de fept jours : & cependant nous arrivâmes au cap de Bonne-Efpérance plufieurs jours avant la premiere, qui allait bien mieux à la voile que nous : & quand nous partîmes de ce cap, on y attendait encore la flotte Hollandaife, & rien n'y avait annoncé fon arrivée.

En écoutant les détails du voyage de la Françaife, que des officiers de ce vaiffeau firent à notre capitaine, nous vîmes qu'ils avaient effuyé de très-mauvais tems, tandis que nous qui n'étions qu'à 15 à 20 lieues au nord de la route que fuivait ce vaiffeau, & plus près du rivage, nous jouiffions d'un tems très-agréable & très-beau : nous avions conftamment eu un vent favorable, jufqu'à ce que nous eûmes jeté l'ancre dans la baie de la Table ; ce fut au commencement de Mars. Cette heureufe expérience invite les navigateurs à fuivre le même chemin. Nous en donnâmes l'avis à l'amiral *Boon*, ainfi qu'à d'autres gens de mer qui penfaient à revenir en Angleterre.

Il ne nous arriva rien de remarquable pendant notre féjour au cap de Bonne-Efpérance. Il a été déja fi fouvent décrit, que je ne pour-

rais rien en apprendre de nouveau ou de meilleur que d'autres n'aient dit avant moi.

Du cap de Bonne-Eſpérance à l'isle Sainte-Hélene; de cette isle en Angleterre, notre voyage fut paiſible & agréable. Nous arrivâmes au commencement de Juillet. Après que nous fûmes entrés dans le canal Britannique, nous fûmes aſſaillis par un vent violent du couchant, & nous eûmes un tems épais & nébuleux.

Nous ancrâmes le 30 Juillet dans la baie de *Dungeneſs*. Le même jour, ſur le ſoir, quelques principaux facteurs, quelques paſſagers, & moi-même joint avec eux, nous louâmes un petit vaiſſeau pour nous conduire à Douvres. Nous y débarquâmes le lendemain de grand matin, & le même jour nous partîmes pour Londres.

C'eſt ainſi que ſe termina un voyage long & malheureux; nous reſtâmes trois ans, ſept mois & quelques jours expoſés ſur la mer, où nous eſſuyâmes des malheurs, où nous fûmes expoſés à des dangers de toute eſpece.

PREMIER

VOYAGE DE DAMPIER. (*)

Je partis en qualité de paſſager ſur le *Loyal*, vaiſſeau marchand de Londres; c'était en 1679. Nous étions deſtinés pour la Jamaïque, & de là, je me propoſais de me rendre dans la baie de Campêche. Un bon vent ne ceſſa de nous ſeconder juſqu'à la Jamaïque où nous débarquâmes, & où je demeurai une année entiere.

Le deſir du gain m'en fit partir pour me rendre dans le pays des *Moskites;* j'étais en chemin, lorſque je rencontrai une troupe d'avanturiers, qui m'entraînerent avec eux. Nous viſitâmes Porto-Bello, puis nous réſolûmes de traverſer l'iſthme de Darien. Nous y vînmes débarquer le 5 Avril 1680 près de l'isle *Dorée*, l'une des Sambales. Nous marchions au nombre de 3 ou 400 hommes, chargés de nos proviſions & de curioſités recherchées des Indiens.

(*) Le deſir d'éviter la diſproportion dans les volumes ne nous permet pas de ſuivre à la rigueur l'ordre chronologique: on s'en appercevra facilement.



Après neuf jours de marche, nous prîmes *Sainte-Marie*; quelques jours après nous nous trouvâmes devant Panama que nous ne pûmes prendre, & nous nous retirâmes dans les isles voisines de *Quibo*. De-là, suivant la côte du Pérou, nous prîmes *Ylo*, & vînmes nous reposer dans l'isle Juan Fernandez. Nous en partîmes pour attaquer *Arica* d'où nous fûmes repoussés, & nous nous retirâmes dans l'isle de *Plata* où l'on se disputa pour l'élection d'un chef. *Sharp* fut élu, & fut maître du vaisseau; les mécontens de son élection devinrent maîtres d'une barque longue & des canots, avec lesquels ils résolurent de revenir à l'isthme, & de s'en retourner par terre. J'étais parmi ces derniers, au nombre de quarante-quatre Anglais, un Indien, deux Moskites & cinq esclaves. Nous suivîmes les côtes, évitant d'être surpris, d'être vus même. Nous arrivâmes à la *Gorgone*, où nous apperçûmes que les Espagnols cherchaient à nous surprendre; nous la quittâmes & cinglions au nord, lorsque nous découvrîmes deux gros vaisseaux Espagnols; à cette vue nous ferlâmes nos voiles & ramâmes avec vigueur vers la terre, dont nous n'étions qu'à deux lieues; nous échappâmes à leur vue, & continuâmes ensuite notre route jusqu'à la pointe de

Garrachine, près du cap Saint-Michel, d'où nous devions prendre notre route par terre. Nous y descendîmes, séchâmes nos habits, nos munitions, & préparés à prévenir & à recevoir l'ennemi, nous nous approchâmes de l'embouchure de la riviere *Sainte-Marie*, où un vaisseau Espagnol & des soldats nous attendaient; une isle était auprès; nous y allâmes avec le canot & y vîmes arriver un canot ennemi; nous nous en saisîmes; & ce que les prisonniers nous apprirent, nous ôtant l'espérance d'exécuter notre plan, nous abandonnâmes la riviere Sainte-Marie, ne sachant comment, où & quand nous pourrions gagner la terre. Nous atteignîmes à force de rames l'extrêmité septentrionale du golfe Saint-Michel, & nous jetâmes dans une anse entre deux isles. Là, nos Moskites nous prirent & nous préparerent du poisson. Ce peuple est grand, bien fait, agile, vigoureux; un visage long, des cheveux noirs & lisses, un air rude, un teint basané; l'adresse à jetter la lance & le harpon le distingue. Il habite entre le cap de Honduras & Nicarague. Un Moskite fait parer les flêches qu'on lui lance avec une petite baguette; il a la vue perçante & fine, & darde le poisson avec une adresse singuliere, ce qui les fait rechercher de tous

les avanturiers ; il apprend avec facilité à se servir de l'arme à feu, ne lâche jamais pied & ne fait point se rendre ; n'ayant point de religion, il prend l'extérieur de celle des hommes avec lesquels il vit ; des especes de prêtres lui font craindre d'être battu par un esprit malfaisant, mais la plupart des Moskites ne savent ce qu'il est ; chacun n'a qu'une femme qui est sa compagne inséparable ; dès qu'il est uni à elle il défriche un champ qu'elle cultive, tandis qu'il pêche ou chasse. Ils plantent des arbres, des patates, le poivrier d'inde, des pommes sauvages dont ils font une espece de cidre qui énivre & cause quelquefois des débats violens, pendant lesquels les femmes prennent soin de cacher leurs lances, harpons, arcs ou flèches. Il aime les Anglais dont il est toujours bien traité & qui le laisse libre d'agir & de pêcher à sa fantaisie ; habillé lorsqu'il est avec eux, il se hâte de quitter l'habit qui le flattait alors, pour reprendre une toile qui leur ceint les reins & tombe sur les genoux. Revenons à notre voyage.

Débarqués sur le rivage, nous en partîmes à pied, nous dirigeant au Nord-Est, avec nos compas de poche. Nous traversâmes une montagne en suivant un sentier dont les détours

nous forcerent de monter sur des arbres élevés, pour découvrir au loin quelques habitations; nous en vîmes vers le nord, mais nous n'y pûmes descendre; nous allâmes vers le levant & y trouvâmes d'autres huttes d'Indiens, où nous achetâmes des provisions, des oiseaux, des sangliers, & prîmes un guide qui nous fit traverser des plantations ruinées, & nous mena vers un Indien qui parlait espagnol & nous reçut avec humeur. Nous lui offrîmes ce que nous possédions pour nous conduire en lieu de sûreté, mais rien ne put le tenter; le présent d'une jupe d'un bleu céleste donné à sa femme, fit ce que l'argent n'avait pu faire; il engagea le guide à nous conduire à deux journées de-là. Nous partions de grand matin, parce qu'alors il faisait beau; mais après midi la pluie était continuelle; il n'y avait point de chemin tracé, il fallait se guider par les rivieres & les traverser plusieurs fois; chaque soir il fallait élever des huttes & y faire du feu, qu'on n'allumait qu'avec peine; il fallait s'y sécher, y cuire ses provisions, dont nous manquâmes bientôt; nos travaux, nos besoins nous firent oublier tout ce que nous avions à craindre des Espagnols. Le cinquieme jour nous arrivâmes chez un jeune Indien qui parlait très-

bien l'espagnol & nous reçut avec honnêteté; nous y séchâmes nos habits, y fîmes un bon repas, & nous pourvûmes d'yames & de patates. Obligés de passer des rivieres assez profondes, les plus grands d'entre nous se mettaient dans l'eau & donnaient la main aux autres; quelquefois elles grossissaient rapidement, & dans le septieme jour de notre marche, celle au bord de laquelle nous avions élevé nos huttes, les inonda & nous força de passer la nuit dans les bois par une pluie affreuse. Nos esclaves en profiterent pour s'échapper; il nous fallut la passer encore, & ce fut un travail pénible. L'un de nous devait traverser la riviere avec une corde pour l'attacher sur le rivage opposé; mais quand il fut au milieu de la riviere, il enfonça & nous ne le revîmes plus. Il fallut songer à un autre expédient; nous cherchâmes un arbre élevé sur la rive, nous le coupâmes & le fîmes tomber en travers; il suffit pour nous passer à l'autre bord où nous trouvâmes des plantains. Là, nous eûmes un nouveau guide; c'était un vieillard qui nous fit franchir une autre riviere & un long vallon bordé de très-gros arbres, & où l'on distinguait des traces de pécaris, espece de sanglier, & nous conduisit enfin à sa demeure où nous nous ra-

fraîchîmes. Le lendemain il nous fit traverser de petites montagnes, au-delà desquelles nous trouvâmes des habitations d'Indiens, où nous fûmes reçus avec bonté. Puis, nous marchâmes à l'orient, le long d'un vallon où coulait une riviere qu'il nous fallut traverser trente-deux fois. Là, je tuai un *Quams*, grand oiseau dont nous nous regalâmes. Après avoir marché trois jours encore, nous trouvâmes une riviere que nous ne pûmes passer, & il nous fallut demeurer sur le rivage, sans provisions, & n'ayant pour vivres qu'une espece de mûre répandue dans ce pays. Enfin, la riviere baissa, un grand arbre que nous fîmes tomber en travers nous fit arriver sur l'autre rive, & après quelques heures de marche, à des habitations d'Indiens, où nous trouvâmes des plantains & tuâmes des singes. Leurs canots nous faciliterent le passage de plusieurs rivieres, car on ne trouve que des torrens sur son chemin, & l'intervalle est rempli par d'épaisses forêts. Les champs de plantains de ces Indiens suppléaient aux provisions que nous n'avions pas. Enfin, nous arrivames au bord de la riviere *Chepo*, la derniere de celles que nous avions traversées, & qui se rendent dans la mer du Sud. Nous avions alors un ciel serein; nous

avançâmes, tantôt en suivant le sommet des montagnes, tantôt de vastes champs, jusqu'à la riviere de la Conception, à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes des Indiens établis pour faire le commerce avec les avanturiers; ils avaient des yames, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux & des œufs. Nous n'y trouvâmes plus de vaisseau, mais il en restait un dans l'isle de la *Sonde*, l'une des Sambales, répandues dans un espace de vingt lieues; elle était à trois lieues de nous, & nous y allâmes. C'était un vaisseau Français. Là, nous récompensâmes nos guides & les congédiâmes, & partîmes pour l'isle *Springer* qui en est à huit lieues; nous y trouvâmes quatre vaisseaux Anglais & trois Français, qui projettaient de s'emparer de Panama. Nous racontâmes nos avantures à nos compatriotes qui les écouterent avec avidité, & les peines que nous avions souffertes les détournerent de leur dessein. On délibéra sur le parti qu'on avait à prendre, & pendant sept jours on ne put se déterminer à rien. Enfin, on résolut d'aller dans l'isle *Saint-André*, petite & inhabitée, éloignée de Porto-Bello de 70 lieues; elle est couverte de cédres, qui croissent sur un sol pierreux & dont le tronc est souvent de plus de 70 pieds

de long; les canots qu'on fait de cet arbre font les meilleurs de tous; mais c'est une erreur de le croire inaccessible aux vers. Dans quatre jours nous arrivâmes à cette isle, où l'un de nos vaisseaux s'était déja emparé d'une tartane Espagnole, qui nous apprit qu'onze petits vaisseaux de guerre Espagnols nous cherchaient.

Cette tartane fut équipée pour nous qui venions de la mer du Sud; mais nous reconnûmes pour notre premier chef, le capitaine qui l'avait prise. Trois de nos vaisseaux avaient pu seuls parvenir à cette isle. Nous supposâmes que les autres avaient été emportés vers Bocatoro, ou dans la riviere de Blewfied, & nous résolûmes de les y aller chercher. Nous quittâmes cette isle où l'on ne trouve ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves. Nous arrivâmes aux *Isles à bled*, que je crois être les mêmes que les *Isles à perles*, sous le 12 deg. 10 min. de latitude nord, mais nous les trouvâmes sans habitans; la vue de nos voiles les avaient fait fuir. Ils sont forts & d'une taille médiocre: leur teint est de couleur de cuivre; leurs cheveux sont noirs, leur visage rond & plein; leurs yeux petits & noirs, cachés par leurs sourcils pendans; leur front est bas; leur nez gros,

court & plat ; les levres groſſes, leur menton court ; ils percent la levre inférieure de leurs enfans, tiennent les trous ouverts, & à quatorze ou quinze ans, ils y enfilent des barbes de tortue, qu'ils ôtent lorſqu'ils veulent dormir ; ils ont auſſi les oreilles percées, & y portent des pieces de bois coupées en rond & polies ; les femmes ſe ſerrent le bas de la jambe avec un linge, ce qui leur fait un gras de jambe très-plein ; tous ont le pied petit, quoique rien ne les gêne ; une ceinture eſt leur ſeul habillement. Nous n'y trouvâmes aucun de nos vaiſſeaux ; deux des nôtres ſe rendirent à Bocatoro, & nous vînmes dans la riviere Blewfied.

Elle naît entre celles de Nicarague & de Verague ; ſon embouchure forme une belle baie ſablonneuſe ; des vaiſſeaux de 70 tonneaux peuvent y pénétrer ; les plus grands peuvent mouiller à ſon embouchure. Nous n'y vîmes point d'habitans ; mais nos Moskites y pêcherent des vaches marines ou manates, qui ſervirent d'alimens à l'équipage. Ce poiſſon ſe trouve en différens lieux ; il a 10 à 12 pieds de long ; ſa gueule reſſemble à celle de la vache ; ſes yeux ne ſont que de la groſſeur d'un pois, ſes oreilles ne ſont que deux petits trous ; ſon col épais

& court, eſt plus gros que la tête: à ſes épaules ſont deux grandes nageoires, ſous leſquelles ſont leurs mamelles: ſa queue eſt plate, large de 14 pouces, longue d'un pied & demi: quelques-unes peſent 1000 livres; elle ſe plaît dans les rivieres un peu ſalées; on en trouve dans l'eau douce & dans la mer, mais celles-ci n'y demeurent pas: elles vivent d'une herbe longue de 7 pouces, à feuille étroite, qui croît dans le voiſinage des isles, dans les bras de mer, dans les rivieres qui s'y jettent; elles ne viennent jamais à terre; la chair en eſt blanche, douce & ſaine: les jeunes ſont un excellent mets, ſurtout ſa queue: de ſa peau on fait d'excellentes courroies qui ſervent à différens uſages. Les Moskites ſont très-exercés à la pèche de ce poiſſon: c'eſt avec le harpon qu'ils le ſaiſiſſent, ainſi que la tortue.

Après avoir calfeutré notre tartane, nous primes la route de Boca-toro, qui eſt une ouverture entre deux isles, & les deux rivieres de Verague & Chiagre. Nous y apprîmes que les vaiſſeaux Eſpagnols y avaient diſperſé les nôtres; nous y en trouvâmes un encore.

Boca-toro eſt un lieu propre à carener les vaiſſeaux & à faire une abondante proviſion de tortues vertes; ſes habitans ſont barbares: on ne

peut commercer avec eux, & il en faut craindre des ſurpriſes nocturnes. Les côtes y ſont fécondes en vanille. On ne pouvait reſter dans ce lieu, & l'on ne ſavait où aller, vû le diſperſement de notre petite flotte. Enfin nous ſuivimes le capitaine Yanki, paſſâmes près de l'isle *Scuda*, où l'on dit que ſont enterrées les entrailles du chevalier François Drak, & revinmes aux Sambales où nous reſtâmes quelques jours: la côte voiſine nous fournit des pecaris, des waris ou bêtes fauves, des ſinges gras, des quams, des corroſces qui ſont de gros oiſeaux, des perroquets, des pigeons & des tourterelles; les isles qui la bordent nourriſſent le ſapadelle, fruit qui reſſemble à la poire: au pied des arbres qui les produiſent ſe raſſemblent les *ſoldats*, poiſſon à coquilles, armés de deux groſſes pinces, & qui ſont fort agréables à manger, mais c'eſt un aliment mal ſain: le mancenillier y eſt commun, & nous évitions avec ſoin de toucher aux animaux qui ſe nourriſſent de ſes fruits. Nous y recueillimes cinq Anglais que leur faibleſſe ou des accidens forcerent de demeurer avec les Indiens qui en avaient pris grand ſoin.

Après avoir fait échouer une flotille qui portait des proviſions à Carthagene, nous cinglâmes ſur les côtes où cette ville eſt ſituée: nous paſ-

fames devant la riviere *Darien*, large à fon embouchure, peu profonde, ayant un cours affez étendu. Près de fes bords, eft une nation fauvage qui fe fert de farbacanes longues de huit pieds, avec lefquelles ils foufflent des dards empoifonnés, & faits avec beaucoup d'art, furprennent leurs ennemis dans un profond filence & fuyent avec rapidité. La riviere nourrit un grand nombre de manates. Nous vîmes Carthagene, fans être tentés de nous y arrêter; derriere elle, fe faifait remarquer *Nueftra Senora de Popa*, monaftere très-riche, fitué fur une montagne efcarpée. Nous tendîmes vers *Rio-Grande*, puis à *Ste. Marthe*, ville qui a un bon port, fituée derriere une montagne très-élevée & qui s'étend au loin: on la voit à 30 lieues de diftance dans la mer, d'autres difent de 50: fon fommet toujours blanc eft fouvent caché dans les nues. Nous vinmes à *Rio de la Hache*, ville alors abandonnée des Efpagnols qui l'ont depuis rebâtie: là eft une bonne rade: une riviere coule au levant. Nous arrivâmes à *Rancherie*, près de laquelle on pêche des perles: tout le monde s'enfuit à notre approche. Les Indiens qu'on y trouve ont le regard farouche, & le nez comme aquilin: leur vifage eft long: ils font partie d'une nation nombreufe; des

prêtres Espagnols cherchent à les civiliser ; le terroir y est stérile, & formé d'un sable léger qui ne nourrit qu'une herbe menue & mauvaise : on y nourrit cependant beaucoup de bétail : la propriété y est connue pour les bestiaux, mais non pour le sol ; les pluies y sont fréquentes, & les vents peu impétueux.

Arrivés là, nous rebroussâmes vers *Rio-Grande*, où nous découvrîmes & prîmes un vaisseau de 12 canons, & de 40 hommes d'équipage, chargé de tabac, de sucre & de marmelade. Après avoir disposé de cette prise, nous allâmes à Curaçao pour vendre notre sucre, mais nous ne pûmes y réussir. Cette isle a 9 ou 10 lieues de long sur 5 de large : son principal port est au midi, où est une ville & une bonne citadelle : le port est un des plus sûrs qu'il y ait au monde, & sa commodité égale sa sûreté : à l'orient le sol est montueux ; par-tout ailleurs il est uni : on y a élevé des manufactures de sucre, & tracé des plantations de patates & d'yams ; le bétail y est nombreux, mais sa principale richesse vient de sa situation qui facilite son commerce avec les Espagnols. Les Hollandais possèdent encore dans ces parages les isles *Aruba* & *Bonaire*, toutes les deux semblables par la nature de leur sol ; Aruba est la moins

étendue. *Bonaire* a de 16 à 17 lieues de tour; il y a une baie aſſez profonde où le fond eſt très-dur. Elle a un gouverneur, ſept ou huit ſoldats & cinq ou ſix familles d'Indiens: les ſoldats y mangent & dorment en tems de paix; les Indiens y plantent du maïs & du bled de Guinée, des yams & des patates; ils y nourriſſent du bétail; il y a des chevaux, des taureaux, des vaches & de grands troupeaux de chèvres. Au midi, elle eſt baſſe, & couverte d'arbres: près des maiſons eſt une fontaine, dont l'eau eſt un peu ſalée: au couchant eſt une autre fontaine d'une eau très-douce, & près de-là ſont quelques huttes d'Indiens. Au midi eſt un marais où les Hollandais font beaucoup de ſel.

De-là, nous allâmes à l'isle *Aves* qui doit ſon nom à la multitude d'oiſeaux qu'on y trouve: ce ſont des hommes de guerre & des boubies: ce dernier eſt moins gros qu'une poule, ſon plumage eſt d'un gris clair; ſon bec eſt fort, plus long, plus gros que celui des corneilles; ſes pieds ſont comme ceux des canards: c'eſt un oiſeau preſque ſtupide: ſa chair eſt noire & a le goût du poiſſon. L'homme de guerre eſt gros comme un milan: il en a la figure: ſon col eſt rouge, tout le reſte eſt noir; il vit de poiſſons qu'il ſaiſit avec agilité; car jamais il

ne touche l'eau qu'avec le bec: ſes aîles ſont longues, & ſes pieds ne ſont point palmés. Cette isle eſt ſous le 11° 45′ de latitude nord: elle n'a pas 2 lieues de long, & eſt étroite: ſa partie ſeptentrionale eſt baſſe & ſouvent inondée, la méridionale eſt bordée d'un banc de corail; le ſol y eſt uni & ſans arbres: on y trouve deux ou trois puits & un havre où l'on peut carener ſon vaiſſeau. On y voit un banc de rochers, qui de l'orient au nord forme une demi-lune où une flotte Françaiſe ſe perdit. Au levant, à 4 lieues de diſtance, eſt la petite isle d'*Aves*, toute couvertes de mangles.

De ces isles, nous partîmes pour celles de *Roca*: nous y débarquâmes: toutes ſont inhabitées, aucune n'eſt étendue; toutes enſemble ont 5 lieues de long & trois de large; au nord, eſt une montagne blanche qu'on voit de fort loin, & qui eſt couverte d'oiſeaux du tropique, d'hommes de guerre, de boubies & de noddies: celui-ci eſt de la groſſeur d'un merle: il niche ſur les rochers; l'oiſeau du tropique eſt de la grandeur du pigeon; mais il a la forme ronde de la perdrix; ſon plumage eſt blanc, ſon bec jaune, gros & court, il a au croupion une longue plume ou un tuyau long de 7 pouces, & n'a point d'autre queue: tous les deux ſont bons

à manger. On trouve de l'eau douce au midi de la montagne, mais elle ne forme qu'un filet & a le goût du cuivre ou de l'alun. Au centre est un sol bas & uni, couvert d'une herbe longue qui cache des vols d'*Egg-Bird*, ou oiseaux d'œufs : ils sont gris, de la grosseur du merle & pondent des œufs plus gros que ceux des pies : c'est de-là que vient leur nom. On y voit des mangliers noirs, des rouges & des blancs : les premiers sont les plus gros, le bois en est dur & d'une pesanteur singuliere. Le rouge croît sur les rivages, & pousse des racines qui s'élevent & s'entrelassent : le bois en est dur & l'intérieur de l'écorce est rouge : on s'en sert pour tanner les cuirs : le blanc est plus petit & sert à moins d'usages. Les autres isles Roca sont peu considérables : la plus méridionale est petite, basse, unie, ne produisant que de l'herbe. A une lieue d'elle, on en voit deux autres séparées par un canal profond, & couvertes de mangles; toutes sont basses, habitées par des oiseaux.

Delà, nous vinmes à l'isle de la *Tortue salée*, qui est grande, déserte, abondante en sel, située un peu au nord de l'isle *Marguerite*, forte, riche, possédée par les Espagnols. La Tortue est dans sa partie orientale, hérissée de rochers découverts & brisés : au sud-est on voit une bonne

rade visitée durant la paix par les vaisseaux marchands qui viennent y changer du sel. J'ai vu jusqu'à 20 vaisseaux venir s'en charger à la fois, & apporter des liqueurs aux aventuriers qu'ils y rencontrent souvent. Au couchant, elle a un petit havre & de l'eau douce : le sol y est rempli de petits arbrisseaux ; par-tout ailleurs, on n'y voit végeter qu'une petite herbe clair-semée qui nourrit des chèvres : les tortues y viennent déposer leurs œufs sur le sable.

Nous cinglâmes vers la *Trinité*, isle habitée par les Espagnols ; mais les courans nous en ayant repoussés, nous passâmes entre la Marguerite & la *Terre-Ferme* pour aborder à *Blanco*, isle à 30 lieues du continent, dont le sol est bas & uni, qui est déserte, séche & saine : des pâturages, des arbres appellés bois de vie, quelques arbrisseaux, des guanos, c'est tout ce qu'on y voit. Les guanos sont des especes de gros lézards : leur chair, leurs œufs sont un bon aliment : il en est de diverses couleurs, & tous sont amphibies : les tortues vertes viennent y déposer leurs œufs dans ses baies sablonneuses. Je n'y ai plus vu de chèvres.

Nous quittâmes *Blanco*, pour nous rendre sur la côte de *Caraccos* : pendant 20 lieues, elle ne présente que de hautes montagnes ; entre-

coupées de petits vallons qui n'ont que 100 à 400 pas de large : une autre chaîne de montagnes s'éloigne de celle-là, puis vient s'y joindre : on découvre cette côte de fort loin. Les montagnes sont stériles, les vallées fécondes, bien arrosées & peuplées; on y cultive le maïs & le plantain; on y trouve des oiseaux & des cochons; mais leur richesse est le *cacaotier*; son fruit y est plus petit, mais bien meilleur que dans les autres contrées. Cet arbre a un tronc de 7 à 8 pieds de haut, & d'un pied & demi de diamètre : ses branches s'étendent comme celle du chêne, ses feuilles sont épaisses, douces, d'un verd obscur, presque rondes : les noix sont enveloppées dans une gousse, de la grosseur des deux poings, & l'arbre en porte 20 à 30, placées sur-tout aux jointures des branches. On en fait deux récoltes par an : d'un verd obscur avant leur maturité, elles sont d'un rouge sombre du côté exposé au soleil; le verd devient jaune & le rouge vif en meurissant. Après les avoir cueillies, on les fait suer, puis on en tire les noix : on en trouve quelquefois cent dans une gousse : on les fait ensuite sécher au soleil : l'arbre se reproduit par elles : dans cinq ans ils donnent du fruit; mais on les préserve des vents froids ou violens en plantant autour

d'eux des plantains jusqu'à ce qu'ils soient forts.

La ville de Caracos est grande, riche, située dans l'intérieur du pays, au centre d'une vaste plaine abondante en bétail ; on y arrive difficilement. Sur la côte est *Guiare*, ceinte par la mer ; elle n'a qu'un mauvais havre, n'est défendue que par un fort, & est commerçante. Plus au levant, est la lagune de Venezuala, environnée de villes riches, mais où les vaisseaux ne peuvent pénétrer. Près de là sont *Comana* & *Verine* ; celle-ci est fameuse par son tabac, estimé le meilleur du monde. L'air est sain sur la côte de Caracos ; les vents de nord-est y regnent & y sont desséchans ; des sentinelles placées dans les montagnes veillent à la sûreté du pays. Les Hollandais y apportent toutes sortes de marchandises, sur-tout des toiles.

Après nous y être saisis de trois barques chargées de peaux, d'eau-de-vie & de marchandises d'Europe, nous revînmes aux isles Roca partager nos denrées, puis nous nous séparâmes, & j'allai en Virginie. Dans ce voyage, je ne fis de remarques que sur la *Remore*, c'est un poisson de la grosseur du merlan & qui lui ressemble, excepté qu'il a la tête plus plate. De la tête au milieu du dos, elle a une chair cartilagineuse comme la tête d'un escar-

got, mais plus dure, d'une forme ovale & plate, longue de ſept à huit pouces, large de cinq à ſix, parſemée de petites pointes par leſquelles les remores s'attachent à un vaiſſeau, lorſqu'il fait une tempête ou qu'il va vîte : mais dans un beau tems calme, elles le quittent pour jouer autour; elles s'attachent auſſi aux gros poiſſons, au goulu, à la tortue, à de vieux arbres qui flottent ſur la mer. Elles peuvent retarder la courſe d'un vaiſſeau, lorſqu'elles y ſont en grand nombre, parce qu'elles y forment des inégalités qui l'empêchent de gliſſer ſur la ſurface de l'eau.

Un vaiſſeau d'avanturiers, commandé par le capitaine Cook, vint un an après mon arrivée en Virginie, aborder au port d'Actiamac : il méditait un voyage dans la mer du Sud, & je réſolus de m'y joindre. Nous nous pourvûmes de proviſions, & déterminés à la frugalité, riches d'eſpérance, nous partîmes le 23 Août 1683. Peu de jours après, nous eſſuyâmes une tempête qui dura une ſemaine, & ne nous empêcha point d'arriver aux isles du Cap-Verd. Elles ſont au nombre de dix, & occupent cinq degrés en longitude, cinq degrés en latitude; l'une doit ſon nom aux marais ſalans dont elle eſt remplie; elle eſt ſtérile, nue, peuplée de quelques

quelques chèvres maigres, de quelques oiseaux sauvages: tel est le *Flamingos*, grand oiseau semblable au héron, plus gros encore, de couleur rougeâtre, qui vit en troupe & cherche ses alimens dans la boue & les rivieres; ils font leurs nids de boue amoncelée & élevée au-dessus du vivier d'un pied & demi, la base en est large, la forme conique; au sommet, ils placent un ou deux œufs qu'ils couvent avec leur queue, ayant leurs longs pieds dans l'eau; les petits courent rapidement avant de savoir voler; leur chair a bon goût, mais elle est noire & maigre; leur langue est un morceau délicat. De loin, une troupe de ces oiseaux semble être un mur de briques.

L'isle de *Sal* a un misérable gouverneur & cinq ou six habitans; il nous fit présent de trois chèvres, & nous l'habillâmes en retour. Nous échangeâmes encore de vieux habits contre vingt boisseaux de sel. Nous la quittâmes trois jours après; on trouve quelquefois de l'ambre gris sur ses côtes. Nous abordâmes à *Saint-Nicolas* qui est grande & triangulaire, mais montueuse, stérile, rocailleuse au bord de la mer; les Portugais habitent ses vallées & y ont des vignes; on y nourrit des chèvres & des ânes; les habitans sont d'un teint fort

bafanné, & ne paraiffent pas riches. Après y avoir nettaié notre vaiffeau, nous allâmes à *Mayo ;* elle eft petite, entourée de bas-fonds, & riche en fel, en taureaux, vaches, chèvres & volaille; de petites tortues y viennent pondre dans une partie de l'année; on y féme du grain, on y plante des yans, des patates, des plantains. L'isle S. Yago eft la plus peuplée, la plus riche & la plus grande de ces isles, quoiqu'elle ait des cantons ftériles. Elle a un port fur fa côte orientale où les vaiffeaux accourent durant la paix. On y trouve du gros bétail, des cochons, des chèvres, de la volaille, des œufs, des plantains, des noix de cacao qu'ils échangent contre des habillemens, de la toile, de l'argent: fes habitans font voleurs. Son gouverneur étend fon autorité fur toutes les autres isles qui paraiffent montueuses & ftériles. *Fuego* eft remarquable par fon volcan, haute montagne d'où la nuit on voit s'élancer des flammes: des hommes en habitent le pied, & ce ne font pas les plus miférables des habitans de ces isles. Je ne fais rien des autres.

En les quittant, nous cinglâmes au midi; les vents nous forcerent de venir à l'embouchure de la riviere *Sherboroug*, où eft un établiffe-

ment Anglais ſur la côte de Guinée, où l'on fait un grand commerce de bois de Cam-Wood. Après avoir jeté l'ancre vis-à-vis d'une grande forêt, nous deſcendîmes & vîmes une ville de Nègres que la forêt nous cachait ; nous la viſitâmes & y achetâmes des plantains, des cannes de ſucre, du vin de palme, du riz, de la volaille & du miel. Les maiſons des Nègres ſont baſſes, excepté l'une d'elles deſtinée à ſe raſſembler & à recevoir les étrangers. Nous en partîmes par une chaleur extrême, interrompue par des coups de vents très-violens. La fievre nous travailla, mais ne nous emporta qu'un homme. Dans le calme, nous pêchions des goulus, dont la chair bouillie, étuvée avec du vinaigre & des épices, était une nourriture ſupportable. D'abord les vents retarderent notre courſe, puis ils la favoriſerent. Vers le 36° de latitude, la mer, de verte qu'elle nous paraiſſait, devint blanche ou pâle ; nous crûmes trouver le fond, & nous nous trompâmes : nous allions vers les isles *Sebaldes*, ou *Sibble de Ward*, qui doivent leur nom aux Hollandais. Elles ſont au nombre de trois, toutes pierreuſes, ſtériles, ſans arbres ; quelques arbriſſeaux épars s'y font remarquer. Nous ne pûmes y aborder. Avant d'y arriver, nous avions vû la

mer rougie de petites écreviſſes, dont le corps était comme le bout du petit doigt, mais dont les pattes étaient groſſes. Je n'en ai point vu ailleurs de cette couleur & de cette petiteſſe.

Nous voguâmesvers la Terre de Feu, & bientôt nous découvrimes le détroit de le Maire, fermé par de hautes montagnes. Nous y entrions quand le calme nous laiſſa aux priſes avec une mer courte, hériſſée, qui menaçait de nous faire couler à fond : elle allait de tous les côtés, ſe briſait contre le vaiſſeau, paſſait ſur lui & le roulait comme une coquille d'œuf; un petit vent nous ſauva du danger, & nous permit d'aborder ſur la partie orientale de la Terre des Etats, remarquable par trois petites isles élevées & blanchies par la fiente des oiſeaux.

Nous nous éloignâmes de ces lieux le 7 Février 1684. Nous fûmes pendant plus d'un mois balotés par des vents violens, mais nous avancions vers l'isle Juan Fernandez où nous tendions. Nous en approchions, quand nous découvrîmes un vaiſſeau qui nous ſuivait à toutes voiles; nous le laiſſâmes s'avancer. Nous crûmes que c'était un vaiſſeau ſorti de Baldivia, & nous eſpérions le prendre. Mais nous reconnûmes bientôt que c'était un vaiſſeau An-

glais, commandé par le capitaine Eaton, & qui venait de traverser le détroit de Magellan. Il nous croyait Espagnol, & s'occupait déja des moyens propres à nous enlever; au lieu de nous combattre, nous cinglâmes ensemble vers l'isle où nous tendions. Nous la vîmes le 22 Mars, nous jetâmes l'ancre & descendîmes pour y chercher un Moskite qu'on y avait laissé: nous l'y trouvâmes. Depuis trois ans il y vivait; de son fusil mis en pieces, il avait fait des harpons, des lances, des hameçons, un long couteau, & avec ces instrumens, il fournissait à ses besoins; la pêche & la chasse des chèvres étaient ses seules occupations. Il avait élevé une hutte, où son lit planté sur des pieux & fait de lanieres & de peaux de veaux marins, était à couvert. Dès qu'il vit approcher les vaisseaux, il tua trois chèvres qu'il fit cuire avec des choux pour nous régaler quand nous serions descendus. Nous avions un Moskite avec nous qui courut à son compatriote, l'embrassa avec la plus vive tendresse; & nous l'embrassâmes aussi.

Cette isle qui a 12 lieues de tour, est pleine de hautes montagnes, & de petites vallées agréables: on y voit de beaux pâturages formés d'une herbe épaisse qui fleurit toute l'année: on y

voit des bois propres à bâtir, mais aucun ne peut fournir de mâts: l'arbre à chou y est petit & fort bas; sa tête est grosse & de bon goût: de grands troupeaux de chèvres y paissent: celles au couchant de l'isle sont les plus grasses, quoique le sol y soit haut, sans montagnes, sans eau douce, & n'ayant qu'une herbe courte & séche. Elles y furent amenées par Juan Fernandez, qui, manquant de patente pour lui en assurer la possession, l'abandonna: c'est dommage; car cette isle pourrait nourrir 4 ou 500 familles: le sol y est noir, bon & fertile, la mer y est abondante, les snappers, les tatonneurs y sont en si grand nombre que deux hommes en deux heures avec une ligne, pourraient en régaler cent hommes. Les rivages y sont couverts de veaux marins, dont la fourrure est si fine, si épaisse & si courte qu'on n'en voit point de semblables ailleurs: les lions marins y errent en grosses troupes: ils nagent avec légéreté, ils se jettent sur ceux qui les frappent; mais un coup sur le nez les fait mourir. Ces animaux aiment également les pays chauds & les froids: dans ces derniers, ils cherchent les pieces de glace, s'y couchent & s'y chauffent au soleil. Je n'en ai point vu dans les Indes orientales, ils accourent là où le poisson est nombreux, car ils en vivent.

Le ſnapper reſſemble au rouget, mais il eſt plus gros : ſa tète & ſa gueule ſont larges, ſes ouïes ſont grandes, ſes écailles fort larges ; ſon dos eſt d'un rouge vif, & ſon ventre couleur d'argent ; il eſt excellent à manger. Le tatonneur, ou poiſſon de roche, reſſemble au merlus ; il eſt plus rond que le ſnapper ; d'une couleur brun foncé. L'isle n'a que deux baies, & il ferait difficile d'en approcher pour peu qu'elles fuſſent défendues. Nous y demeurâmes ſeize jours.

Les deux vaiſſeaux partirent enſemble pour traverſer la mer Pacifique, où l'on voit rarement des nuages pluvieux ; où l'on n'éprouve que des vents réglés & ordinaires ; les vagues cependant ſont hautes & longues ; mais elles ne ſe coupent point & ſont peu redoutables. Elle eſt bordée par le Pérou & le Chili, pays très-élevé ; ce qui nous obligeait de nous en tenir toujours à quatorze lieues, pour n'en être point découverts. Les montagnes, vues de la mer, y paraiſſent bleues ; les brouillards ne les cachent point, rarement des nuées les obſcurciſſent ; il en coule peu de rivieres qui ſe rendent à la mer ſans ſe deſſécher pendant une partie de l'année.

Rien de remarquable ne s'offrit ſur notre

jusqu'au 3 Mai, jour où nous découvrimes un vaisseau & le primes; il était chargé de bois de charpente & allait à Lima. Nous vinmes à l'isle *Lobos de la mer*, qui doit son nom aux veaux marins qui s'y rendent; elle est formée de deux petites isles d'un mille de circuit; elles sont assez hautes; le canal qui les sépare n'est bon que pour les barques; on y trouve une baie sûre; l'intérieur est pierreux, sablonneux, sans eau douce, sans arbres, sans herbe ni animaux terrestres; mais on y trouve beaucoup de boubies & de pingoins. Ce dernier est de la grosseur d'un canard, ayant les pieds palmés, le bec pointu & des chicots au lieu d'aîles; il s'en sert pour nager, non pour voler; leurs plumes sont un duvet; on estime leurs œufs, mais peu leur chair. On y voit encore de petits oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit; ils sont bons à manger.

Comme nos prisonniers nous avaient appris que nous avions été découverts, nous n'espérâmes point trouver de vaisseaux riches dans ces mers, & nous nous résolûmes à prendre quelque ville. Celle de *Truxillo* nous parut la plus importante & la plus riche; c'est vers elle que nous voguâmes; mais elle manque de

port; nous nous préparâmes à une descente difficile; mais bientôt après nous découvrîmes trois vaisseaux & leur donnâmes la chasse; nous les prîmes tous; ils allaient à Panama, chargés de farine; nous trouvâmes une mule magnifique & une image en bois de la Vierge Marie, grande, sculptée & peinte; les prisonniers nous apprirent qu'on bâtissait un fort pour arrêter les ennemis qui voudraient descendre à Truxillo. Cet avis nous fit changer de résolution, & nous allâmes aux Gallapagos que nous découvrîmes le 31 Mai. Ce sont plusieurs isles, dont la plus orientale est à 110 lieues du continent; les Espagnols qui les découvrirent, disent qu'elles sont en grand nombre; cependant nous n'en vîmes que quatorze ou quinze; les plus grandes ont sept à huit lieues de long, trois ou quatre de large; elles sont médiocrement élevées, plates & unies au sommet; les plus orientales sont pierreuses, stériles, ne produisent ni herbes, ni arbres que des dildos, arbrisseau épineux, qui s'éleve à la hauteur de dix à douze pieds, & ne produit ni feuilles, ni fruits; le tronc est de la grosseur de la jambe & hérissé de piquans rangés en rayons pressés; il n'est pas même bon pour brûler. Le borion se voit en quelques lieux voisins de la mer; il est

bon à brûler. Entre les rochers de ces isles, on trouve des lacs & des étangs. Vers le couchant, on voit des isles plus étendues, arrosées par des ruisseaux & des rivieres, couvertes d'arbres inconnus qui végétent sur une terre noire & profonde; parmi ces arbres est le mammet qui couvre des espaces étendus. Les guanos & les tortues y sont très-abondantes; les premiers y sont très-gras & familiers; les secondes très-grosses, très-délicates; le poulet se mange avec moins de plaisir. On distingue quatre sortes de tortues de terre: celle que les Espagnols nomment *Hécate*, se tient dans les étangs d'eau douce, a les jambes petites, les pieds plats, le col long & menu, & ne pese que dix à douze livres. Le *Terrapen* est plus petit encore; son écaille est bien taillée, ouvragée & des teintes diversifiées; elle aime les lieux humides, les marécages; toutes deux sont bonnes à manger; les chasseurs les apportent autour de leurs huttes, d'où elles ne s'écartent pas, & ils les reconnaissent à la marque qu'ils leur ont faite sur l'épaule. Les deux autres me sont peu connues; celles de Gallapagos ressemblent à l'hécate; mais il en est qui pesent 150 livres. On y voit aussi des serpens verts & des tourterelles fort grasses. Elles

foifonnent encore de tortues de mer, dont on connaît auffi quatre efpeces. La *groffe*, ou *tortue de Bahu*, a le dos rond, & la chair puante & mal faine. La *groffe tête* doit fon nom à la grandeur de fa tête; fa chair eft auffi puante, & la néceffité peut feule en faire manger; elle fe nourrit de la mouffe qui croît autour des rochers. Le *bec à faucon* eft la plus petite de toutes; fa gueule eft longue & petite; fon écaille eft la plus recherchée pour faire de petits ouvrages; fa chair eft jaunâtre, bonne ou mauvaife, felon les lieux ou les alimens qu'elle prend; elle pond trois fois, & chaque fois fa ponte eft d'environ 80 œufs ronds, couverts d'une peau blanche & rude, de la groffeur de ceux de poule; elle marche avec lenteur, fe repofe, fe ranime, creufe un trou, y dépofe fes œufs, les recouvre de deux pieds de fable, & s'en retourne. La tortue vertu eft la meilleure; fon écaille lui fait donner ce nom; elle eft prefque tranfparente & plate; fa tête eft ronde & petite; mais la tortue pefe jufqu'à 300 livres; la chair en eft douce; le gras en eft jaune & le maigre blanc; elle vit d'une herbe marine, qui a des feuilles longues de fix pouces, mais étroites. Ces tortues font communes aux Gallapagos.

Quoique sous la ligne, l'air est tempéré dans ces isles ; il y est rafraîchi le jour par un vent de mer, la nuit par un vent frais qui coule le long des côtes ; on y peut faire d'abondantes provisions de sel. Nous y séjournâmes peu ; un de nos prisonniers, né à *Ria-Lexa*, s'offrit de nous y conduire, & nous résolûmes d'y aller. Nous partîmes le 12 Juin, & après avoir dépassé l'isle des Cocos où nous voulions nous arrêter, mais que nous ne pûmes découvrir, nous avançâmes vers Ria-Lexa à voiles déployées.

Nous découvrîmes le cap *Blanco*, qui doit son nom à deux rochers blancs qu'on voit de loin & ressemblent, à quelque distance, à deux vaisseaux qui sont à la voile, & de près, à deux hautes tours ; le cap même est une pointe élevée, d'abord plate & unie, qui s'abaisse ensuite en deux pentes, couvertes de grands & magnifiques arbres. Plus avant, on trouve un terrain bas, un pays riche, une terre noire, profonde & grasse. Là, commencent de grands pâturages, qui s'étendent sur les montagnes & couvrent les vallées. C'est à la vue de cette terre que mourut notre capitaine Cook ; nous mouillâmes & descendîmes sur le rivage pour l'ensevelir ; pendant qu'on s'en occupait, trois

Indiens Espagnols vinrent nous observer, mais nous en saisîmes deux; ils nous apprirent qu'on savait à Nicoya que nous étions dans ces mers; que cette ville, située à treize lieues du lieu où nous étions, était propre à y bâtir des vaisseaux, & qu'elle en faisait un objet de commerce; que le pays était habité par des laboureurs & des pâtres; que les taureaux, les vaches, les chevaux y étaient abondans; qu'au bord de la mer végétait un bois rouge, propre à la teinture; qu'il y faisait une branche de commerce, ainsi que les peaux, pour lesquelles on leur apportait en échange des chapeaux; des toiles & de la laine. L'un d'eux s'offrit de nous conduire à un grand parc rempli de bétail, & nous y marchâmes sur ses traces. Mais quand nous y fûmes, plusieurs d'entre nous voulurent y rester jusqu'au lendemain. Je n'approuvai point cet avis, & revins avec ceux qui voulurent me suivre; douze resterent, que nous trouvâmes le lendemain au soir sur un petit rocher à demi mille de terre & dans l'eau jusqu'aux reins; des Espagnols les investirent, mais ils eurent le tems de se rassembler & de gagner leur chaloupe avant qu'on put fondre sur eux; un autre malheur les attendait sur le rivage, leur chaloupe était en feu: ils virent

un rocher dans la mer qui leur parut un fort pour eux, & ils s'y rendirent; les Espagnols, nichés dans les broussailles, les voyant hors de portée de leurs armes, attendaient avec impatience que la marée, qui monte là de huit pieds, vint les emporter; mais nous arrivâmes assez tôt pour les sauver. Les Espagnols n'ont ici ni vaisseaux, ni barques, ils n'ont que des canots; nous leur en enlevâmes deux qui nous furent utiles dans la suite. Le rivage est garni de bois à lance, qui est droit comme le jeune frène, fort dur, pesant & très-fort. Nous quittâmes ce lieu, & dans trois jours nous fûmes au port de Ria-Lexa; un volcan qui se voit de vingt lieues, en indique la position; ce port est derriere une petite isle plate & basse, à demi lieue de la terre; deux canaux la bordent; celui du couchant est le plus large & le plus sûr; il peut contenir deux cents voiles. Ria-Lexa en est à deux lieues, & deux anses profondes peuvent y conduire des canots: nous vîmes une maison & deux hommes dans cette isle, qui se hâterent d'échapper; mais nous les saisîmes avant qu'ils se fussent assez éloignés; un cavalier qui nous les vit emmener, courut en hâte vers la ville. Nos prisonniers nous dirent qu'on les avait placés dans cette

isle pour avertir la ville de tous les vaisseaux qui s'approcheraient, & qu'on s'attendait à notre arrivée ; ces nouvelles nous firent changer de projet, car il ne pouvait plus s'exécuter sans témérité.

L'isle où nous étions a quelques arbres, une belle source d'eau-douce & de bons pâturages, mais point de bétail. Nous en partîmes pour nous rendre dans le golfe d'Amapalla ; c'est un bras de mer qui s'étend à huit ou dix lieues dans le pays ; les monts *Casivina* & *Saint-Michel* en forment l'entrée ; le premier paraît d'abord être une isle haute & ronde ; le second est une montagne élevée sans être inaccessible ; à leur pied sont des terres fort basses.

Près de là, sont les deux isles de *Mangera* & d'*Amapalla*. Mangera est ronde, couverte de bois, & a deux lieues de tour ; des rochers l'environnent ; on n'y trouve qu'une petite baie ; la terre y est noire, peu profonde, pierreuse ; au centre est une ville d'Indiens & une église Espagnole ; on y cultive le maïs & le plantain, on y nourrit quelques poules. Amapalla est plus grande ; son terroir est le même, & l'on y trouve deux villes ; l'orientale est bâtie dans une plaine au sommet d'une

montagne peu élevée, fur laquelle on parvient par un chemin fi difficile, qu'on pourrait la défendre avec des pierres ; au milieu eft une belle églife. L'autre ville eft moins grande, les maifons en font mefquines ; des champs de maïs en font voifins ; on y voit encore quelques plantains & des pruniers fauvages : les feuilles de ceux-ci ont la forme de celles de l'aube-épine, mais le verd en eft très-foncé ; le bois en eft fragile, le fruit ovale, jaune d'un côté, rouge de l'autre quand il eft mûr ; il eft affez agréable. Ces villes n'ont d'Efpagnols que le padre qui les gouverne : toutes dépendent du gouverneur de Saint-Michel, ville fituée au pied de la montagne de ce nom. Il y a d'autres isles dans cette baie, mais elles font défertes ; l'une d'elles appartient à un couvent de filles ; elles font baffes.

Nous entrâmes dans ce golfe & nous approchâmes de Mangera ; n'ayant point de guides, nous ne pûmes échapper à la prévoyance craintive des Efpagnols ; à notre vue, tout le monde s'enfuit dans les bois, & nous ne pûmes prendre que le moine qui nous fervit de pilote & de guide pour nous rendre dans l'isle Amapalla ; nous grimpâmes vers la ville où les Indiens nous attendaient ; car leur pauvreté leur

perfuadait

persuadait qu'ils n'avaient rien à craindre. Nous y fûmes reçus avec affection, & dans l'église où se font toutes les cérémonies publiques, la musique s'y faisait entendre ; nous y étions rassemblés, quand un brutal d'entre nous les fit tous fuir, & nous ne vîmes de parti à prendre, que de revenir sur nos vaisseaux, où nous reçûmes quelques Indiens invités par le moine, qui nous menerent à des isles de ce golfe qui nourrissent des troupeaux de bœufs, dont nous tuâmes un bon nombre, y calfatâmes nos vaisseaux, puis nous nous séparâmes. Le capitaine Eaton nous quitta pour aller croiser ailleurs, & nous restâmes sous les ordres du capitaine David, successeur de Cook.

Le 3 Septembre, nous quittâmes ce golfe après avoir descendu le moine, & donné à nos Indiens le petit vaisseau que nous avions pris, chargé encore en partie de farine ; nous fîmes voiles vers les côtes du Pérou, & éprouvâmes des orages accompagnés de tonnerres & de pluie. Mais à la vue du cap S. François, le beau tems se rétablit & ne nous quitta plus. Ce cap est une haute pointe de terre, revêtue de grands arbres ; le pays voisin est fort élevé ; les montagnes y paraissent noires. Au-delà, nous retrouvâmes le capitaine Eaton, épouvanté en-

core des tonnerres affreux qui avaient éclaté autour de son vaisseau : il avait couché à l'isle des Cocos, qui est déserte, élevée dans le centre, basse près de la mer, verte & agréable, embellie de cocotiers, & ayant 7 à 8 lieues de tour: des rochers la rendent presque inaccessible; elle a un havre au nord-est, où se rend un ruisseau d'eau douce. Ce capitaine nous quitta sur le soir, & nous, côtoyant le pays, nous vînmes jeter l'ancre dans l'isle *Plata*, nommée ainsi, dit-on, parce que François Drak y amena sa prise, le *Caçafoga*, chargée de beaucoup d'argenterie. Elle n'a pas deux lieues de long, sur une & demie de large ; elle est haute, entourée de rochers escarpés, excepté au levant : le haut en est plat & uni, le terroir en est sablonneux & sec : on n'y voit que trois ou quatre sortes d'arbres, & tous sont grêles & couverts de mousse : on n'y trouve de l'eau qu'en un seul lieu, où elle coule lentement des rochers : on y voit beaucoup de chèvres, de boubies, d'hommes de guerres, de tortues : la mer est profonde autour d'elle.

Nous allâmes de-là, vers la pointe *Ste. Helene*, située plus au midi, qui est haute, plate, unie, couverte de grands chardons; entourée de terres basses qui la font paraître une isle:

elle forme une baie où est le village qui porte son nom ; dans un lieu stérile & bas, dénué d'eau, d'herbes & d'arbres, où l'on ne trouve ni fruits, ni grains, ni plantes ; mais, où l'on cultive des melons d'eau, gros & fort délicats. A quelque distance, une matiere bitumineuse sort d'un trou en bouillonnant : elle est liquide ; mais en la faisant bouillir, elle prend la consistance de la poix, dont elle tient lieu. Les Indiens sont pècheurs : nous nous emparâmes du village pendant la nuit : nous y prîmes une barque & quelques hommes ; nous en fîmes autant du village de *Manta*, bâti sur une éminence, mais formée de maisons pauvres & dispersées autour d'une belle église : le terroir n'y produit que quelques arbrisseaux ; ses habitans ne plantent ni ne sement ; entr'eux & la mer est une bonne source d'eau douce : derriere est une montagne ronde & conique, nommée *Monte-Christo*, qui est le meilleur fanal pour guider les vaisseaux qui s'y rendent. On ne prit à Manta que deux vieilles femmes qui ne nous apprirent rien, sinon qu'on était par-tout sur ses gardes sur le bruit de notre arrivée. Nous revinmes à Plata où nous trouvâmes le capitaine Swam qui venait négocier dans ces parages pour le compte de divers marchands de Londres ; mais désespé-

églifes & les maifons des riches y font blanchies au-dedans & au dehors, fculptées, peintes, dorées: les églifes y font grandes & fort ornées: près de la mer était un petit fort fans artillerie, qui commande la baie : fur la montagne il y en a un autre qui commande la ville: de tous ces lieux on tire l'eau & les provifions de *Colan*, ville Indienne à deux lieues de-là, près d'une petite riviere, au milieu de champs de maïs, de plantains, d'yams: fes habitans font pecheurs, & fe fervent de barques faites de plufieurs troncs d'arbres en maniere de radeaux, & arrangées de maniere qu'elles ne peuvent jamais couler à fond. Nous apprîmes qu'un vaiffeau y en avait brûlé un fort gros qui était en rade; mais fans faire de defcente. Le capitaine Eaton pouvait feul avoir fait cet éclat, & nous conjecturâmes qu'après cette action, il était parti pour les Indes orientales, où il defirait beaucoup de fe rendre.

Nous defcendimes à 4 milles de Paita, le 3 Novembre à 6 heures du matin; nous marchâmes droit au fort, fitué fur la montagne, & le prîmes fans perdre un feul homme. A cette nouvelle, le gouverneur de Piura qui s'était rendu à Paita avec 100 hommes pour s'oppofer à cette defcente, s'enfuit le plus vîte qu'il le put. Nous

entrâmes dans la place, où nous ne trouvâmes ni argent, ni marchandifes, ni vivres. Nous efpérions que la ville fe racheterait; nous ne demandions que des provifions, nous n'eûmes rien & y mimes le feu.

De-là nous allâmes à *Lobos*; en chemin nous vîmes un vaiffeau que nous ne pûmes atteindre. Le 14, nous arrivâmes à *Lobos de la terre;* c'eft une isle élevée où l'on trouve des pingoins, des boubies & des veaux marins; ils nous fournirent de médiocres repas qu'on vanta comme des mets exquis aux nouveaux aventuriers, dont on craignait le découragement. Là, nous apprîmes que le capitaine Eaton était parti fans dire en quels lieux il allait: la barque que nous avions chargée de s'en informer nous attendait à Plata; nous difpofâmes tout pour nous y rendre; mais auparavant nous voulûmes tenter une furprife fur *Guiaquil*: nous entrâmes dans fa baie, qui eft entre le cap Blanc & la pointe Chandi. Près du fond de la baie eft une petite isle, nommée *Ste Claire*, qui a la forme d'un homme mort & étendu, dont la tête eft au levant; on paffe au midi en fûreté; mais le paffage au nord eft dangereux. Un vaiffeau chargé d'argent s'y enfonça autrefois, & les Indiens en retirent toujours quelques effets précieux,

quoiqu'ils se hasardent à être piqués des chats de mer qui abondent autour. Ce poisson a la tête plus plate & plus grosse que le merlan, auquel il ressemble, sa large gueule est ornée de moustaches, il a trois nageoires, l'une sur le dos, une à chaque côté, & composées d'une arète pointue très-vénimeuse; sa piquure est si dangereuse qu'on en perd souvent l'usage des membres blessés: il en est de très-petits; d'autres pesent 7 à 8 livres; ils aiment les lieux vaseux, l'embouchure des rivieres; la chair en est fort douce & saine.

De Ste. Claire à *Punta Arena* il y a 7 lieues, & cette pointe sablonneuse, abondante en huitres, moules & petoncles, forme l'extrêmité de l'isle *Puna*, où les vaisseaux qui vont à Guiaquil prennent un pilote. Elle a 13 lieues de long & 5 de large: son sol est plat & bas, rempli de mangles; le reflux y est violent; on n'y trouve qu'une ville, dont les habitans sont tous matelots & les seuls pilotes de ces mers. Ils veillent le jour sur les vaisseaux qui en approchent. Le centre de l'isle est en pâturages, entremêlés d'arbres peu connus qui croissent sur une terre jaunâtre: là est le *Palmeto*, qui a la grosseur du frêne; son tronc est droit, haut de 30 pieds: le sommet est fourni de branches légeres, de

4 pieds de long & sans aucun nœud, au bout desquelles s'étend une large feuille qui a la forme d'un éventail; jeune elle est pliée comme lui; elle est fortifiée de petites côtes, dont on fait aux Bermades des chapeaux, des paniers, des vans. Çà & là on trouve des plantations d'yams, de patates & de maïs. La ville a 20 maisons & une église: les premieres sont bâties sur pilotis & élevées à 12 pieds de terre: on y monte par des échelles: elles sont couvertes de feuilles de palmeto, & les chambres, les planchers en sont proprement faits: on mouille vis-à-vis le centre de la ville.

Cette isle est à une lieue de l'embouchure du fleuve de Guiaquil ou Guayaquil, & la ville est à 6 lieues de cette embouchure qui a une petite lieue de large: ses rives sont basses, marécageuses, remplies de mangles: à une lieue de la ville, elle est partagée par une isle en deux canaux profonds, dont le plus large est vers le couchant: Guayaquil fait face à l'isle, & est bâtie au pied d'une montagne, dont la partie basse est souvent inondée: elle est défendue par deux forts, & est embellie d'églises & de vastes maisons; c'est une des villes les plus commerçantes de ces contrées, & l'on y trafique en cacao, peaux, suif, salsepareille, draps de Quito, &c.

Des deux côtés de la riviere croiſſent des cacaotiers qui fourniſſent cette noix à tout le Pérou; la ſalſepareille y croît dans l'eau.

Nous remontâmes la riviere en canots; nous avions enlevé les ſentinelles de Puna; en chemin nous prîmes une barque chargée de nègres; mais nous avançions avec lenteur, & le jour vint avant que nous fuſſions à Guayaquil, & nous nous cachâmes entre les arbres; un accident rendit inutiles toutes nos peines; nous avions laiſſé une barque près de Puna, qui voyant deux autres barques chargées de nègres qui nous avaient échappé à venir à eux à toutes voiles, leur tira trois coups de canon, & les prit: ces coups de canon rétentirent à nos oreilles & nous firent craindre qu'on ne les entendit à Guayaquil. Pluſieurs d'entre nous voulurent aller à la ville, puiſqu'également on y était averti de notre arrivée; ils deſcendirent; mais après s'être fatigués pendant 4 heures à faire d'impuiſſans efforts pour pénétrer aux travers des mangles, ils revinrent harraſſés & mouillés. Dès que la marée ſe fit ſentir, nous quittâmes notre retraite; la riviere eſt très-rapide, embarraſſée de troncs d'arbres, & elle nous mit ſouvent en danger d'être renverſés. A une lieue de la ville, on tira ſur nous un coup de mouſ-

quet au travers des broſſailles, & bientôt Guayaquil parut devant nous illuminée de flambeaux. Cependant, comme on l'illumine dans les jours de fête, nous crûmes devoir continuer notre route; nous deſcendîmes ſur le rivage dans un lieu couvert de bois pour attendre le jour: il vint, nous regagnâmes le milieu de la riviere à force de rames, & de-là, nous vîmes la ville qui préſente une perſpective agréable; c'eſt toute la jouiſſance qu'elle nous donna; car nous redeſcendîmes ſans qu'on eût tiré ſur nous & ſans avoir nous-mêmes tiré un coup de fuſil. Notre capture ſe réduiſit à quelques nègres, dont les uns ſervirent à nos équipages, les autres furent laiſſés ſur le rivage de Puna: ſi avec ces nègres, nous avions été nous emparer des mines d'or de Ste. Marie, nous pouvions faire une grande fortune; mais ce plan était trop compliqué pour plaire à des aventuriers.

Nous revinmes à l'isle *Puna*; nous y trouvâmes beaucoup de tortues, & y formâmes le projet d'attaquer *La Velia*, petite ville dans la baie de Panama. Nous partîmes & doublâmes le cap Paſſao, pointe haute & ronde qui ſemble diviſée dans le milieu, nue près de la mer, ailleurs revêtue d'arbres. Le pays voiſin eſt montueux & boiſé: la côte qui ſuit

eſt coupée de baies ſablonneuſes, & préſente un bois perpétuel qui n'eſt diverſifié que par la forme des arbres & la couleur de leurs feuilles. Nous étions guidés par les cartes des pilotes Eſpagnols, que nous avions trouvées ſur nos priſes, ce ſont de bons guides; mais comme le pays eſt bas, coupé d'anſes & de rivieres, il n'eſt pas facile de trouver celle que l'on cherche; nous deſirions en trouver qui euſſent des canots dont nous avions beſoin pour l'expédition que nous méditions; celle de S. Jago nous parut propre à remplir notre but, & elle était commode par ſon voiſinage de *Gallo*, isle où l'on trouve une rade excellente. Nous paſſâmes le cap *St. François*, au nord duquel le pays eſt bas & couvert d'arbres preſſés, d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe. De ce cap à l'isle Gallo, il y a pluſieurs rivieres grandes & navigables; parmi elles eſt celle de St. Jago, ſous le 2° de latitude ſeptentrionale; elle eſt navigable pendant quelques lieues; à ſept lieues de ſon embouchure, elle ſe partage en deux branches profondes, qui forment quatre isles étendues; elle paraît deſcendre des montagnes de Quito, & arroſe une terre noire, profonde, qui porte des arbres d'une groſſeur extraordinaire, d'eſpeces variées, entre leſ-

quelles eſt le cotonnier dont on trouve deux eſpeces, le blanc & le rouge; le blanc eſt plus grand, plus gros que le chêne; ſon tronc eſt droit, ſans nœuds, ſans branches juſqu'à ſa tête où il en jette pluſieurs fort groſſes. Son écorce eſt unie & griſe, ſa feuille épaiſſe & large, dentelée, unie, d'un verd foncé: la plupart ſont plus gros au milieu du tronc qu'à ſes extrêmités; leur coton eſt appellé coton de ſoie; il reſſemble au duvet des chardons: quand le coton eſt mûr, l'arbre eſt couvert de touffes blanches qui bientôt couvrent la terre; on en fait des oreillers aux Indes orientales, on le néglige en Amérique. En une ſemaine cet arbre abandonne ſes anciennes feuilles & paraît revêtu de nouvelles. L'eſpece rouge n'a pas de ſi gros arbres, ſon bois eſt plus dur, bon à faire des canots, mais peu durables, parce que le bois eſt ſpongieux & que les vers ou l'eau les pourriſſent promptement. Le cotonnier blanc eſt le plus gros des arbres, l'arbre à chou en eſt plus haut: il en eſt de 120 pieds de long; tous n'ont de branches qu'à la tête, & les feuilles y ſont diſpoſées avec tant de régularité qu'on croirait n'en voir qu'une découpée en un très-grand nombre de petites; le fruit pouſſe au milieu de ces branches, enveloppé

de feuilles, il eſt gros comme la jambe & long d'un pied, blanc comme le lait, doux comme une noix: il eſt délicieux & ſain quand il eſt cuit. Outre le fruit, on voit croître entre le tronc & les branches, des tuyaux longs de deux pieds, au bout deſquels eſt ſuſpendue une graine ronde auſſi groſſe qu'une ceriſe qui ſert à engraiſſer les porcs. L'écorce de l'arbre eſt mince & caſſante, ſon bois noir & dur, ſa moëlle blanche; on coupe l'arbre pour cueillir le fruit. Ce pays eſt ſujet à de grandes pluies; les Indiens n'y habitent point les bords de la mer; ils plantent le maïs & le plantain; nourriſſent des volailles, des cochons: & déteſtent les Eſpagnols.

Nous entrâmes dans cette riviere de St. Jaques, & ramâmes pendant ſix lieues avant de trouver des habitans: nous en vîmes enfin, dans de petites huttes couvertes de feuilles de palmeto: dès qu'ils nous apperçurent, ils s'enfuirent dans leurs canots avec leurs femmes & leurs enfans, & nous ne pûmes les atteindre: nous nous bornâmes à faire un bon repas de leurs proviſions. Il fallut revenir ſans canots, & regagner l'isle *Gallo* où nos vaiſſeaux nous attendaient. Cette isle, dans une grande baie, à trois lieues de la ri-

viere Tomaco, eſt aſſez élevée : il y croît de bons bois de charpente ; au nord-eſt eſt une fontaine d'eau douce, près d'une jolie baie ſablonneuſe.

Tomaco eſt une grande riviere qui reçoit ſon nom d'un village d'Indiens : ſes bords ſont habités ; elle ſort des montagnes de Quito. Nous allâmes à ce village & en prîmes tous les habitans avec le chevalier D. Diego de Pinas, qui y était venu de Lima dans un petit vaiſſeau dont nous nous emparâmes, & que nous abandonnâmes enſuite ; nous n'y trouvâmes que quelques cruches de bon vin. Des Indiens vinrent nous viſiter : ils étaient d'une taille médiocre, avaient les cheveux noirs, le viſage long & maigre, le nez & les yeux petits, les regards farouches, le teint couleur de cuivre. Plus haut dans la riviere, nous viſitâmes la maiſon d'une dame Eſpagnole où nous trouvâmes quelques onces d'or. Cette riviere nous fournit deux canots ; en revenant de cette expédition, nous prîmes un paquebot dont les lettres nous apprirent que la flotte d'Eſpagne approchait de Porto-Bello, & qu'on y preſſait le départ de la flotte de Lima : ces nouvelles nous firent abandonner notre entrepriſe ſur La Velia ; nous eſpérions plus de richeſſes de

la prise de cette flotte. Nous résolûmes d'aller dans les isles Royales pour carener nos vaisseaux ; nous mîmes à la voile : le lendemain nous prîmes un vaisseau de 90 tonneaux, chargé de farine dont nous commençions à manquer. Nous mouillâmes à la *Gorgonia*, située à 25 lieues de Gallo, à 4 du continent ; elle est déserte, & a deux lieues de long sur une de large : le sol en est élevé ; & le sommet en est remarquable par deux collines ; une baie sablonneuse y offre une descente aisée : au bas la terre est noire & profonde ; dans le haut c'est une espece de glaise rouge : des arbres divers l'embellissent par la verdure & les fleurs dont ils sont toujours couverts ; de petits ruisseaux qui descendent des hauteurs y entretiennent la fertilité & la fraîcheur : elle nourrit de petits singes noirs, des lapins des Indes & quelques couleuvres : la côte en est humide & la pluie y est fréquente, surtout dans une partie de l'année ; quand l'eau est basse, on y trouve beaucoup de coquillages que les singes ouvrent & dont ils se nourrissent : des huitres y paraissent attachées au rocher ; mais elles ont mauvais goût si on ne les cuit ; quelquefois entre la tête de l'huitre & son écaille on trouve des perles. Nous en partîmes pour nous rendre

dans les *Isles Royales* ou de la *Perle*; un vent faible & réglé nous y conduisit; les côtes nous parurent basses, mais couronnées par de hautes montagnes. Nous doublâmes le cap *Corrientes*, dont les terres sont élevées & ressemblent de loin à une isle: plus loin est la pointe *Garrachine* formée par des rochers nuds: les isles où nous tendions en sont à 12 lieues; elles sont basses & pleines de bois, couvrent un espace de 14 lieues en longueur, sont à 12 de Panama, & à 7 du continent: la plus septentrionale se nomme *Pacheque*, & la plus méridionale *St. Paul.* J'y ai vu des huitres & point de perles. Dans quelques-unes on trouve des plantains, des bananes, des champs de ris qu'on y cultive: mais la plupart sont incultes, quoique le terrein en soit excellent, & nourrisse de grands arbres. Des nègres déserteurs y sont souvent en embuscade: elles sont séparées par des canaux profonds; on peut ancrer par-tout dans celui qu'elles forment avec la Terre-Ferme: le flux y monte de dix pieds.

Après y être abordés, nous envoyâmes nos barques croiser aux environs; elles revinrent avec une prise chargée de maïs, de sel, de bœufs & de volaille, elle sortait de *La Velia*, ville

ville assez grande, aux bords d'une riviere qui se jete dans la baie de Panama. On y éleve des cochons, de la volaille, du gros bétail pour en fournir Panama. Tel est aussi le commerce de Nata & de quelques autres petites villes voisines. Nous étions entre trois petites isles, dans une baie sablonneuse où nous trouvions des huitres, des limpites, des moules, des clams, espece d'huitre colée fortement aux pierres, & dont la chair est grasse & de bon goût: sur la terre on ne voit que des guanos: des pigeons & des tourterelles y voltigent dans l'air. Nous étions occupés à la chasse, à la pêche, à calfater nos vaisseaux, à faire de l'eau & du bois. Nous y restâmes trois semaines, & en sortîmes le 15 Février 1685 pour croiser devant Panama; le continent, vis-à-vis des isles, nous parut semé de petites montagnes couvertes d'arbres toujours verds; sur les bords sont de petites isles élevées dont quelques-unes sont ornées de bois, l'aspect en est très-agréable.

Nous mouillâmes au vieux Panama, qui fut jadis une ville fameuse, détruite par Henri Morgan, en 1673. Le nouveau est une belle ville, à plus d'une lieue des ruines de la vieille; elle donne son nom à une baie connue par ses rivieres navigables, dont quelques-unes sont ri-

ches en or, & par ses isles utiles & variées ; entourée d'un pays agréable, diversifié de montagnes & de vallées embellies par des boccages & des bois. La ville est ceinte d'un bon mur, défendue par de l'artillerie, ornée de plusieurs églises & de divers édifices publics, florissante par les passages des trésors & des marchandises qu'on y amene du Pérou & du Chili, ou qu'on y transporte : sa rade n'est presque jamais sans vaisseau; le climat y est moins pluvieux que dans les contrées voisines. Après avoir écrit au président pour lui proposer l'échange d'un homme qu'on nous avait enlevé, & le rachat de nos prisonniers, nous vinmes attendre la réponse aux isles *Pericon ;* ce sont trois petites isles rocailleuses & stériles : là, nous prîmes encore une barque chargée de provisions. Nous y reçûmes notre homme & renvoyâmes nos prisonniers; puis nous vinmes à *Tabaco*, isle longue d'une lieue, montueuse, à 6 lieues au midi de Panama. Vers le nord, elle forme une agréable colline qui descend jusqu'à la mer : le terroir y est noir & profond, excepté vers le sommet où elle est aride : elle paraît un beau verger, où les plantains & les bananes prospèrent : l'arbre au cacao embellit la perspective : parmi les cacaotiers croissent des mammets, arbre large, droit,

ſans nœuds, ſans branches, haut de 70 pieds, dont la tête touffue, entrelaſſée, donne un fruit plus gros que le coing, rond & couvert d'une écorce épaiſſe & griſe, qui devient jaune & dure en mûriſſant : la chair en eſt jaune & enveloppe deux noyaux plats, plus gros qu'une amande ; il flatte l'odorat & le goût. Un beau ruiſſeau d'eau douce arroſe la pente de la montagne & ſerpente au travers des arbres fruitiers ; il y eut autrefois une petite ville : vis-à-vis eſt la petite isle de *Tabogilla*.

Pendant que nous étions à Tabaco, un marchand de Panama tenta de nous y brûler ; il nous annonça qu'il viendrait avec une barque chargée de marchandiſes ; il vint avec un brûlot ; mais il réveilla notre défiance en refuſant de jeter l'ancre : nous le lui ordonnâmes à coups de canon, il s'enfuit dans un canot après avoir mis le feu à ſon brûlot que nous évitâmes en coupant nos cables & regagnant le large. Le brûlot ſe conſuma, & nous revinmes pour eſſayer de retirer nos ancres : nous en étions occupés lorſque nous vîmes venir à nous un grand nombre de canots chargés de monde : nous allâmes à eux un peu inquiets : mais bientôt nous ſûmes que c'étaient des aventuriers Français & Anglais qui venaient de la mer du Nord

& avaient traversé l'Isthme de Darien : il y avait 200 Français & 80 Anglais ; ils nous annoncerent que 180 Anglais étaient occupés à faire des canots pour les suivre. Nous reçûmes les 80 Anglais sur nos vaisseaux, donnâmes aux Français le vaisseau que nous avions pris chargé de farine, & partîmes pour le golfe S. Michel, au-devant des 180 Anglais qui s'y trouvaient, commandés par le capitaine Townley. Ce golfe, situé à 30 lieues au sud-est de Panama, reçoit les rivieres de Ste. Marie, de Sambo & de Congos : au-delà de leurs embouchures sont 5 ou 6 petites isles couvertes d'arbres verds & fleuris; c'est sur les bords de la riviere Ste. Marie qu'est la ville de ce nom, près de laquelle on trouve de l'or dans le sable & les rochers, quelquefois en petites masses ; j'en ai vu un morceau de la grosseur d'un œuf de poule : c'est surtout après la pluie qu'on l'y cherche, parce qu'alors on l'y trouve plus facilement. Nous ne trouvâmes point le capitaine Townley dans ce golfe ; mais dans les isles Royales où nous revinmes ; lui & les siens s'étaient embarqués sur deux petits navires qu'ils avaient eu le bonheur d'enlever, l'un chargé de farine, l'autre de liqueurs, de sucre & d'huile. On nous annonça le lendemain que 300 aventuriers se préparaient à passer l'Isthme,

Nous rencontrâmes une barque conduite par ſix Anglais, c'était une priſe du capitaine Knigt qui n'avait pu rejoindre ſon vaiſſeau qu'elle avait perdu durant la nuit; & elle errait depuis ce tems.

Il s'agiſſait d'avoir des nouvelles de ces nouveaux avanturiers. Pour en apprendre des Indiens, & faire proviſion d'eau douce dont nous commençions à manquer, nous réſolûmes d'aller à la pointe Garrachine. Nous y trouvâmes des Indiens qui nous donnerent des plantains & des bananes; mais ils n'avaient point d'eau, n'entendaient point l'eſpagnol, & ne pûrent rien nous apprendre. Nous nous rendîmes à *Porto-Pinas*, ſous le 7e degré de latitude ſeptentrionale; il doit ſon nom à l'abondance de ſes pins; le pays y eſt élevé, agréable, couvert de bois de haute-futaie; c'eſt un petit havre, dont l'entrée eſt fermée par deux petites isles ſtériles; les houles nous empêcherent de faire de l'eau dans le ruiſſeau qui s'y jette. Nous revînmes à la Garrachine, où nous apprîmes que ceux que nous attendions bâtiſſaient des canots ſur l'une des branches de la riviere Sainte-Marie; puis le beſoin d'eau nous força de revenir à Tabaco. De là nous envoyâmes viſiter l'isle *Atoque*, moins étendue que Ta-

baco, & cultivée par des Nègres ; ils y élevent aussi des cochons & de la volaille. Nous y apprîmes que la flotte de Lima était en mer, & comme elle devait s'approcher des isles Royales, nous y retournâmes, & vînmes visiter l'isle *Chepelio ;* c'est la plus agréable de celles qui sont dans la baie de Panama ; elle est à une lieue du continent, & a une petite lieue de long sur presqu'autant de large ; basse vers le nord, elle s'éleve vers le sud ; le sol en est jaune & gras, planté de toutes sortes de fruits exquis ; le centre est couvert de plantains d'un goût très-délicat ; ailleurs sont des avogato, des mammets de deux especes, des pommes à l'étoile, des spadilles, &c. Celles-ci ressemblent à la poire bergamotte pour la couleur & la grosseur ; l'arbre qui les porte a l'apparence d'un vieux poirier ; désagréable quand on le cueille, il devient trois jours après délicat & plein d'un jus limpide & d'un goût exquis. L'avogato est une espece de poirier dont l'écorce est noire & unie, qui a la feuille ovale, & produit un fruit jaune semblable au limon ; la chair en est d'un jaune verdâtre, douce comme du beurre, presque insipide ; mais mêlée au sucre & au jus de citron, elle fait un mets excellent & sain. Le mammet-sapota ne produit pas un fruit aussi

gros ni aussi rond que le mammet ordinaire; son écorce est mince & fragile, sa chair est d'un rouge foncé; elle est agréable & saine; ce fruit est réputé le meilleur des Indes occidentales. Il y a un mammet sauvage dont le fruit ne vaut rien, mais dont le tronc droit, haut & fort, est excellent pour faire des mâts. Le pommier à étoile est plus grand que le cognassier auquel il ressemble; ses feuilles sont en grand nombre, ovales, d'un verd obscur; son fruit est une grosse pomme enveloppée de feuilles, & est réputé un bon rafraîchissant. La rade de l'isle est au nord, où l'on trouve un puits & quelques maisons.

Vis-à-vis cette isle est l'embouchure de la riviere *Chepo*, qui sort des montagnes au nord du pays; dans son cours tortueux, elle reçoit beaucoup de torrens qui l'enflent sans la rendre bien rapide. Elle est très-profonde & a 200 toises de large; mais son embouchure ensablée ne permet qu'aux barques d'y entrer. Les rives bordent un pays plat, couvert de pâturages ou de bois. A six lieues de la mer, une ville fut élevée sur ses bords; nous envoyâmes 250 hommes pour la prendre, mais les habitans s'enfuirent, & on n'y trouva rien. Nous pensions à soumettre Panama: mais sa

force, le grand nombre d'hommes qui s'y étaient rendus, nous firent déſeſpérer du ſuccès & abandonner l'entrepriſe. Nous nous bornâmes à croiſer pour découvrir la flotte ; elle parut enfin : elle était formée de quatorze voiles, & venait droit à nous pour nous livrer bataille ; elle portait plus de 170 canons & plus de 3000 hommes. Nous n'avions que deux vaiſſeaux qui euſſent du canon, l'un en avait 36, l'autre 16 ; tous raſſemblés, nous ne formions que 960 hommes ; cependant nous réſolûmes de combattre, parce que nous avions l'avantage du vent ; nous allâmes droit à l'ennemi, mais avant de l'avoir atteint, la nuit nous ſurprit. L'amiral Eſpagnol mit un fanal ſur ſa hune, & quand il fut nuit ſombre, il l'éteignit & en fit élever un autre pour nous tromper & nous faire perdre l'avantage du vent ; il réuſſit : & le jour nous fit voir les Eſpagnols venant à nous à pleines voiles, ſans que nous puſſions aller à eux. Nous fîmes divers mouvemens pour recouvrer ce que nous avions perdu, & combattîmes tout le jour en parcourant divers points de la baie, toujours pourſuivis, juſqu'à ce que l'ombre vint nous couvrir ; & le lendemain, la flotte Eſpagnole profita du vent favorable pour ſe rendre à Panama. Elle aurait pu nous faire

plus de mal; mais ce combat peu heureux & qui ne nous coûta qu'un homme, fut le renversement de tous les projets que nous formions depuis six mois. Nous nous rendîmes aux isles de *Quibo*, où pour punir la lâcheté du capitaine Français, à qui nous avions donné notre prise, & qui avait évité de nous venir joindre, tandis que nous en étions aux mains, nous le renvoyâmes lui, le vaisseau & l'équipage chercher fortune ailleurs. La grande Quibo, ou Caboya, est à l'entrée d'un large golfe au nord-est de celui de Panama ; elle a sept lieues de long sur la moitié de large ; les terres y sont basses, chargées d'arbres fleuris, arrosées par quelques ruisseaux ; on y trouve des bêtes fauves, de gros singes noirs, des guanos & des serpens. Les isles voisines ont leur nom particulier ; celle de *Quicaro* est assez grande ; celle de *Rancherie* est petite, mais remarquable par les palmes-maries qu'elle nourrit ; cet arbre est grand & droit, & sa tête est petite ; ses veines ne sont pas disposées en droite ligne, mais circulent autour du tronc, qui donne un excellent mât. Les isles *Canales* & *Cantarra* sont riches en arbres & en eau. C'est dans ces isles que nous tînmes conseil pour voir ce qu'il y avait de mieux à faire pour notre fortune. Il

y fut réſolu d'attaquer *Leon*, la plus grande des villes de cette côte. Pendant que nous faiſions des canots pour faciliter notre deſcente, nous envoyâmes 150 hommes piller la ville de *Puebla-Nova*, pour y trouver des proviſions; ils la prirent ſans danger, mais n'y trouverent rien. Nous nous lamentions ſur nos malheurs, quand le capitaine *Knigt*, qui avait viſité tous les lieux au couchant du Pérou, vint s'aſſocier avec nous. Dans un mois, nos canots furent prêts, & nous partimes de Quibo pour cingler vers Ria-Lexa, qui eſt le port de Leon. Nous traverſâmes les golfes de Nicoya & de Dolce; nous vîmes l'isle *Caneo*; toute cette côte eſt baſſe, peu habitée, embarraſſée de bois épais. Bientôt nous découvrîmes une haute montagne en pain de ſucre; la fumée qui s'en élevait nous la fit reconnaître pour le volcan Vejo, derriere Ria-Lexa. Nous deſcendîmes au nombre de 520, dans 31 canots, & ramâmes vers le port; d'abord le tems était beau, le vent faible, mais tout d'un coup nous fûmes aſſaillis d'un orage impétueux, avec des tonnerres effrayans & une pluie affreuſe. Nous nous vîmes ſouvent au moment d'être enlevés, engloutis par la mer; l'orage ne dura pas, & ſur le ſoir la mer fut calme, mais nous ne pû-

mes arriver avant le jour à Ria-Lexa ; il fallut le paſſer ſur la mer à cinq lieues de terre, & nous y éprouvâmes un orage plus affreux que le précédent ; le péril fut plus grand & paſſa plus vite, & la nuit nous entrâmes dans le havre bordé de mangles rouges qui forment une baie impénétrable. Au-delà, les Eſpagnols avaient élevé une redoute, & ce fut-là que le bruit de nos avirons nous ayant fait découvrir, les Indiens coururent à toutes jambes vers Leon, pour l'avertir du danger qui la menaçait ; on fit un détachement de 450 hommes pour marcher droit à la place, & je demeurai avec le reſte pour garder les canots.

Leon eſt à ſept lieues dans l'intérieur du pays ; un terrain uni, couvert de pâturages & de bois, la ſépare du golfe où nous étions deſcendus ; à deux lieues on trouve une ſucrerie, à trois on en voit une autre, puis une belle riviere, puis une ville d'Indiens, où le chemin devient ſablonneux & droit, au travers de la plaine où Leon eſt aſſiſe, près d'un volcan ; ſes maiſons ſont ſolides, grandes, baſſes, entourées de jardins, couvertes de tuiles. C'eſt un beau lieu, un climat charmant, un air pur ; ſes environs ſablonneux boivent promptement la pluie. Ses richeſſes conſiſtent en pâturages,

en bétail, en cannes à ſucre. Notre avant-garde rencontra un corps de 70 cavaliers qui ne l'attendit pas. Vers les trois heures elle entra dans la ville, & y fut attaquée vigoureuſement par 170 cavaliers qui l'attendirent dans une large rue. *Townley*, qui commandait l'avant-garde, fit faire feu & les mit en fuite; 500 fantaſſins étaient rangés ſur la place, & ſe retirerent en voyant fuir leur cavalerie; les autres corps d'Anglais arriverent ſucceſſivement. Maîtres de la ville, n'eſpérant pas obtenir qu'on la rachetât, & preſſés de rejoindre les canots, ils la pillerent, la brûlerent, & revinrent ſur le rivage, où chaque jour harcelés, nous avions aſſez de peine à nous maintenir. Dès que nous nous fûmes réunis, nous partîmes pour Ria-Lexa ou Realejo, ſituée au fond d'un bras de mer, bordé de mangles rouges, & défendu par une redoute. Cent ſoldats qu'on y avait placé s'enfuirent lorſque nous fimes feu ſur eux. La ville en eſt à 400 toiſes, dans une plaine, au bord d'une petite riviere; elle a de belles maiſons, entourées de cours; le voiſinage des marais y rend l'air mal ſain; le ſol eſt une terre glaiſe jaunâtre; il y croit des guaves, des pommes de pin, des melons, des poires piquantes. Dans les campagnes on trouve

des ſucreries & des métairies où l'on éleve beaucoup de bœufs ; on y fabrique de la poix, de la réſine, des cordages. Nous en trouvâmes les maiſons vuides, mais y il reſtait quelques proviſions, & nous en ramaſſâmes bien davantage dans la campagne ; nous reſtâmes-là ſept jours, puis quelques-uns des nôtres mirent le feu à la ville, pour voir une belle illumination.

Les guaves abondantes dans ce lieu, croiſſent ſur un arbriſſeau, dont les branches ſont faibles, & les feuilles ſemblables à celles du coudrier ; ce fruit a l'air d'une poire & on peut le manger verd : mûr, il devient jaune, doux, agréable. On la cuit, on en fait de petits pâtés. Le poirier piquant eſt un arbriſſeau haut de 5 pieds ; il aime un terroir ſablonneux voiſin de la mer : ſes branches nombreuſes ne portent chacune que deux ou trois feuilles fort épaiſſes, dont la ſubſtance eſt comme celle de la joubarbe, & qui ſont entourées de forts piquans d'un pouce de long. Le fruit vient au bout de la feuille ; il eſt petit à ſon origine, puis groſſit en s'éloignant de la feuille, & s'ouvre comme une neſle ; d'abord vert, il devient d'un rouge foncé : le dedans eſt une ſubſtance rouge, un fluide épais ; le goût en eſt agréable, il eſt rafraîchiſſant, & donne à l'urine la couleur du ſang.

(Il paraît que c'eſt le figuier d'Inde, ou *opuntia.*) Revenus à nos vaiſſeaux, nous nous ſéparâmes en deux troupes : l'une partit pour les côtes du Pérou : l'autre pour aller plus avant à l'oueſt. Comme je voulois connaître des pays nouveaux & paſſer aux Indes orientales, je partis avec la derniere ; mais chaque troupe emporta avec elle le germe des fievres qui les tourmenterent long-tems. Je crois que nous l'avions pris à Ria-Lexa.

Nous eûmes le mauvais tems auſſi long-tems que nous ſuivîmes la côte ; des orages impétueux, mais courts, nous travaillerent. En revoyant la terre, nous diſtinguâmes le volcan de Guatimala : la ville de ce nom eſt riche par ſon commerce en indigo, en anatte, en cochenille & en ſylveſtre : on fait que le premier vient d'une herbe branchue qu'on jette dans une eſpece de citerne à moitié pleine d'eau : elle y pourrit & s'y diſſout ; on retire alors le tronc, & l'indigo tombe au fond de l'eau comme de la boue : on le fait enſuite ſécher au ſoleil. L'anatte ſe forme d'une fleur rouge qui croît ſur un arbriſſeau, on la jette & accumule comme l'indigo ; elle fermente, on l'agite, elle ſe diſſout en un fluide épais qu'on fait ſécher. La cochenille eſt un inſecte qui vit dans un fruit

qui reſſemble à la poire piquante, ainſi que l'arbre qui le porte : la fleur en couvre ſi bien le fruit que la pluie ni la roſée n'y peuvent pénétrer ; quand elle eſt tombée, le fruit s'ouvre & ſe montre garni de ces inſectes rouges & ornés de très-petites ailes. Ils y mouraient ſi on ne les en tirait : on étend ſous l'arbre un grand drap, on ſecoue les branches, les inſectes ſortent, & tombent ſur le drap : on les fait ſécher, & alors de noirs qu'ils étaient à leur mort, ils deviennent blancs : c'eſt avec cet animal qu'on fait l'écarlate. Le ſylveſtre eſt une graine rouge qui croît ſur un arbre ſemblable au cochenilier ; mais ſa fleur eſt jaune. Le fruit s'ouvre, & en agitant la branche les grains en tombent : huit ou dix fruits produiſent une once de graine : trois ou quatre fruits de ceux du cochenillier donnent une once d'inſecte (*).

A meſure que nous approchions du volcan de Gatimala, il nous paraiſſait plus haut & plus uni : la côte eſt aſſez élevée, & la mer juſqu'à la diſtance de 8 à 10 lieues était couverte de pierres ponces & de bois flottans. Quand nous

(*) Quoique Dampier ait été trompé ſur la cochenille & le ſylveſtre, &c. nous avons cru devoir donner un précis de ſa deſcription.

fûmes sous le 40° 30′ de latitude septentrionale, Townley partit avec 9 canots & 106 hommes pour faire une descente & se procurer des rafraîchissemens : nous le suivîmes en bordant la côte avec lenteur. Un peu plus loin nous vîmes un beau pays, riche en pâturages variés par des boccages verds, bordés de hautes collines de sable qui les préservent des vagues, lesquelles ne permettent pas d'en approcher. Townley n'y put aborder : enfin il voulut le tenter ; ses canots furent renversés, & il perdit un homme : il voulut pénétrer dans le pays : 200 Espagnols l'y attaquerent & furent repoussés ; mais comme les nôtres ne trouvaient point une riviere qu'ils cherchaient, ils revinrent à leurs canots & delà aux vaisseaux. Nous déployâmes toutes nos voiles après leur retour, pour profiter d'un vent frais qui nous favorisait. Il nous conduisit à la petite isle *Tangole*, pourvue d'eau & de bois, située à une lieue du continent, à une lieue du port *Gatulco*, qui a vers le couchant un rocher creux, où la vague entre & rejaillit par un trou qui est au sommet : ce qui a fait donner au roc le nom de Buffadore ou de Baleine : le port est bon, bordé d'une greve unie & sablonneuse, au-delà de laquelle sont de beaux arbres fleuris : il y eut autrefois une ville qui fut prise

par

par François Drak. Nous y defcendîmes nos malades: dans nos courfes nous prîmes des Indiens qui nous parlerent d'une ville que Townley, fuivi de 140 hommes, fe fatigua inutilement à chercher. Nous trouvâmes ici de petites tortues qui nous firent grand plaifir, & un fruit nommé vinello, formé d'une longue gouffe qui renferme de petites graines noires; il croît fur une efpece de fep qui monte & fe foutient fur les arbres: on la cueille, on la féche, & elle devient fort douce.

En partant de Guatulco, nous fuivîmes la côte: un courant nous força d'aborder à *Sacrificio*, petite isle verte, longue de 400 toifes; elle forme avec le continent une rade fûre. Plus loin, la côte eft élevée, boifée, prefque inacceffible aux bateaux: nous arrivâmes au port *Angelo*: c'eft une grande baie, défendue au couchant par quelques rochers, mais ouverte par-tout ailleurs; il eft difficile d'y mettre pied à terre, parce que la mer y eft toujours agitée: la côte qui la borde eft affez élevée, le terroir en eft fablonneux & jaune ou rouge, couvert de beaux bois ou de gras pâturages. Près de-là eft une ferme où nous trouvâmes beaucoup de bétail & de provifions: nous y fîmes bonne chere pendant quelques jours:

nous crûmes y entendre pendant la nuit des Jackals. Six lieues plus loin, nous vîmes une petite isle remplie de rocs ; la côte que nous suivîmes est variée de montagnes & de vallées ; la mer y est grosse & s'y brise avec violence. Là, est un espece d'étang dont l'entrée est resserrée par deux rochers ; nous y envoyâmes un canot pour pêcher, mais les Espagnols se cacherent derriere les rocs, firent feu & nous blesserent cinq hommes : le canot n'osant se retirer par une ouverture étroite & longue, se hâta de gagner le milieu de l'étang où il était hors de la portée du fusil, & y demeura deux jours : Townley ayant enfin entendu tirer, alla chasser les Espagnols & ouvrir le passage à nos gens qui seraient morts de faim, ou auraient été massacrés par les Espagnols, si on ne les eut secourus. Nous continuâmes à suivre la côte jusqu'à une riviere, dont l'embouchure est défendue par une redoute où l'on avait placé 200 hommes que nous eûmes bientôt mis en fuite ; nous y trouvâmes beaucoup de sel qu'on y rassemble pour saler un poisson que les Anglais nomment *Snook* & les Français *Brochet*, qu'on ne trouve point dans la mer, mais en grand nombre dans les lacs salés. Nous parcourûmes le pays où nous ne trouvâmes qu'une maison & une mulâtre qui nous dit qu'un

vaisseau de Lima venait d'arriver dans Acapulco. Townley qui en desirait un, ne pensa plus qu'à l'enlever dans le havre, quoiqu'il eût été plus prudent de se pourvoir de vivres avant tout. Nous pensions aussi à nous emparer du galion de Manille: nous mîmes donc à la voile, & peu de jours après nous apperçûmes les hauteurs d'Acapulco. Townley prit 12 canots & 140 hommes pour tenter son coup.

Trois vaisseaux négocient particulierement à Acapulco, qui est le port du Mexique: deux vont & viennent réguliérement toutes les années de Manille au port du Mexique, & de celui-ci à Manille. Tous les ans un vaisseau y vient de Lima chargé de vif-argent, de cacao & de pieces de huit: celui-ci n'est que de 20 canons; les autres sont plus forts. Ils ne partent d'Acapulco que sur la fin de Mars, & de-là jusqu'à Manille, ils ne se rafraîchissent qu'à *Guam,* l'une des isles *Ladrones.* Celui qui part de Manille, ne touche qu'à l'extrèmité méridionale de la Californie. Acapulco est un port où 100 vaisseaux peuvent être en sûreté & sans s'incommoder. Une isle basse retrécit son entrée: des deux côtés le canal est profond; on y entre par un vent de mer qui souffle le jour; on en sort par un vent de terre qui regne pendant la

nuit: le havre a plus d'une lieue de long ; la ville eſt entre le couchant & le nord, défendue par une plate-forme chargée d'artillerie: de l'autre côté du havre & vis-à-vis de la ville, eſt un château fort qui a 40 pieces de canon. Townley approchait du port quand un ouragan impétueux fondit ſur lui, & le mit en danger d'ètre enſeveli dans la mer; il put s'échapper dans le port Marquis, ſitué à une lieue d'Acapulco, où ſes gens & lui ſe remirent un peu de leur fatigue: la nuit, ils entrerent dans celui d'Acapulco, ramant ſans bruit; ils paſſerent près du château, & trouverent le vaiſſeau entre le parapet & le fort; après l'avoir conſidéré, ils jugerent leur entrepriſe impoſſible, & s'en revinrent triſtes & affligés. Nous cinglâmes plus au couchant, & paſſâmes devant une baie ſablonneuſe, longue de 20 lieues, bordée de palmiers, arbre haut de 30 pieds, & n'ayant de branches qu'à la tète: ſes feuilles ſervent à couvrir les maiſons & durent longtems. Plus au loin ſont des montagnes arides ſéparées par des vallons verds. Au couchant eſt la montagne de *Petaplan*, qui de loin paraît une isle ronde: auprès, ſont des rochers: on pêche en ce lieu des tortues & le poiſſon à Juif, nommé ainſi parce qu'il a des nageoires & des écailles, & par

conséquent, peut être mangé par les Juifs : il se tient entre les rochers, a la tête large & ressemble au merlus : il pese de 3 à 500 livres. Un peu plus loin, nous fimes une descente & surprimes un voiturier qui avait 40 sacs de farine, du chocolat, de petits fromages & autres marchandises. Nous nous emparâmes de ce qui était à notre usage, nous y joignimes diverses pieces de bétail répandues dans la campagne, & un jeune mulâtre de sept à huit ans : les cris de sa mere ne purent nous déterminer à le lui rendre; on en prit soin, il devint un joli garçon, qui ne manquait ni d'esprit, ni de courage, ni d'adresse.

Nous continuâmes notre route, & vîmes successivement de hautes montagnes & des vallées riantes. Nous fimes des courses inutiles pour trouver la ville de *Colima*, qui doit être dans cette contrée ; nous ne vimes point d'habitans, pas même dans la belle vallée de *Maguella.* Mais revenus à bord, nous vîmes le volcan qui est voisin de Colima, dans la vallée la plus agréable & la plus fertile du Mexique ; elle s'étend jusqu'à la mer, & est couverte de jardins de cacaotiers ; & de champs de maïs, de froment & de plantains. Nous tentâmes vainement une descente dans le voisinage ; & passâmes près du

port de *Sallagua*, partagé en deux havres, & qui reçoit un ruiſſeau d'eau douce: près de-là on voyait une métairie & des ſoldats raſſemblés ſous des drapeaux, qui nous défiaient: nous les mîmes en fuite le lendemain: deux priſonniers que nous fîmes, nous apprirent que cette troupe venait d'*Oarrha*, ſituée dans l'intérieur du pays; qu'on ne trouvait point de villes plus proches, & que le pays était pauvre & preſque déſert.

Nous cinglâmes vers le cap Corrientes, près duquel ſont des terres élevées, ſtériles, couronnées de montagnes triſtes & pointues: le cap même eſt élevé, hériſſé de rocs eſcarpés: ſon ſommet uni eſt couvert de bois. C'eſt-là où nous réſolûmes d'attendre le vaiſſeau de Manille. A 16 ou 18 lieues de-là, ſont les isles *Chametly*: elles ſont petites, baſſes, pleines de bois, environnées de rochers, rangées en demi-lune à un mille de la côte: nous y vinmes faire du bois & de l'eau, nous y pêchâmes; mais n'y trouvâmes point d'habitans. Quelques-uns de nos canots viſiterent le *Valderas*, ou *Val-d'Iris*, vallée au fond d'une baie profonde, elle eſt large de 3 lieues, & eſt bornée par une montagne dont la pente douce eſt de la plus belle verdure: elle eſt enrichie de pâturages fertiles,

de bois, d'arbres fruitiers. Nos gens y furent attaqués avec fureur par une troupe d'Efpagnols, qui ne fe retirerent que lorfque 27 d'entr'eux furent tués & un plus grand nombre bleffés. Ils nous en tuerent fix. Nous y cherchions des vivres que nous ne pûmes nous procurer. Quelques jours après, nous réufsîmes à nous procurer des bœufs & du maïs; nous falâmes pour deux mois de chair; mais pendant que nous étions occupés de ce travail, le vaiffeau de Manille nous échappa. Il ne nous refta d'efpérance que celle de nous emparer de quelques mines le long de la côte du Mexique. Mais ici encore, nos forces fe diviferent. Townley voulut retourner fur les côtes du Pérou, & nous, conduits par le capitaine Swan, nous réfolûmes d'aller plus avant le long des côtes: de belles baies, quelques isles, la plupart ftériles, furent tout ce que nous y vîmes d'abord: on nous annonçait une belle ville entourée de métairies riches en bétail, d'où l'on paffait en Californie pour y pêcher des perles; mais nous ne pûmes la trouver; nous revinmes plus au levant, & fîmes une defcente près d'un lac falé, d'où, au travers de troupes Efpagnoles mal armées, & d'une herbe féche, à laquelle on avait mis le feu pour nous arrêter, nous parvinmes à la

ville Indienne de *Maſſaclan*, où nous apprîmes qu'à 5 lieues de-là les Eſpagnols faiſaient travailler à deux mines d'or; mais nous n'oſâmes nous éloigner autant de nos vaiſſeaux, & nous y revînmes avec des ſacs de maïs.

De-là, nous allâmes prendre la jolie petite ville de *Roſario*, ſituée à trois lieues de la mer, dans un pays uni & beau: elle eſt compoſée de 60 à 70 maiſons, & n'eſt preſque habitée que par des Indiens. On nous y parla encore de mines, & nous nous contentâmes de 80 boiſſeaux de maïs que nous préférions à l'or à cauſe de l'extrême diſette où nous nous trouvions. Nous ſavions les noms, & à-peu-près la ſituation de diverſes villes de ce pays; mais nous ne ſavions où aborder, & quand nous parvenions à terre, nous ignorions les chemins qui pouvaient nous y conduire: le haſard ſeul nous y faiſait parvenir, mais rarement il nous était favorable. Nous entrâmes un jour dans la riviere S. Jago, ſous le 22° 15′ de latitude ſeptentrionale, & deſcendîmes à terre: la beauté du pays nous fit préſumer qu'une ville devait être ſituée ſur ſes bords; nous y errâmes deux jours en vain; mais nous y trouvâmes un champ de maïs preſque mûr, & un Indien qui le gardait: nous nous ſaisîmes de celui-ci & l'interrogeâmes: il

nous apprit qu'à quatre lieues de-là était la ville *Ste. Pecaque*; il nous y conduisit au travers de bois & de pâturages remplis de bétail : les habitans nous voyant arriver s'enfuirent avec précipitation : la ville est près d'un bois, dans une plaine plantée d'arbres fruitiers ; elle est petite, mais réguliere, ayant au centre une grande place bordée de maisons embellies de balcons : l'agriculture est la principale occupation des habitans, ils voiturent aussi les métaux qu'on tire des mines de *Compostelle* & les denrées qu'on y porte : elle a deux eglises. Nous en tirâmes beaucoup de vivres, que l'on envoya à nos canots sur des chevaux ; mais le lendemain nous apprîmes que près d'onze cents hommes de toutes couleurs étaient rassemblés en armes dans le voisinage : il fallait nous retirer, & le capitaine Swan s'y résolut ; mais ses gens refuserent de quitter ce lieu avant d'en avoir transporté les provisions, & nous fûmes obligés d'y consentir : on envoya donc 50 hommes avec les chevaux que nous pûmes trouver ; mais les Espagnols les attendirent en embuscade, les attaquerent & les tuerent tous. Nous ne pûmes arriver assez tôt à leur secours, & tout ce que nous pûmes faire fut de parvenir sans perte à nos canots. Cette aventure nous dégoûta de pareilles entre-

prifes & nous réfolûmes de vifiter la Californie.

La mer qui la fépare du continent eft peu connue, & nous pouvions y faire des découvertes utiles, fur-tout en mines qui excitaient notre cupidité. Nous dirigeâmes donc notre vaiffeau vers ce pays prefque inconnu encore; mais un vent violent & contraire nous jeta fur les isles *Ste. Marie.* Ce font trois isles défertes à 40 lieues au couchant du cap St. Lucas en Californie: toutes font affez hautes, ont un terroir pierreux qui ne produit que des arbriffeaux & quelques cèdres grands & droits: le long de leurs côtes fablonneufes croît une plante verte & piquante, dont la racine femblable à celles du femperviva, fe cuit au four & eft très-bonne à manger: elle nous parut avoir le goût de la bardane; on y trouve des guanos, des racoons ou lapins des Indes, des pigeons ou de grandes tourterelles, des tortues, des veaux marins & beaucoup de poiffons. Là, nous carênâmes nos bâtimens & réfolûmes d'aller aux Indes orientales. Nous avions 80 boiffeaux de maïs; les deux tiers furent portés au vaiffeau qui portait cent hommes, & le tiers fur la barque qui en portait cinquante. Il fallut aller à la vallée de Valderas pour nous y fournir d'eau. Alors nous

quittâmes cette côte, où nous n'avions essuyé que des pertes & des malheurs; mais nous allions aux Indes sous différens buts. L'équipage voulait y piller, je cherchais à m'instruire & à découvrir de nouveaux pays, & notre capitaine à se rendre en Angleterre; car notre genre de vie ne lui plaisait pas, & il ne l'avait embrassé que par force. L'hydropisie dont j'avais été tourmenté à la suite d'une longue fievre, se dissipa insensiblement après qu'on m'eut enseveli dans un sable bien chaud, pendant demi-heure, d'où l'on me tira pour me laisser suer dans la tente qu'on y avait dressé.

Nous partîmes donc du cap Corrientes pour les Indes, le 3 Mars 1686, n'ayant à bord que pour 60 jours de vivres, distribués avec la plus grande économie, & sans cesse diminués par une armée de rats que nous portions avec nous; & nous avions à parcourir près de 2400 lieues avant d'arriver à *Guam*, où nous pouvions trouver des rafraîchissemens: mais l'espérance que le capitaine leur donna pour les déterminer, de croiser à la hauteur de Manille, & celle d'y faire de riches captures, fit fermer les yeux sur le danger. Le vent nous favorisa, nous postâmes toutes nos voiles, & nous avançions avec assez de rapidité; c'était une rai-

ſon d'eſpérer; mais c'en fut une auſſi à nos gens de demander l'augmentation de leur ration, car nous étions réduit à huit cuillerées de maïs bouilli, par jour; il fallut leur en donner dix: cette diéte nous affaiblit; mais elle fit du bien à pluſieurs. Celle de l'eau était plus ſévère encore: la plupart buvaient trois fois en 24 heures, pluſieurs ne burent qu'une fois en huit jours, & l'un d'eux ne but qu'une fois dans l'eſpace de dix-ſept jours.

Durant tout ce voyage, nous n'apperçûmes pas un poiſſon, pas même un poiſſon volant: nous ne vîmes qu'une fois des oiſeaux, & c'étaient des boubies. Déja nos gens murmuraient quand nous vîmes le ciel ſe couvrir du côté du couchant: c'eſt une marque du voiſinage de la terre entre les Tropiques. Le 20 Mai, la barque donna ſur un écueil environné de poiſſons, ce qui augmenta l'eſpérance de voir la terre: nous cinglâmes dans ce moment vers le nord, & vers les quatre heures du ſoir nous découvrîmes Guam à huit lieues de nous: nous n'avions plus alors de proviſions que pour trois jours, & les mécontens projettaient de manger le capitaine quand ils n'en auraient plus, parce qu'il les avait engagés à faire ce voyage. Nous jetâmes l'ancre près du milieu de l'iſle, le 21.

De loin, elle paraît unie & plate; mais de près, on la voit s'élever au levant, & entourée de rochers escarpés. Au couchant, elle est basse & découpée en baies sablonneuses; le terroir en est rougeâtre, & médiocrement fertile: on y recueille du riz, des pommes de pin, des melons d'eau & des musqués, des oranges, des citrons, du cacao, & le fruit à pain.

Le cocotier ressemble à l'arbre à chou; seulement le premier a plus de branches, & est un peu moins élevé: la noix croit à la tête de l'arbre entre les branches, en pelotons de dix à douze, portés par une branche jaunâtre noueuse, & très-forte. La noix est plus grosse que la tête, & formée par une écorce noire, dure, épaisse de deux pouces: la chair en a une, & contient quelquefois une pinte de liqueur douce, délicate, rafraîchissante & fort saine: la chair est douce, mais indigeste. Avant que de pousser, il se forme au-dedans de cette noix une petite masse ronde & spongieuse, qui grossit tous les jours & remplit enfin la cavité de la noix: c'est alors que la tige paraît. On retire aussi de l'arbre une espece de vin qui ressemble au petit lait; il est doux, agréable, mais il s'aigrit en 24 heures. On en distille une espece d'arak, & c'est celui dont on fait le punch le

plus délicat: c'eſt l'arak de Goa. Le plus grand uſage de la noix de coco eſt d'en faire de l'huile qui ſert pour les fritures & pour la lampe: la coquille de la noix ſert de coupes, de plats, de cuilleres, &c. Son enveloppe filaſſeuſe ſe bat, ſe file, & on en fait des cordages & des cables de durée: on dit qu'on en fait auſſi de la toile dans les Indes. Cependant cet arbre ſi utile eſt négligé dans l'orient: tous les climats chauds, les terrains bas & ſablonneux lui ſont favorables.

Le fruit à pain croît ſur un arbre ſemblable au pommier; ſa tête eſt large & branchue; ſes feuilles ſont noirâtres, ſon fruit eſt gros comme un pain d'un ſou, rond, enveloppé d'une écorce épaiſſe, forte: mûr, il eſt jaune & liſſe, & d'un goût agréable: on le cuit au four, on ôte l'écorce grillée, & il reſte une croute mince & tendre, au-dedans de laquelle eſt une mie tendre & blanche, où l'on ne trouve ni noyau, ni pepin. Il faut le manger frais, ou il devient ſec & de mauvais goût. Pendant huit mois de l'année on a de ces fruits, ils ſont abondans ſur les *Ladrones.*

Les naturels de Guam ſont robuſtes, & membrus: ils ont le teint noir, les cheveux noirs & longs, le nez grand, les levres groſ-

ſes, le viſage long, & l'air féroce. Cependant nous les trouvâmes civils & obligeans: pluſieurs ont la lépre: l'air y eſt ſain: les vents d'eſt y ſoufflent preſque continuellement: leurs *pros* montrent qu'ils ont du génie: ce ſont de petits bâtimens conſtruits avec tant d'art, qu'ils vont de côté & d'autres avec facilité, marchent avec rapidité & ne renverſent point. J'ai ouï dire que ces Indiens vont à une isle éloignée de trente lieues, y font leurs affaires, en reviennent, & le tout en 24 heures. On a fait, dit-on encore, le voyage de Guam à Manille avec un de ces pros dans l'eſpace de quatre jours. Les maiſons qu'on voit ſur ces isles, ſont petites, propres, couvertes de feuilles de palmeto; elles forment de petits villages au bord de la mer.

Les Eſpagnols ont un fort ſur cette isle, gardé par un gouverneur & 20 à 30 ſoldats: les Indiens s'étaient ſoulevés il y avait peu de tems, ils avaient ravagé les plantations & s'étaient enfuis chez leurs voiſins: il n'en était reſté qu'un petit nombre qui offrirent de nous aider à enlever le fort aux Eſpagnols; mais cette conquête nous eut été inutile, & nos gens ne s'y attacherent pas, parce qu'il n'y avait point d'or à gagner.

Un prêtre ſuivi de trois hommes vint nous demander qui nous étions ; nous l'invitâmes à monter, puis l'empêchâmes de deſcendre : nous lui perſuadâmes d'écrire au gouverneur pour qu'il nous fournit les proviſions dont nous avions beſoin. Swan joignit un préſent à ſa lettre, il fut bien reçu & nous obtinmes ce que nous demandions. Swan, en échange de ſon préſent, reçut ſix cochons dont la chair eſt exquiſe, parce qu'on les nourrit de cocos; ils paraiſſent être d'origine Eſpagnole. Le gouverneur lui envoya auſſi douze melons muſqués & autant de melons d'eau, tous excellens ; il donna ordre de nous faire cuire autant de fruits à pain que nous en demanderions, & de nous aider à cueillir des noix de cocos: chaque jour il nous envoya des cochons & des fruits, & il reçut en échange de la poudre, du plomb, des armes, & un beau dogue que nous aimions beaucoup. Swan chercha ſecrettement à en obtenir des lettres de recommandation pour des marchands de Manille où il déſirait d'abord ſe retirer. Pendant que nous étions en ce lieu, le navire d'Acapulco y paſſa, mais il ſe déroba à notre vue; nous ſûmes cependant qu'il était ſur la côte, & nos gens voulaient le pourſuivre ; Swan s'y oppoſa, parce qu'il ne pouvait plus ſupporter la vie de pirates.

Après avoir reçu des provisions, nous quittâmes cette isle, le 2 Juin; mais auparavant nous descendîmes à terre le moine que nous avions gardé à bord, & lui fîmes présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe & d'un grand télescope. Il en fut si content qu'il nous envoya en retour six cochons, quelques boisseaux de patates & 60 livres de manille. Nous avions résolu d'aller à Mindanao, l'une des isles Philippines, abondante en provisions, alors en guerre avec les Espagnols, & située sur la route que nous voulions tenir. Nous partîmes par un beau tems, avec un vent favorable. Le 21, nous arrivâmes à l'isle de *S. Jean*, qui est comptée au nombre des Philippines.

Ces isles comprennent plus de 300 lieues du midi au nord, & 150 du levant au couchant. On leur donna le nom de Philippe II, roi d'Espagne: la principale est celle de *Luçon*, c'est là que mourut Magellan: sa principale ville est Manille, place commerçante. La plupart sont riches en or. Au midi de celle de Luçon, on compte douze à quatorze isles où l'on trouve des villes ou villages Espagnols: il en est un plus grand nombre de petites, plusieurs n'ont point de noms. Celles de *St. Jean* & de *Min-*

danao, font les plus méridionales : la premiere a 38 lieues de long, fur 24 dans fa plus grande largeur : elle eft montueufe, & couverte de gros & grands arbres. Celle de Mindanao en eft à 10 lieues, & nous arrivâmes bientôt fur fes côtes ; mais nous ne vîmes aucun canot, aucune maifon où nous puffions nous informer de la fituation de la ville ; en la côtoyant nous y arrivâmes.

L'isle Mindanao a 60 lieues de long, fur 40 à 50 de large ; elle eft très-montueufe ; le terroir en eft profond, noir & fertile ; les pentes des montagnes y font revètues de très-beaux arbres : au centre on trouve de l'or, qui avec la cire, le riz, le tabac, forme le commerce des habitans ; les vallées y font arrofées par des ruiffeaux d'une eau limpide & ombragée d'arbres verds & fleuris. Il en eft un qui mérite d'ètre connu, c'eft l'arbre de *Liby*, ils forment de grands bois près des rivieres & reffemblent au palmeto ; leur bois mince eft rempli d'une moëlle blanche comme celle du fureau ; on la bat avec un pilon de bois dans un grand mortier, on y verfe de l'eau, puis on la preffe dans un linge : la liqueur qui s'en échappe dépofe au fond d'un baquet, une farine dont on fait de fort bon pain ; c'eft ce qu'on appelle le fagu.

Le riz, les yames, les patates, les citrouilles profpèrent dans cette isle, ainfi que les melons d'eau, les mufqués, les plantains, les bananes, les guaves, les noix mufcades, les clous de girofle, les noix de betel, les durians, les jacas, les cocos, les orangers, &c. Le plantain peut être regardé comme le roi des fruits: l'arbre qui le porte a 12 pieds de haut, & 3 de tour; il vient de rejetons; dès que le fruit èft mur, l'arbre dépérit; mais il pouffe des rejetons qui produifent des fruits un an après; il pouffe d'abord deux feuilles, qui s'ouvrent pour faire place à deux autres, & ainfi de fuite, jufqu'à ce que le fruit paraiffe; ces feuilles ont jufqu'à fept à huit pieds de long, fur un & demi de large, elles finiffent en pointe, & leur tige eft de la groffeur du bras. On dirait que le tronc de cet arbre eft formé de plufieurs fortes de peaux croiffant les unes fur les autres: le fruit vient par pelotons autour de la tige: il croît dans une gouffe longue de fix à fept pouces & de la groffeur du bras; elle eft molle & jaunit en mûriffant; l'intérieur en eft dur comme le beurre en hiver: il eft d'un goût délicat & fondant; on n'y trouve ni pepins, ni noyaux; on s'en fert au lieu de pain en le cueillant avant fa maturité, & le

faiſant bouillir ; ceux qui n'ont pas d'autres alimens l'apprètent quelquefois avec du poivre de guinée, du ſel, & du jus de citron, & ils mangent le plantain crud avec le cuit ; l'un eſt le pain, l'autre eſt la pitance. Les Anglais en font de bons poudings & de bonnes tartes : il nourrit un grand nombre d'hommes dans les deux Indes. On en fait auſſi une liqueur agréable & nourriſſante, en le faiſant fermenter dans l'eau. Il fournit une matiere filamenteuſe propre à faire des étoffes ; on coupe le tronc, on le fait ſécher, & il parait alors plein de filets : les femmes les prennent les uns après les autres ; ils ſe ſéparent avec facilité & font de la groſſeur à-peu-près d'un fil mal blanchi, on le tiſſe & on en fait des pieces de 20 à 24 pieds de long, dont le peuple s'habille : il dure peu, mais il coute peu auſſi. Il y a encore une autre eſpece de plantains, plus courts & moins eſtimés ; ils ſont pleins de pepins noirs & lâchent le ventre.

Le bananier reſſemble à l'arbre du plantain, il en differe par ſon fruit moins gros, plus tendre, plus doux, plus délicat ; il n'eſt pas ſi bon quand on le fait bouillir ou rôtir ; il eſt meilleur comme fruit.

Il croît auſſi dans l'isle de Mindanao, des

cloux de girofle & des noix mufcades, les habitans n'en propagent pas l'arbre, parce qu'ils craignent les entreprifes & la rapacité des Hollandais; il en eft encore en d'autres isles. La noix de bétel y eft très-eftimée; elle croît fur un arbre haut de 10 à 12 pieds, qui n'a de feuilles & de branches qu'à la tête; fes branches ont la longueur dè l'arbre mème, & le fruit croît entr'elles par pelotons de 40 à 50: la noix eft femblable à la mufcade, mais plus groffe & plus ronde; on la coupe en quatre, on l'enveloppe dans une feuille d'arak avec une pâte de chaux ou de plâtre, & on mange le tout enfemble: c'eft une paffion univerfelle dans les Indes orientales que de mâcher du bétel. L'arak eft un arbriffeau qui a l'écorce verte & la feuille plus longue & plus large que le faule.

Les durians viennent fur un arbre femblable au pommier, & font gros comme une citrouille; il n'eft bon à manger que lorfqu'il s'ouvre par le haut, il exhale un excellent parfum, & eft divifé par cloifons remplies d'une fubftance blanche comme le lait, délicate comme la crème; il doit être mangé dans fa nouveauté; il renferme un noyau qui a le goût de la châtaigne. Le jaca reffemble au durian,

mais ſon intérieur eſt plus jaunâtre & plus rempli de noyaux. On y trouve une multitude d'autres fruits, de racines & de plantes, un grand nombre d'eſpeces d'animaux, comme chevaux, bœufs, bufles, chèvres, ſangliers, ſinges, bêtes fauves, guanos, lézards, couleuvres. Je n'y ai jamais vu d'oiſeaux de proie; les ſangliers y ont tous de groſſes loupes ſur les yeux; ils ſont maigres, mais de bon goût. Le ſcorpion y eſt vénimeux; les cent-pieds y ont 4 à 5 pouces de long, ils ſont de couleur rougeâtre, gros comme un tuyau de plume d'oie; leur piquure eſt plus douloureuſe que celle du ſcorpion.

Pluſieurs couleuvres y ont un venin très-actif. Un animal ſemblable au guanos, mais quatre fois plus gros, y eſt armé d'une langue qui a deux petits crochets comme un hameçon: je n'y ai vu de volaille domeſtique que les canards & les poules: les montagnes & les forêts nourriſſent des ramiers, des tourterelles, des perroquets, des perruches & quantité de petits oiſeaux. Il y a des chauves-ſouris de la groſſeur du milan.

Les bords offrent d'excellens havres, des baies étendues, des rivieres où l'on peut naviger en des canots; on y pêche une multitude

de poiſſons d'eſpeces diverſes. Des vents de mer pendant le jour, des vents de terre pendant la nuit y tempèrent la chaleur du climat. Les vents du levant y amenent le beau tems, ceux du couchant, la pluie, les ouragans, des tonnerres épouvantables : alors on reſte ſouvent des ſemaines entieres ſans voir le ciel : les vents abattent les plus gros arbres, & les torrens enflés les entraînent dans la mer avec tout ce qu'ils rencontrent : il ſemble alors que les maiſons ſont bâties ſur un grand lac. Ces vents du couchant commencent en Mai, & ceſſent à la fin d'Octobre ; mais ils ne ſont pas toujours furieux ; ils laiſſent des intervalles agréables. Dès que les vents du levant leur ont ſuccédé, le beau tems ne diſcontinue qu'à la fin d'Avril.

L'isle eſt partagée en divers Etats, & habitée par différens peuples qui parlent des langues diverſes. Parmi ces peuples on remarque les *Hilanounes*, qui demeurent dans l'intérieur du pays, & ſont riches en mines d'or, en cire, dont l'échange leur fournit les marchandiſes qui leur ſont néceſſaires ; les *Sologues* qui ſont peu nombrenx & commercent avec Manille ; les *Alfoures* ſont les mêmes que les Mandanayens : leur taille eſt médiocre, leur corps droit, leur tête menue, leur viſage ovale, leur front plat,

leur nez court, leur bouche grande, leurs yeux noirs & peu fendus, leurs cheveux noirs, leurs lèvres petites & rouges, leurs dents noires & saines, & en général leurs membres petits : leur teint est un jaune clair ; ils portent l'ongle du pouce gauche fort long, sont ingénieux, agiles, actifs, & cependant fainéants, & ne travaillant que lorsque la faim les presse : soumis à une puissance absolue, qui leur prend d'autant plus qu'ils gagnent davantage, leur industrie s'endort, & ils vivent sans projets dans le sein de la paresse ; quoiqu'orgueilleux, ils sont civils avec les étrangers & les reçoivent avec franchise : ils sont implacables dans leur haine, & tout moyen leur paraît licite pour satisfaire leur vengeance.

Le climat les dispense de porter beaucoup d'habits : les femmes, mieux faites que les hommes, sont aussi simples dans leur habillement & leur parure : elles aiment les blancs, mais elles craignent plus encore leurs maris. Ils ont une maniere de mandier singuliere. Dès qu'un vaisseau arrive, ils viennent s'offrir d'être le *Pagally*, l'ami ou l'amie intime de ceux qui veulent descendre. Cette offre leur mérite un présent, & autant de fois qu'on descend, on boit, mange, couche chez son pagally, & on le paie :

les dames envoyent du tabac & des noix de bétel à ceux qui les ont aimées.

La ville de Mindanao eſt ſur les bords d'une petite riviere, à une petite lieue de la mer : les maiſons en ſont bâties ſur des pilotis, hauts de 14 à 20 pieds ; elles n'ont qu'un étage diviſé en pluſieurs chambres : le toit eſt couvert de feuilles de palmeto : au-deſſous on tient la volaille. Celle du ſultan repoſe ſur 180 gros pilots plus hauts que ceux des particuliers : dans la premiere chambre il y a une vingtaine de canons de fer : tous les grands en dignité ont auſſi des canons. Le riz cuit qu'on prend à poignée, le bufle, divers oiſeaux ſont les alimens des riches ; le riz, le ſagu & le poiſſon ſont ceux des pauvres : c'eſt une choſe honorable chez eux que de manger les plus gros morceaux à la fois : ils ſont propres dans de certains cas, ſâles dans d'autres ; ils ſe lavent ſouvent, & leurs maiſons ſont puantes d'ordures : le bain y eſt fréquent & ſain : ils parlent leur langue naturelle & le malay : ils ont des écoles où ils apprennent à lire & à écrire ; quelques-uns ſavent l'eſpagnol : cette nation s'établit dans leur pays, & y bâtit un fort ; mais obligée d'aller défendre Manille contre les Chinois, le ſultan de Mindanao profita de leur abſence pour raſer leur citadelle & ne les y a plus reçus.

On trouve dans cette ville des orfèvres, des forgerons, des charpentiers: les souflets des seconds sont faits d'un cilindre de bois percé comme une pompe, & il en fait l'effet avec l'air qu'ils y font entrer par un tuyau avec un bouquet de plumes: le feu se fait sur le cilindre même; une pierre leur sert d'enclume: ils font de bons ouvrages: la hache du charpentier peut servir à la fois de hache droite & courbe; ils n'ont point de scie, & font cependant de bonnes planches, bâtissent de bons vaisseaux pour le commerce, la guerre ou le plaisir.

Les Mindanayens sont sujets à une lépre séche qui leur rend la peau très-raboteuse: leurs maladies ordinaires sont les fiévres, les flux de ventre, accompagnés de grandes douleurs: le pays est riche en plantes médecinales.

Leur chef, ou maître, ou tyran, est pauvre: s'il sait qu'un de ses sujets a de l'argent, il le lui demande en prêt, ou lui envoye vendre quelques-uns de ses enfans; on n'ose refuser de prêter, ni d'acheter, & il ne rend pas: souvent il redemande ce qu'il a vendu sans en rendre le prix. Il a une vingtaine de femmes: l'une d'elles est sultane, & l'on veille sur ses enfans avec plus de soin: s'il sort, c'est dans un lit porté par quatre hommes; il est suivi de huit ou dix hom-

mes armés. Il s'embarque quelquefois ſur la riviere dans de longs pros bien bâtis, au milieu deſquels eſt une maiſon de bambou, ayant des fenètres & un toit plat, diviſé en deux ou trois chambres, dont le plancher eſt couvert de nattes & orné de tapis : c'eſt-là qu'il ſe place avec ſes femmes & ſes domeſtiques. Il fait quelquefois la guerre aux Alfoures qui habitent les montagnes voiſines ; ſes ſoldats ſont armés d'épées, de piques, & d'une eſpece de bayonnette ou de poignard. Ils ne font qu'eſcarmoucher & cherchent à ſe ſurprendre ; mais ils ne ſe battent point en bataille rangée.

Ce peuple eſt Mahométan; mais cette religion eſt pure ſimagrée, & le vulgaire n'en fait point d'actes, ou en fait très-peu : on s'y ſert de tambour en guiſe de cloches : la circonciſion y eſt preſque la ſeule cérémonie qu'on faſſe avec ſolemnité ; elle ſe fait à la fois ſur un grand nombre d'enfans ; la plupart des hommes s'y trouvent en armes, ſe fatiguent à divers mouvemens, & font des combats ſimulés. Le Ramadam change les jours en nuits ; ſe laver ſouvent, déteſter la chair de porcs, eſt le principal de leur religion. Ils ne connaiſſent que la muſique vocale, à moins qu'on ne regarde comme un inſtrument de muſique, un rang de petites cloches ſur leſquelles on frappe avec un petit bâton.

Nous fûmes bien reçus à Mindanao ; mais on y parut mécontent de ce que nous ne venions point pour nous y établir, ce qu'on y desirait vivement : c'était peut-être ce que nous pouvions faire de mieux, & nous aurions pû être utile à la nation Anglaise. Mais le desir d'errer, & de s'enrichir promptement,aveuglait nos aventuriers. Nous aurions pû encore nous établir dans les isles *Méangis*, situées à 20 lieues de Mindanao, riches en or & en épiceries. Leur situation & celle de Mindanao est très-avantageuse pour le commerce. D'ailleurs, nous étions tous de différens métiers, nous avions des scieurs, des charpentiers, des menuisiers, des faiseurs de briques, des maçons, des cordonniers, des tailleurs, &c. Un forgeron seul nous manquait; mais il en est dans Mindanao. Nous avions des provisions d'outils, de métaux pour en faire, & nous pouvions bâtir un fort : faits à tous les climats, à supporter l'intempérie de toutes les saisons, nous pouvions fonder une excellente colonie; un bon vaisseau, & assez d'or pour faire le commerce d'épiceries, étaient encore autant de garans du succès.

Revenons à nos aventures. Après qu'on eut mesuré notre vaisseau, coutume imitée des Chinois & dont on ne voit pas trop la raison, nous

cherchâmes à nous concilier l'affection du sultan par des présens. Ils lui furent portés à la lueur des flambeaux ; le capitaine fut reçu ensuite avec solemnité, & on le regala de bétel & de tabac ; on lui présenta deux lettres de marchands Anglais pour lui prouver qu'on avait desiré y former un établissement. Un homme avait volé un capitaine qui nous y avait précédé; on nous le mit dans les mains, & sur le refus que nous fîmes de le punir, on l'attacha nud à un poteau, les yeux contre le soleil, & on faisait ensorte qu'il lui dardasse tout le jour ses rayons brûlans au visage ; les mouches le tourmenterent, & on voulait lui infliger d'autres peines encore ; mais Swan, notre capitaine, intercéda pour lui, & on le relâcha. Ce genre de punition, & celui d'être étendu tout le jour sur un sable ardent, exposé au soleil & aux mouches, sont les supplices les plus usités.

Le frere du roi lui servait de général & de ministre ; il vint nous inviter à conduire notre vaisseau plus avant dans la riviere : il fallut le décharger en partie, car elle n'a que 10 à 11 pieds d'eau ; nous réussîmes à y jetter l'ancre aidé de 50 pêcheurs, commandés par le général lui-même ; c'était pour nous faire éviter les tempêtes, disait-il ; mais nous crûmes voir dans la

ſuite un motif moins humain. On vint nous offrir des pagally, ſur-tout à ceux d'entre nous qui étaient riches ; mais aucun de nous en général, ne pouvait ſe montrer dans les rues, qu'on ne l'entraînât dans les maiſons pour le regaler de Bétel, d'eau parfumée ou de tabac. Cette apparente cordialité, nous rendait agréables tout ce qu'ils nous offraient : ils louaient notre nation, ils ſemblaient vouloir qu'elle fut la même nation que la leur. Le général recevait chez lui tous ceux qui s'y préſentaient ; ils y trouvaient toujours du riz bouilli & bien accommodé, & quelque morceau de bufle ou de volaille. Il aimait à cauſer avec le capitaine Swan, & l'invitait à tous les divertiſſemens qu'il donnait : on n'avait alors rien de mieux à faire ; la mer était extraordinairement agitée & la pluie exceſſive : la riviere était enflée & menaçait d'emmener notre vaiſſeau, ou de mettre en pieces nos cables par le choc de grands arbres qu'elle entraînait dans la mer après les avoir déracinés ; la ville qui s'étend en ſerpentant le long de la riviere, ſemblait bâtie ſur un lac, & l'on ne ſe viſitait qu'en canots. Ce tems dura juſqu'au milieu d'Août. Dès qu'il ſe fut radouci, nous penſâmes à carener notre vaiſſeau ; nous échangeâmes une partie de notre fer & de notre

plomb pour avoir les choses nécessaires pour le radouber & l'approvisionner ; & nous fîmes des planches. En travaillant au fond du vaisseau, nous le trouvâmes rongé de vers, nos canots en avaient été percés comme des rayons de miel ; notre barque en était presque détruite. Notre vaisseau l'aurait été de même s'il n'avait été doublé. Alors nous nous défiâmes de la bonne foi du général, & le chagrin qu'il fit paraître en voyant notre double fond, confirma nos soupçons. On nous dit qu'un vaisseau Hollandais avait eu le sort de notre barque deux mois avant notre arrivée, & que le général avait eu tous ses canons ; peut-être espérait-il avoir aussi les nôtres. Nous apprîmes alors que les Mindanayens savaient si bien le ravage que pouvaient faire ces insectes, que lorsqu'ils reviennent de la mer, ils tirent d'abord leurs bâtimens sur le sable.

Après avoir détaché toutes les planches rongées des vers & en avoir remis d'autres, le fond de notre vaisseau fut goudronné vers le commencement de Décembre, & nous nous préparions à mettre à la voile. Swan était à terre & n'avait point déterminé le jour du départ ; il paraissait résolu de ne plus croiser ; mais il désirait se rendre dans quelque comptoir Anglais.

Peut-être il aurait réussi à faire adopter ce projet à tous, s'il l'eut proposé; car il était craint, & l'équipage lui était soumis, plus que ne le sont ordinairement les aventuriers. Plusieurs de nos gens se livraient à la débauche, plusieurs semblaient se hâter de se délivrer du soin de compter son argent, & ceux-là étaient agréables aux habitans qui savaient les dépouiller. Nous nous rassemblâmes tous pour célébrer le jour de Noël, & je croyais que Swan profiterait de ce moment pour nous proposer un plan; mais il retourna à terre sans s'être expliqué sur ses desseins. Nous allâmes avec le général à la chasse des bœufs sauvages dont il nous promettait une bonne part pour approvisionner notre navire; mais plusieurs jours s'écoulerent sans que nous en vissions; cependant nous étions bien traités & rien ne nous manquait: on nous régalait avec de la boisson de riz qui est forte & agréable; le général nous permettait des entretiens avec ses femmes; mais enfin, la chasse se réduisit à quelques vaches sauvages; trois genisses furent notre portion, & nous les emportâmes au vaisseau. Le capitaine était mécontent du général, qui nous avait promis autant de bœufs que nous en aurions besoin, & qui ne nous fournissait point le riz dont on

était convenu en échange du fer que nous lui avions donné, qui encore au lieu de lui rendre 20 onces d'or qu'il lui avait prêté, lui demanda le prix des repas qu'il nous avait fait faire. Quelques-uns des nôtres, fatigués de courir çà & là, résolus de demeurer dans cette isle, s'enfuirent dans le pays & s'y cacherent: d'autres acheterent un canot pour se rendre à Bornéo, où l'on croyait que la nation était établie, craignant que le vaisseau ne se rendit point dans un port Anglais. Tout l'équipage était mécontent & formait des projets différens; il était divisé: ceux qui avaient de l'argent se tenaient à terre & se souciaient peu de la quitter; ceux qui n'en avaient pas étaient impatiens de retourner sur la mer; pour calmer leur impatience, ils s'enyvraient, puis se querellaient. Swan n'étant pas à bord, il n'y avait point de commandant. Cependant, comme on se préparait au départ, un des gens de l'équipage, qui faisait un journal, ayant apperçu celui du capitaine, en parcourut quelques articles, où Swan parlait mal de diverses personnes qui étaient avec nous: il leur montra ces articles, & le mécontentement s'accrut. Un capitaine nommé *Teat*, qui avait à se plaindre de Swan, & espérait de remplir sa place, il

on le déposait, ou le laissait à terre, fit adopter ce plan. Ils trouverent le moyen de faire revenir ceux qui leur étaient les plus nécessaires, & Swan, qui pouvait déconcerter leurs projets en venant à bord & agissant avec courage, demeura sur terre. On l'y laissa avec 40 ou 50 hommes dont 8 à 10 étaient cachés dans les bois. Le vaisseau mit à la voile & s'éloigna de Mindanao le 14 Janvier 1687.

Nous avions trouvé à Mindanao, que les Européens comptaient un jour plus que nous: sans doute notre voyage vers le couchant selon le cours du soleil, avait prolongé chaque jour de quelques secondes le soir, comme au contraire ceux qui voyagent vers le levant les rendent plus longs le matin; ils voyent le soleil se lever une fois de plus que ceux qui voyagent toujours au couchant, & gagnent un jour, tandis que ceux-ci en perdent un. On élut un capitaine; ce fut *Reod* qui fut choisi: *Teat* ne fut que son lieutenant.

Nous avions un tems serain, un vent frais, & nous cotoyâmes la partie méridionale de Mindanao; elle est montueuse & boisée. Nous vîmes la ville de *Chambongo*, dont le havre est bon, & où l'on trouve des bœufs & des buffles. Plus avant, le pays est uni; nous pas-

ſâmes devant diverſes petites isles où l'on voit des tortues ; mais elles ne ſe laiſſent point approcher : plus loin, ſur l'isle de Mindanao, nous apperçumes les ruines d'un fort bâti en pierres, dans un pays où l'on voyait beaucoup de cocotiers & de traces d'animaux ſauvages. Après avoir doublé la côte occidentale de cette grande isle, nous fîmes route au nord ; puis nous jetâmes l'ancre dans une baie près d'une isle ſans nom ; mais qui eſt au couchant de celle de *Sébo :* elle a 8 ou 10 lieues de long, eſt montueuſe & couverte de bois. Là, nous fîmes diverſes réparations au vaiſſeau, & on fit ſa proviſion d'eau ; le ſol eſt bas autour de cette baie ; mais la terre y eſt noire & graſſe ; les arbres y ſont beaux ; nous n'y vîmes ni maiſons, ni aucune trace d'habitans. Au milieu de la baie, était une isle d'un mille de circuit, habitée par une multitude de chauve-ſouris de la groſſeur d'un canard, & qui ont 7 à 8 pieds d'envergure : les extrêmités des aîles forment des griffes aiguës par leſquelles elles ſe prennent à tout. Dès que le ſoleil était couché, on les voyait s'élever en l'air comme des eſſaims d'abeilles ; & le matin nous les revoyons s'approcher de la petite isle comme un nuage qui ſe diſperſait bientôt entre les ar-

bres. Nous y trouvâmes aussi des tortues & des vaches marines ; mais point de poissons.

Nous y demeurâmes jusqu'au 10 Février ; ce jour, nous mîmes à la voile par un vent du nord. Sur le soir, nous touchâmes sur un rocher où nous fûmes arrêtés. Nous y aurions fait naufrage si le tems n'eût été calme & la marée montante ; elle nous remit à flot. Nous cinglâmes au couchant, au travers de diverses isles du nombre des Philippines, dont la plupart sont montueuses & arides. *Panay*, est l'une d'elles ; les Espagnols y dominent : la vue de notre vaisseau leur fit allumer d'inutiles signaux. Bientôt nous découvrîmes *Mindora* qui a 40 lieues de long, est haute, presque dépouillée de bois : nous y mouillâmes près d'un petit ruisseau, & y reçûmes de quelques hommes qui nous aborderent dans un canot, diverses instructions : nous sûmes que Manille avait toujours dans son port 20 ou 30 vaisseaux, Chinois, Portugais ou Espagnols ; si notre dessein eût été de faire le commerce, ils nous en offraient les facilités. Nous remîmes à la voile & fûmes en deux jours sur l'isle de Luçon ; nous y prîmes une barque Espagnole qui venait de *Pengasanaon*, petite ville au nord de cette isle ; mais comme elle n'avait

rien, nous la laissâmes aller. Le même jour, nous prîmes un autre vaisseau chargé de riz & de toiles.

Luçon est une très-grande isle (*). Manille, sa capitale, est située au pied d'une file de montagnes, & est ceinte d'une haute & forte muraille: ses maisons sont grandes, ses rues larges: au centre est une grande place d'armes. Son hâvre est spacieux. La saison était trop avancée pour que nous pussions y faire quelque capture considérable, & nous résolûmes de nous rendre à Pulo-Condor, d'y carener notre vaisseau & notre derniere prise, puis de revenir croiser pour tâcher d'enlever le navire destiné pour Acapulco. Nous y dirigeâmes donc notre course, nous évitâmes les écueils de Pracel, & le 13 Mars, nous arrivâmes à Pulo-Condor & jetâmes l'ancre dans une baie sablonneuse: il y a là plusieurs isles; mais celle de Condor est la seule habitée: deux sont hautes & on les voit de 14 lieues en mer; les autres ne sont que de petits monceaux de terre: la plus grande a 4 ou 5 lieues de long, sur une de large; elle forme avec l'autre grande

(*) Voyez-en la description dans les Voyages de M. le Gentil.

isle, qui n'eſt cependant longue que d'une lieue, un hâvre très-commode, où l'on entre par le nord : elles s'approchent aſſez pour qu'un canot ſeul puiſſe paſſer dans le canal qui les ſépare. Leur terroir eſt noirâtre, aſſez profond : il y a des lieux montueux, d'autres bas & ſablonneux. On y voit un arbre que je n'ai jamais vu que là; il a près de 4 pieds de diamètre, & on en tire par inciſion, un ſuc que l'on fait bouillir & qui donne du bon goudron. Les mangos y ſont de la groſſeur du pommier; le fruit en eſt ſemblable à une petite pêche, mais plus allongé; il eſt jaune & plein de jus, de bon goût & de bonne odeur. On le confit avec du vinaigre & du ſel. L'arbre à grape eſt droit & a peu de branches; ſon fruit rouge ou blanc, vient par pelotons tout autour de l'arbre, ainſi que la grape de raiſin croît autour du ſep. Celui qui porte la noix muſcade ſauvage, eſt de la groſſeur du nóiſetier, & le fruit y croît de même, elle eſt plus petite que la muſcade cultivée, dont elle n'a ni l'odeur ni le goût : elle eſt enfermée dans une gouſſe déliée avec une eſpece de fleur.

On y trouve des cochons, des guanos, des lézards, des perroquets, des perruches, des pigeons, &c. Il y a une eſpece de poule ſau-

vage, plus petite que la nôtre; les coqs ont le même chant: leur chair eſt blanche & délicate. Le rivage eſt bordé de coquillages & de tortues vertes: des ruiſſeaux d'eaux douces y ſerpentent dans les champs pendant dix mois de l'année: pendant deux mois il faut recourir à des puits.

Ces isles ſont bien ſituées pour le commerce de Manille, du Japon, de la Chine, du Tunquin, ſoit qu'on paſſe par le détroit de Malaca, ou par celui de la Sonde. On peut y trouver des rafraîchiſſemens, des mâts, des vergues, du goudron, de la poix, & il ſerait facile d'y élever un fort qui défendrait le havre. Les habitans ſont originaires de la Cochinchine; ils ſont petits, bien proportionnés, d'un teint plus baſané que les Mindanayens. Ils ſont polis & pauvres; le goudron & la pèche aux tortues ſont leur principale occupation; loin d'être jaloux de leurs femmes, ils les offrent: on ne peut dire quel eſt leur culte. Vers le midi de cette isle, on voit un village avec un temple de bois & couvert de chaume, où l'on voit l'image d'un éléphant, vis-à-vis celle d'un cheval. Ce ſont les images les plus fréquentes que l'on trouve au Tunquin; mais il y en a encore d'autres quadrupedes, d'oiſeaux & de poiſſons; il eſt rare d'en voir de forme humaine.

Tandis que nous carenions notre vaiſſeau, nous reçûmes la viſite des habitans, dont nous achetâmes des cochons, des fruits & de la poix : nous y enterrâmes deux de nos gens qui avaient été empoiſonnés à Mindanao, vengeance que ſes habitans ſe permettent avec facilité. Tout étant prêt pour notre départ, nous engageâmes un vieillard de l'isle à nous conduire dans la baie de Siam, où nous voulions acheter du poiſſon ſalé ; car nous ne vivions ordinairement que de riz. Nous partîmes le 21 Avril, & deux jours après nous arrivâmes à *Pulo-Ubi*, qui en eſt à 40 lieues, & ſitué à l'entrée de la baie de Siam : elle a 7 à 8 lieues de tour, & le ſol en eſt élevé : elle eſt couverte de bois, & vers le nord elle a de bonnes eaux : nous y trouvâmes deux barques chargées de riz, qui ſortaient de Camboye : c'eſt la nourriture de tous les pays voiſins. Nous ſuivîmes enſuite la côte, le long de la baie de Siam, & nous arrivâmes aux isles dont nous avait parlé le vieillard ; nous y trouvâmes une ville peuplée de pêcheurs, mais point de poiſſons à vendre. Notre voyage fut inutile, quoique heureux & court. Nous revinmes à l'isle d'Ubi & y trouvâmes encore deux vaiſſeaux chargé de riz & de vernis : nous y mouillâmes, y fîmes de l'eau, & y éprouvâmes une

tempête. De-là, nous tournâmes vers Pulo-Condor, & en chemin nous rencontrâmes un gros vaiſſeau chargé de poivre qui prit la même route que nous. Il était bâti à la Chinoiſe, & diviſé en petites chambres. Une vingtaine de nos matelots, quoiqu'avertis par le capitaine, allerent viſiter le vaiſſeau ; mais les Malayens qui le montaient, croyant qu'on venait pour ſe ſaiſir de leur navire, s'armerent de leurs poignards, & eurent bientôt expédié cinq ou ſix des nôtres ; le reſte ne ſauva ſa vie qu'en s'élançant dans la mer : parmi ceux-ci était *Walis*, jeune homme qui n'avait jamais nagé, & qui nagea cependant avec aſſez de vigueur pour qu'on pût le ſauver. Nous envoyâmes deux canots pour nous venger ; mais les Malayens les voyant s'approcher, firent un trou à leur bâtiment & s'enfuirent à terre où ils ſe cacherent dans les bois. Un métis Portugais reſta dans le vaiſſeau, paſſa dans le nôtre, & y fut reçu parce qu'il ſavait pluſieurs langues, & pouvait être utile. Nous reſtâmes là onze jours, & peut-être ſans le chirurgien y ſerions-nous toujours reſtés ; car nous étions malgré nous forcés de mener ce genre de vie ; mais nous réſolûmes d'atteindre un lieu plus commode.

Nous fîmes voile pour Manille le 4 Juin ; nous

eûmes le vent contraire & n'avançâmes qu'en louvoyant; nous avions à craindre que les courans ne nous jetassent sur les écueils de Pracel; nous leur échappâmes cependant. Le vent continuant toujours, nous perdîmes l'espoir d'arriver à Manille, & projetâmes de visiter l'isle de *Prata*, petite isle basse, environnée d'écueils, sur la route de Manille à Canton, & célebre parmi les Chinois par les naufrages qu'elle leur a causé. Faute de vent, il fallut encore renoncer à ce dessein, & nous vinmes sur les côtes de la Chine. Là, nous mouillâmes dans l'isle *S. Jean*, sous le 20° 30′ de latitude septentrionale. Elle est sur la côte de la province de Quangtong, est unie, fertile, partagée en pâturages & en bois : ceux-ci sont sur les rivages, ceux-là sont au centre : on y cultive le riz; on y nourrit des cochons, des buffles, des taureaux, des chèvres, des canards, des coqs & des poules. Je n'y ai vu que de petits oiseaux sauvages. Ses habitans sont Chinois; ils ont le teint cendré, les cheveux noirs, & peu de barbe, que souvent ils arrachent. Il y a dans l'isle une petite ville sur un sol marécageux : ses maisons, petites, basses, mal meublées & mal propres, couvertes de chaume, sont séparées par de sales étangs, & sont bâties comme les nôtres sur le

ſol : ces étangs nourriſſent beaucoup de canards. Les habitans en paraiſſent laboureurs, & ils s'occupaient alors à ſemer du riz dans des champs couverts de boue, & labourés par le moyen d'un buffle. Un jour que nous avions fait rôtir un cochon, un habitant vint s'aſſeoir près de nous, & nous lui en donnâmes un morceau. Alors il nous fit ſigne de le ſuivre, & il nous conduiſit dans un bois, où était un vieux temple bâti & pavé de briques, au milieu duquel était une eſpece de cloche de fer poſée à terre, au ſommet de laquelle s'élevaient trois barres du même métal, arrangée de maniere qu'elles formaient l'apparence d'une griffe pointue : il ſe jeta devant elle le viſage en terre, & voulait que nous l'imitaſſions. Là encore, était un autel de pierres blanches, ſur lequel on avait placé des vaſes de terre, où notre conducteur nous faiſait ſigne de laiſſer une partie de notre viande ; mais nous n'en voulûmes rien faire & l'y laiſſâmes ſeul.

Nous vîmes pluſieurs bâtimens Chinois à la voile dans un lac qui ſépare deux isles de la Terre-Ferme. J'en viſitai un, il avait la poupe & la proue quarrée ; le tillac était couvert de petites chaumieres couvertes de feuilles de palmeto où les matelots ſe logeaient : au fond étaient

les marchandises séparées par des cloisons si bien jointes que l'eau qui entre dans l'une, ne peut pénétrer dans les autres. Ils n'ont que deux mâts formés d'un seul arbre. La crainte de la tempête nous fit éloigner promptement de ces isles où nous pouvions faire des provisions. C'était la saison où l'on attend les orages sur la côte, & l'on n'y trouve point de rades sûres. Nous mîmes donc à la voile, mais bientôt le ciel devint sombre, des nuages noirs s'avancerent, le vent s'accrut, il fallut plier nos voiles, la pluie tomba ensuite à torrens, les éclairs & les tonnerres semblaient enflammer la mer; ses vagues enflées se brisaient sur nous, l'une nous enleva notre galerie de proue, une autre nous fit perdre une ancre, & il nous fallut abandonner les deux canots que nous tirions après nous: mais vers les quatre heures du lendemain nous vîmes le feu S. Elme sur un de nos mâts, ce qui est un signe que la tempête est passée: c'est une lumiere qui ressemble à une étoile au-dessus du mât. Nous nous étions abandonnés au vent; mais dès qu'il se fut abaissé, nous continuâmes à faire route; ce fut une lueur passagere, car le ciel au milieu du calme devint noir & hideux, le vent se leva, & nous ferlâmes notre misaine; l'orage éclata de nouveau, & avec lui le ton-

nerre & la pluie. Nous n'avions jamais éprouvé une pareille tempête. Dès que le tems fut redevenu beau, nous remîmes nos vergues, & séchâmes nous & nos habits ; résolus de chercher un asyle contre ces ouragans. Nous crûmes devoir gagner les isles *Piscadores*, sous le 33° de latitude nord ; ce sont de grandes isles désertes, situées près de Formosa, élevées, couvertes d'une herbe longue, arrosées par divers ruisseaux & nourrissant des chèvres & du gros bétail. Sur l'une d'elles, est une ville avec un fort gardé par les Tartares. Nous fîmes route entre ces isles, & entrant dans une baie, nous fûmes surpris d'y voir plusieurs navires & d'y trouver encore une ville; cependant nous y entrâmes hardiment, & envoyâmes à terre notre quartier-maître qui fut conduit au gouverneur, & interrogé sur sa nation & son but. Il répondit que nous allions à Amoy, & que la tempête nous ayant endommagés, nous venions pour nous réparer : il promit des secours, mais annonça que tout commerce était défendu, & qu'il ne fallait point venir à terre. Il donna un petit présent au capitaine ; un mandarin vint à bord le lendemain avec une genisse grasse, deux gros cochons, quatre chèvres, de la farine, des tourteaux, deux grandes cruches d'Arrak & 55 au-

tres remplies d'une liqueur qui eſt faite avec du froment, & eſt agréable & fortifiante : elle donne beaucoup d'embonpoinr. Le capitaine reconnut ces dons par le don d'une épée d'argent à l'Eſpagnole, d'une carabine d'Angleterre & d'une chaîne d'or.

Nous demeurâmes là pluſieurs jours, & le 22 Juillet, nous partîmes, & côtoyant la partie méridionale de Formoſa, nous arrivâmes le 5 Août aux isles que nous cherchions, que nous croyons être déſertes, & qui, au contraire, ſe trouverent très-peuplées : elles ſont au nombre de cinq, & juſqu'ici elles avaient été ſans nom. Trois d'entr'elles ſont aſſez grandes. Les Hollandais que nous avions parmi nous, donnerent à la plus occidentale le nom de *Prince-d'Orange*; elle a 7 à 8 lieues de long ſur deux de large, & n'eſt point habitée. Nous mouillâmes ſur la plus ſeptentrionale, & la nommai *isle Grafton* : elle a 4 lieues de long ſur une & demie de large. On nomma celle qui en eſt voiſine, isle *Monmouth*; elle eſt moins grande que les précédentes, & l'eſt plus que les deux autres : l'une de ces dernieres reçut le nom de *Baſchi*, du nom d'une liqueur qu'on y boit abondamment : l'autre fut nommée l'*Isle aux Chèvres*, parce qu'il y en a un grand nombre. L'aſpect de ces isles

confirme la théorie, que plus la côte eſt roide & eſcarpée, moins on trouve de fond; & que plus ces côtes élevées & rapides ſe voyent de loin, plus auſſi on peut les approcher ſans danger. Celles d'Orange, de Grafton, de Monmouth ſont très-montueuſes; les deux autres ſont plates & unies: le terroir en eſt rouge dans la plaine, il eſt pierreux dans les montagnes, noir dans les vallées où le ſol eſt fertile & bien arroſé. L'herbe y eſt grande, les arbres médiocres ou petits; les montagnes y renferment des mines. Les fruits qu'elles produiſent, ſont les plantains, les bananes, les pommes de pin, les citrouilles, les cannes à ſucre; les patates & les yams y ſont abondantes, de petites plantes y produiſent du coton. On y trouve beaucoup de chèvres & de cochons, mais peu de volaille, comme peu de grains; les habitans ſe nourriſſent de fruits & de racines. On y éleve des perruches, de petits oiſeaux & des poules.

Les isles de Monmouth & de Grafton ſont très-peuplées: leurs habitans ſont trapus; ils ont le viſage rond, le front bas, les ſourcils gros, les yeux petits & d'une couleur noiſette, les dents blanches, les cheveux épais, noirs, liſſes, & ne paſſant pas les oreilles. Ils ont la tête nue; un ſeul linge couvre leur nudité;

quelques-uns font une efpece d'habit avec la feuille du plantain; les femmes portent un jupon de coton, qui leur defcend jufqu'aux genoux; les deux fexes portent des anneaux d'un métal jaune qui eft peut-être de l'or. Ils ont de petites maifons baffes dont les côtés font faits de piquets enfoncés en terre & entrelaffés de branches. Le foyer eft à une des extrêmités; des planches où ils fe couchent, font à l'autre; elles forment de petits villages fur les flancs, ou au fommet de collines pierreufes, formant trois ou quatre rangs de maifons les unes au-deffus des autres, dans des précipices fi efcarpés, qu'il faut une échelle pour paffer d'un rang de maifons à celui qui lui eft fupérieur: chaque rang à une rue étroite, de niveau avec le toit des maifons du rang inférieur. Ces rochers font nuds, & paraiffent n'avoir point été taillés pour cet ufage. Ils ne bâtiffent ainfi que dans les lieux fortifiés par la nature: peut-être l'isle d'Orange eft déferte, parce qu'elle n'offre point ces facilités.

Ces infulaires font des bateaux avec des planches étroites, attachées enfemble avec des chevilles & des clous; il en eft qui peuvent porter 40 à 50 hommes. Ils connaiffent l'ufage du fer, & favent le travailler: leur principale occupation

cupation eſt la pèche ; les femmes ont ſoin des plantations. Ils paraiſſent manger peu de viande, cependant ils venaient ramaſſer nos reſtes avec une ſorte d'avidité : le ventre des chèvres eſt pour eux un excellent mets ; ils le font bouillir avec tout ce qu'il renferme qui leur tient lieu d'herbe hachée. Ils prennent au filet les ſauterelles qui accourent dans leurs champs en certain tems de l'année, & les font rôtir dans un pot de terre. Ils ne boivent ordinairement que de l'eau ; mais ils font quelquefois une liqueur avec le jus de la canne à ſucre qu'ils font bouillir avec de petites graines noires ; cette liqueur eſt bonne & ſaine. Leur langue n'a rien de commun avec le Malai, ni avec le Chinois ; elle parait avoir quelque reſſemblance avec celle des isles Philippines. Leurs armes ſont des lances de bois ; ils portent une eſpece de cuiraſſe de peaux de buffle, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Ils n'ont point de culte, point d'idoles, point de chefs ; ils ſont égaux & ne ſe gouvernent que par des coutumes héritées de leurs ancêtres & qu'ils laiſſeront à leurs enfans. Ils n'ont qu'une femme ; les fils vont à la pèche avec leurs peres ; les filles ſuivent leurs meres ; leurs plantations ſont aſſez éloignées de leurs maiſons ; ils ſont très-pro-

pres, fort paiſibles & civils ; je n'ai remarqué aucun bruit, aucun mécontentement entr'eux ; ils ſe préviennent, ils ſont honnêtes envers les étrangers. Les hommes ne demandent rien ; ils rendent les ſervices qu'ils reçoivent, achetent & vendent, & toujours avec franchiſe ; ils n'ont point de monnaie ; mais le métal dont ils font des anneaux leur en tient lieu ; ils n'ont point de balances, & jugent du poids à l'œil. Nous y avions mouillé le 6 Août : tandis que nous ferlions les voiles, les inſulaires accoururent ſur notre vaiſſeau, ſans défiance, comme ſans deſſein d'offenſer : mais l'un deux ayant été ſurpris tandis qu'il cherchait à enlever un morceau de fer, tous s'enfuirent ; nous les raſſurâmes en faiſant un préſent à celui que nous avions retenu, & qui était tremblant au milieu de nous, puis il alla rejoindre ſes camarades dont quelques-uns revinrent à bord. Chaque jour ils nous apporterent des cochons & des chèvres, qu'ils échangeaient contre du vieux fer : nous y fîmes proviſion des premiers, que le ſel nous permettait de conſerver. Nous côtoyâmes ainſi l'isle Monmouth & celle de Grafton ; nous jetâmes l'ancre dans celle de Baſchi, nous y deſcendîmes & y élevâmes une tente pour raccommo-

der nos voiles: nous y nettayâmes auſſi notre vaiſſeau, en viſitâmes les inſulaires & y fûmes bien reçus. Nous y attendîmes tranquillement la mouſſon favorable pour aller croiſer à la hauteur de Manille.

Le 26 Septembre, nous éprouvâmes une tempête violente : quoique ſans mâts, ſans vergues, quoiqu'aſſurés ſur deux groſſes ancres, nous ne laiſſâmes pas de dériver, & nous nous ſerions briſés, ſi quelque isle, ou quelque rocher s'étaient trouvés ſur notre paſſage. Nous fûmes emportés en pleine mer, balotés au gré d'un ouragan furieux, & nous ne pûmes revenir à notre ancrage que quatre jours après, pour reprendre ſix hommes que nous y avions laiſſés. Les inſulaires voyant le vaiſſeau hors de leur vue, les avaient traités en peres & en amis; nous reconnûmes leur humanité par des préſens. Ainſi cette tempête ne nous cauſa aucune perte; mais elle fit une impreſſion ſi vive ſur nos aventuriers, qu'ils perdirent le deſir d'aller croiſer aux Philippines. Le capitaine leur propoſa de ſe rendre au cap *Comorin*, & là, de déterminer la route & le plan qu'on devait ſuivre. On prit le chemin le plus long, mais le moins fréquenté : on avait moins à craindre de rencontrer des vaiſſeaux Anglais

ou Hollandais, & j'y acquis plus de lumieres fur des pays peu connus. On cingla donc vers les isles des Epiceries.

Nous partîmes le 3 Octobre : nous vîmes le nord-eft des isles de Luçon, pays affez élevé, uni, femé de montagnes ifolées. Nous paffâmes à l'orient des autres isles Philippines, & nous entrâmes dans une petite anfe de l'une des deux isles fituées à 4 lieues de Mindanao; l'une & l'autre n'ont pas deux lieues de circuit; mais elles font bien arrofées, & le terroir en eft gras & fertile : de beaux & grands arbres les ornent, & nous y prîmes des nouveaux mâts & de nouvelles vergues : de l'un d'eux, on fit une pompe, parce que les nôtres étaient ufées; ouvrage difficile pour nos charpentiers qui le faifaient pour la premiere fois. Nous reçûmes-là, la vifite d'un chef d'une petite isle, devenu efclave à Mindanao, qui nous engagea à l'emmener dans fon petit état; mais un événement qui femblait n'avoir aucun rapport avec ce plan, ne permit pas de l'exécuter. Je perfuadai à une partie de l'équipage de rappeller le capitaine Swan, qui était encore à Mindanao, & j'y aurais réuffi fi l'un de ceux que j'avais perfuadé n'en avait parlé au nouveau capitaine *Ried*, qui était à terre; il

ſe hâta de revenir à bord, pour déconcerter ce projet, & de partir pour qu'on ne fut pas tenté de le reprendre. Swan & ſes compagnons reſterent donc à Mindanao, pluſieurs y moururent; quelques-uns paſſerent à Ternate, dans des barques Hollandaiſes, & de là, ſe rendirent à Batavia. Swan & le chirurgien eurent un ſort plus funeſte: haïs du général, qu'ils ne ménageaient pas, leurs richeſſes en furent enviées, & comme ils allaient ſur un navire Hollandais, les inſulaires renverſerent le canot, les aſſommerent à coups d'aviron, & le général fut leur héritier.

Nous paſſâmes devant l'isle de *Celebes*, & nous en gagnâmes la partie orientale.

Cette isle eſt ſous la ligne; elle a 170 lieues de long & 70 de large: au nord elle forme une longue pointe, à l'orient de laquelle eſt l'isle de *Gilolo*, & celles qui produiſent les épiceries: au midi, elle forme un golfe profond de plus de 30 lieues, & large à ſon entrée de 7 ou 8. Au levant, la terre paraît excellente, graſſe, riche en végétaux, des ruiſſeaux d'une eau limpide la parcourent, de beaux bois ſemblent la couvrir toute entiere. Un jour que nous en étions à trois lieues, à deux heures du matin, nous entendîmes un bruit ſembla-

ble à celui que fait une multitude de canots qui vont à la rame; nous courûmes à nos armes pour nous défendre. Notre vigilance nous ſauva peut-être; car le jour nous fit voir des pros qui s'en retournaient; nous arborâmes pavillon Hollandais pour les inviter à ſe rapprocher; mais ils s'éloignerent plus promptement encore, & bientôt nous ne vîmes plus rien. Nous continuâmes notre route, entre cette isle & un grand nombre d'autres, liées par des bas-fonds où nous allions pècher des tortues ou des coquillages; parmi ces derniers était un petonele qui ſeul pouvait régaler ſept à huit hommes. Nous y cueillîmes des feuilles d'une eſpece de vigne qui monte ſur les arbres; nous ſavions que hachées & bouillies avec du ſain-doux, elles formaient un excellent onguent, ſalutaire pour les vieux ulceres. Nous y coupâmes un arbre de 44 pieds de haut au-deſſous des branches, & 18 de tour, pour en faire un canot; mais, après avoir employé près de deux jours à l'abattre, il ne put nous ſervir pour remplir notre but. Nous naviguâmes entre des écueils, qu'on pouvait facilement diſtinguer, parce qu'on y avait élevé des huttes: c'eſt dans ces contrées que nous vîmes des cataractes d'eau, ou des trombes;

elles nous inſpiraient beaucoup d'épouvante; cependant je n'ai pas vu qu'elles fiſſent beaucoup de mal.

Le 1 Décembre, nous vîmes l'isle *Bouton*, où nous pêchâmes des tortues à la faveur de la nuit; car alors elles indiquent le lieu où elles ſont, par le bruit qu'elles font en reſpirant; & on peut mieux la darder, parce qu'elle voit beaucoup mieux qu'elle n'entend. L'isle Bouton a environ 25 lieues de long ſur 10 de large; les terres en ſont élevées, unies, couronnées de bois. Sa capitale eſt *Calla-Suſung*, bâtie ſur le ſommet d'un mont à quelque diſtance de la mer, & environnée de cocotiers & d'un mur; ſes habitans ſont petits, reſſemblent aux Mindanayens, parlent le Malais, & ſont Mahométans. Nous jetâmes l'ancre vis-à-vis de la ville, & le ſultan envoya s'informer de quelle nation nous faiſions partie: il apprit avec plaiſir que nous étions Anglais, & nous promit tous les ſecours que nous pouvions en attendre. En effet, on nous apporta bientôt de la volaille, des œufs, des plantains, des patates, &c. Lui-même vint nous viſiter avec ſes enfans, environné de dix mouſquetaires. Il avait un turban de ſoie avec un galon d'or, des culottes de ſoie d'un bleu

céleste & une piece d'étoffe de soie rouge qui couvrait ses épaules & tombait sur ses côtés, tandis que ses reins paraissaient nuds: il n'avait ni bas, ni souliers: on le salua de cinq coups de canon, & on le reçut avec autant d'honnêteté que nous le pûmes; il se plaignait des Hollandais qui habitaient dans son voisinage, parce qu'ils étaient puissans, avides & injustes. Nous lui fîmes les mêmes honneurs à son départ qu'à son arrivée. Le capitaine alla le visiter le lendemain avec quelques-uns d'entre nous: il nous reçut dans une maison assez propre, entourée d'une foule de peuple, & dont la porte était gardée par 40 soldats nuds, mais armés de mousquets: les chambres étaient couvertes de nattes; on nous y regala de tabac, de betel, de cocos. Après une heure de séjour, nous partîmes. Le sultan nous visita une seconde fois, & nous fit accepter un jeune garçon & deux boucs; le premier avait deux rangs de dents à chaque gencive, ce que je n'ai vu qu'à lui. Nous achetâmes des patates, de beaux perroquets, un grand nombre de crocadores, oiseau de la forme & de la grandeur du perroquet; mais son plumage est d'un blanc de lait, & il a sur la tête une touffe de plumes; nous y achetâmes aussi un pros que

nous ſciâmes à une des extrêmités pour y placer un gouvernail : après ces changemens, il allait admirablement à la voile &, à la rame. Nous partîmes de ce lieu où nous fûmes forcés de laiſſer notre ancre engagée dans le roc. Après avoir paſſé au travers de petites isles & de bancs de ſable, nous fîmes route vers l'isle de *Timor:* nous vîmes celle d'*Omba*, puis celle de *Pentare*, où nous apperçûmes beaucoup de feux, & une ville : nous paſſâmes entre ces isles avec la marée, qui, lorſque nous fûmes au-delà du canal, nous jeta ſur deux isles qui le terminent ; ce ne fut qu'à force de bras & de rames, que nous réuſſimes à éviter d'y échouer. Bientôt nous découvrîmes Timor, isle, haute, montueuſe, longue de 70 lieues, large de 15 à 16 ; nous ne fîmes que la côtoyer : débarraſſé de toutes ces isles, nous fîmes voile vers la Nouvelle Hollande, forcés par le vent qui régnait alors ; nous rencontrâmes un banc dangereux, & découvrîmes les côtes du pays que nous cherchions ; nous en ſuivîmes la côte juſqu'à ce que nous eumes découvert une baie ſemée d'isles, avec un bon endroit pour mouiller ; nous y jetâmes l'ancre.

La partie de la Nouvelle Hollande qui était devant nous eſt baſſe & unie, bordée de bancs

de fable; le terroir en eft fec & fablonneux, on n'y trouve de l'eau qu'en y creufant des puits; les arbres n'y font pas nombreux, ni gros : ils font de la groffeur des pommiers; l'écorce en eft blanchâtre & les feuilles noires; du corps de l'arbre diftille une gomme qui reffemble à la gomme adragant. Les autres efpeces d'arbres ne nous étaient point connus; l'herbe y eft longue & déliée; nous n'y avons vu qu'une fois la trace d'un quadrupede; il y a quelques oifeaux terreftres, il y en a peu de marins; on y trouve peu de poiffons, mais beaucoup de vaches marines & de tortues. Les habitans font grands, droits & minces; ils ont la tête groffe & le front rond, leurs paupieres font demi fermées par la crainte des mouches qui entrent dans les narines & la bouche fi l'on ne tient la main devant elles. Ils ont le nez & les lèvres groffes, la bouche grande; les dents devant leur manquent à tous; ils n'ont pas de barbe; ils n'ont pas leurs cheveux noirs & crépus comme ceux des nègres dont ils ont le teint; leur afpect eft défagréable; un morceau d'écorce d'arbre leur fert de ceinture, & ils y attachent par devant une poignée d'herbe ou une branche feuillée; ils font fans maifons, n'ont pour lit que la terre, & pour couverture que le ciel; ils vont errans par petites troupes,

hommes, femmes, enfans, tous pêle-mêle ; ils vivent de poiſſons, de coquillages, & n'ont ni légumes, ni grains, dont ils puiſſent vivre ; ils n'ont pour armes que des lances & des épées de bois, font du feu en frottant deux morceaux d'arbres ; ils parlent du goſier & ne paraiſſent avoir aucun culte. Nous voulûmes nous en approcher ; ils s'enfuirent. Dans les isles de la baie ils étaient plus nombreux, ſans en être moins ſauvages ; notre deſcente les fit fuir, heurler, mais ils ne pouvaient s'y cacher ; lorſqu'ils virent que nous ne leur faiſions point de mal, ils ſe calmerent. Eſpérant qu'ils nous feraient de quelque utilité, nous donnâmes à l'un une paire de culottes, à l'autre une chemiſe, à celui-ci un vieil habit ; mais quand nous voulûmes qu'ils nous aidaſſent à porter nos barils d'eau à terre, nous ne pûmes y réuſſir ; nous en chargions leur dos, nous leur montrions où il fallait les porter ; ils demeuraient immobiles avec leurs charges, ſe regardant & grimaçant comme des ſinges. Nous fûmes donc obligés de le faire nous-mêmes, & ils quitterent nos préſens, comme ſi les habits n'étaient faits que pour travailler. Ils n'admiraient rien de ce que nous poſſédions. Un jour nous en prîmes quatre que nous amenâmes à bord ; nous leur donnâmes

du riz bouilli, de la tortue, de la vache marine; mais ſans regarder ce qui était autour d'eux, & quand on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. Le bruit du tambour les faiſait fuir en criant *Gury, Gury;* ceux des isles s'accoutumerent à nous voir; ceux du continent furent auſſi fuyards à notre départ qu'à notre arrivée, quoique nous regalaſſions toujours ceux que nous pouvions atteindre.

Nous mîmes notre vaiſſeau à ſec ſur le ſable, élevâmes une tente & pêchâmes ſans inquiétude. Nous en partîmes le 12 Mars 1688, pour nous rendre à l'isle des *Cocos.* Nous vînmes à une petite isle couverte de bois, & ſous le 10° 30′ de latitude méridionale : nous y envoyâmes nos canots pour couper du bois & faire de l'eau, ils apporterent des boubies & des hommes de guerre pour regaler tout l'équipage: ils y prirent un animal terreſtre qui a l'air d'une grande écreviſſe, à l'exception de ſes pattes; il ſe tient dans les ſables arides & s'y creuſe un réduit; ils donnent une bonne nourriture, & ſont couverts d'une écaille d'un brun obſcur, qui rougiſſait en bouillant. Cette isle eſt aſſez élevée, eſcarpée, excepté vers le nord: le ſol en eſt très-bon.

Après l'avoir quittée, nous découvrîmes le

7 Avril la côte orientale de Sumatra ; des noix de cocos flottaient près d'elle sur la mer, & nous en recueillîmes quelques-unes. Nous vinmes à l'isle *Triste*, qui n'a pas un mille de circuit & que la mer couvre dans le tems du flux; le terroir en est sablonneux, il produit des cocotiers, dont la noix est petite & de bon goût, nous en fimes une bonne provision : nous en mêlions la chair avec du riz cuit, & c'était un mets agréable : d'autres petites isles sont plus au nord & produisent le même fruit. Celle de *Nassau* est ombragée par de grands arbres ; près d'elle en est une très-petite, basse, entourée de rochers, où nous fimes encore provision de cocos. Enfin nous parvinmes dans le canal formé par l'isle Sumatra & l'isle des *Cochons*, qui est élevée, unie, parée de grands arbres fleuris. Nous poursuivîmes là une barque que nous prîmes : elle était chargée de noix & d'huile de cocos : le capitaine prit la charge, perça la barque, & retint dans le vaisseau les quatre Achemois qui la conduisaient. Il le fit pour ôter à moi & à quelques autres les moyens de nous échapper dans le voisinage de places de commerce ; car il savait que nous ne restions sur le vaisseau que malgré nous ; il nous servit sans le vouloir, comme on le verra. Nous découvrîmes

les isles qui ſont devant la rade d'Achem, & bientôt après les isles de *Nicobar.* Leurs habitans portent aux navires Européens qui paſſent dans leurs parages de l'ambre gris & des fruits; ils ſavent falſifier le premier, & il faut s'y connaître pour n'être point trompé. Un moine qui demeura quelque tems avec eux, dit que ce ſont de bonnes gens, paiſibles, honnêtes; qu'ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils vivent bien, qu'ils ont de la bonne foi. Nous mouillâmes dans l'isle *Nicobar*, qui a 10 lieues de long ſur 3 à 4 de large; ſon côté méridional eſt aſſez élevé, & ceint de roches eſcarpées; par-tout ailleurs, elle eſt baſſe, unie, fertile, bien arroſée, couverte de grands arbres bons à tout: des cocotiers en bordent les baies, & y forment de rians bocages; derriere leur enceinte, on en trouve une autre d'arbres ſemblables à nos gros pommiers, dont l'écorce eſt noirâtre, la feuille large, & le fruit auſſi gros que celui à pain; le dedans eſt ſemblable à la pomme; mais plus filamenteux. Les habitans le nommerent *melori*, & je ne l'ai vu que là; les hommes y ſont grands, bien proportionnés, ont le viſage agréable, le teint couleur de cuivre: ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture, dont les extrêmités pendent entre les cuiſſes; les fem-

mes ont un jupon qui leur defcend jufqu'aux genoux. Leur langue a des mots malais, mais n'eft pas la même; ils n'ont ni temples, ni idoles, ni culte, demeurent dans des maifons petites, élevées fur des pilots, & dont les toits font faits en forme de dômes. Ils n'ont point de chefs; tous y font maîtres: les cocos, les meloris font leurs principaux alimens; ils ont quelques cochons fort petits & quelques poules; les hommes pèchent dans des canots légers, pointus au deux bouts, allant à la voile & mieux encore à la rame.

Nous y arrivâmes le 5 Mai; notre capitaine n'y voulait refter qu'un jour, & je voulus profiter du moment pour m'échapper: ces isles, leurs habitans me plaifaient; ils m'offraient un objet de commerce avantageux dans l'ambre gris, & de-là je pouvais aifément gagner un port Européen. Au moment du départ, je demandai à être mis à terre, je l'obtins, parce qu'en ce lieu, je ne pouvais nuire au refte de l'équipage, & je me hâtai de profiter de cette bonne volonté. Je defcendis, j'entrai dans une maifon vuide avec mon cofre & mes habits. Mais à peine j'y étais, que Teal, fuivi de quelques hommes armés, vint pour me faifir & me ramener à bord; il fallut les fuivre. Je trouvai

que trois hommes demandaient inſtamment de me ſuivre. On le permettait à deux, mais le troiſieme qui était le chirurgien, leur était néceſſaire, & ils le forcerent à reſter. Nous entrâmes dans la maiſon que j'avais d'abord occupée, & bientôt après, nous y vîmes arriver les quatre Achemois, & le métis Portugais qui s'était joint à nous à Pulo-Condore; l'équipage crut n'en avoir plus beſoin, & qu'ils ne pouvaient m'être utiles. Nous pouvions nous défendre des habitans du pays; mais ſeul, je ne crois pas que je les euſſe craint; ils ne pouvaient me craindre ni ſuppoſer que je leur vouluſſe faire du mal. Je n'ai jamais vu d'antropophages, ni d'hommes qui fiſſent le mal ſans motifs.

Dès que je me vis bien accompagné, je penſai à faire le trajet juſqu'à l'isle de Sumatra. Mais auparavant je voulus voir partir notre vaiſſeau; la nuit était avancée, & la lune l'éclairait; nous le vîmes mettre à la voile & alors nous allâmes nous coucher. Les poſſeſſeurs de la maiſon vinrent le lendemain matin, & nous achetâmes d'eux un canot avec une hache qu'un des matelots qui nous avait conduits à terre avait cachée pour nous la donner; & nous nous lançâmes à l'eau: à peine fûmes-nous au large que

le

le canot renversa, & nous nous sauvâmes à la nage, traînant après nous nos hardes. Ayant séché nos livres & nos habits, nous nous rembarquâmes de nouveau pour aller sur la côte orientale de l'isle : malgré nous, les habitans nous suivirent : pour s'opposer à ce dessein, l'un de nous tira un coup de fusil qui les effraya sans les empêcher de venir après nous, & qui nous brouilla avec tous. Nous approchâmes de quelques maisons : tous les habitans s'enfuirent & nous manquions de provisions ; nous fimes ensorte de leur prouver que nous ne leur voulions point de mal, & parvinmes à faire la paix avec eux : pour de vieilles guenilles, pour des morceaux de toile nous achetions du melori ; nous aurions pû acheter des cochons, mais nos Achemois étaient Mahométans, & nous craignîmes de les scandaliser. Nos provisions au moment de notre départ furent de trois pains de melori, & d'autant d'eau que pouvaient en contenir 12 coquilles de cocos & deux ou trois bambous ; nous avions 40 lieues à faire pour nous rendre à Achem & nous étions huit : notre canot pointu par les deux bouts, était mince & léger ; il portait un mât, une voile de nattes & deux ailerons pour l'empêcher de renverser ; j'avais un compas de poche ; voilà nos moyens pour tra-

verſer cette mer. Le tems était beau, & en nous éloignant, nous comptions trouver un bon vent: nous ramions tour à tour avec quatre rames nous avions fait ſelon nous 12 lieues dans l'après midi & pendant la nuit; mais au jour, nous découvrîmes l'isle que nous avions quittée. Le vent nous permit de quitter nos rames pendant quelques heures; le lendemain, nous cherchions l'isle de *Sumatra*, qui n'en devait plus être qu'à 20 lieues; au lieu de la découvrir, nous vîmes encore celle de Nicobar à 8 lieues de nous: le courant nous avait entraînés vers elle. Cependant un grand cercle qui parut autour du ſoleil nous annonçait un mauvais tems, & je ſouhaitais être voiſin de quelque terre; il fallut cacher mes craintes. Le vent devint très-violent; nous baiſſâmes notre voile, mais le vent venant de côté, menaçait de nous renverſer, & il fallut en ſuivre la direction. Nous nous abandonnâmes donc au vent & à la mer; ſouvent les vagues entraient dans le canot; mais nous reparions promptement le dommage; les aîlerons nous empêchaient de renverſer. Cependant lorſque je vis le ciel ſe couvrir de nuages noirs, je n'eſpérai pas que nous puſſions nous ſauver, le courage m'abandonna, je penſai à la mort, à ma vie paſſée, à ce que j'a-

vais à en craindre, & j'adressai au ciel de ferventes prieres; peut-être elles furent entendues; soumis à la Providence, sans oublier les moyens qui pouvaient nous sauver, nous passâmes une nuit cruelle, éclairée par la foudre, une pluie abondante lui succéda: elle nous trempa jusqu'aux os; mais nous remplîmes nos coquilles déja vuides, & nous ne craignîmes plus la soif. Le vent nous chassait à l'orient; quand il eut baissé, nous nous dirigeâmes de nouveau vers Sumatra; un nouvel orage nous força de nous y abandonner encore. La nuit vint; avec quelle impatience nous attendions le jour! il parut; mais pour nous annoncer encore la tempête. Enfin le 19 Mai, un Achemois cria *Pulo-Way*; nous ne sûmes ce qu'il voulait dire que lorsqu'il eut montré la terre à ses camarades; nous vîmes la terre comme eux; c'était une isle située au nord-ouest de Sumatra. La faim, l'humidité, le froid, nous auraient fait voir la terre avec transport quand nous aurions été en sûreté; qu'on juge de ceux que nous éprouvâmes dans notre situation. Nous cinglâmes vers elle autant que nous le permettait un vent d'ouest violent. A midi, nous nous apperçûmes que la terre que nous voyons n'était point l'isle de Way; mais la montagne d'Or, dans l'isle de Sumatra. Le len-

demain nous découvrîmes la Terre-Basse; nous n'en étions plus qu'à 8 lieues. Enfin nous y arrivâmes dans la nuit. Nos Achemois nous menerent dans un petit village, & nous y allâmes épuisés par la fatigue & travaillés de la fiévre. Un noble de l'isle nous fit placer le lendemain dans une grande maison, & prit soin qu'il ne nous manqua rien. Le récit des Achemois avait excité sa charité, & celles des autres. On nous fit présent de buffles, de chêvres dont nous n'avions que faire, & que nous laissâmes échapper après le départ des nobles. On nous donnait abondamment des vivres; mais ces hommes superstitieux ne voulaient point les apprêter; ils évitaient même de manger avec nous; il fallait que nous fissions la cuisine & la fiévre nous accablait. Nous demeurâmes dans ce lieu 10 ou 12 jours, après lesquels nous résolûmes d'aller à Achem. On nous fournit un pros, & les habitans nous y conduisirent; car nous n'en avions pas la force. Il fallut trois jours pour y arriver. Nous y fûmes logés dans le comptoir de la compagnie Anglaise. Trois jours après le métis Portugais mourut de la fiévre: un de mes compagnons Anglais le suivit; l'autre n'espérait pas en réchapper non plus que moi. Je pris une drogue d'un médecin Achemois

qui faillit de me donner la mort par son action violente; elle chassa la fievre pour une semaine; elle me revint ensuite & je la gardai une année entiere.

Peu de tems après, nous nous embarquâmes sur un petit vaisseau Anglais qui se rendait aux isles *Nicobar*, mais la tempête nous força de rentrer dans le port. Je quittai ce vaisseau pour monter sur un autre, avec lequel je visitai Tunquin & Malaca, puis je revins à Achem, au mois d'Avril 1689. De-là, j'allai au *Fort St. George*, d'où je revins à *Bencou*, dans l'isle de Sumatra. Dans ces différens voyages, j'appris le sort du vaisseau sur lequel j'étais venu d'Amérique dans les Indes orientales. Il cingla d'abord vers Ceilan, qu'il ne put atteindre, & vint se rafraîchir sur la côte de Coromandel, où la moitié de son équipage le quitta, les uns pour se rendre dans des établissemens Européens, les autres pour se mettre à la solde du Grand Mogol. Ried fit voile avec le reste de l'équipage, projettant de passer dans la mer Rouge; mais les vents le forcerent de se rendre à Madagascar, où il trouva un navire de la Nouvelle-York, sur lequel il passa suivi de six des siens. *Teat* devenu capitaine du reste, partit pour la mer Rouge, & les vents le force-

rent encore de venir ſur la côte de Coromandel. Il revint enſuite à Madagaſcar, & ſon vaiſſeau y coula à fond dans la baie de St. Auguſtin. J'ai parlé d'un prince des isles *Meangis*, eſclave à Mindanao ; dans mes différentes courſes aux Indes, je parvins à en acquérir la propriété, ainſi que celle de ſa mere. Je l'appellais le *Prince peint*, parce qu'il était *tatoué* tout le long de l'eſtomac, entre les épaules, ſur le devant des cuiſſes & autour des bras & des jambes, de figures ſingulieres, variées, de lignes, de fleurons, &c., bien proportionnés & deſſinés avec art. C'eſt un uſage des isles *Meangis*. J'amenai ce prince à *Bencouli*, il demeurait avec ſa mere dans une maiſon hors du fort. Elle faiſait & racommodait ſes habits ; il faiſait des cofres. La mere mourut malgré tous mes ſoins : le fils ne put ſe conſoler de ſa perte : mais je le ſauvai de la mort. Je faiſais de grands projets ſur ce prince : comme les isles Meangis étaient, ſelon lui, riches en or & en épiceries, j'eſpérais qu'on me donnerait un vaiſſeau & une commiſſion pour le rétablir dans ſon pays, & y fonder un commerce avantageux de ſes productions ; plein de ces idées, je l'emmenai avec moi lorſque je revins en Angleterre.

Je partis de *Bencouli*, dans l'isle de Sumatra, le 25 Janvier 1691, dans un vaisseau nommé la *Défense*, commandé par M. Heath ; nous mimes à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance, & fûmes bientôt travaillés de maladies qui nous enleverent plus de 30 hommes. Je crois que la cause du mal venait de l'eau prise dans la riviere de Bencouli, qui reçoit plusieurs ruisseaux, lesquels coulent au travers des terres marécageuses & mal-saines : celles qui enflent les rivieres dans le tems des pluies, sont en général toujours mal-saines, & elles donnent la mort aux poissons mêmes qui vivent dans leur sein. De plus, cette eau mauvaise par elle-même, avait été mise à fond de cale avec le poivre qui l'échaufait, au point qu'on avait peine à y tenir les mains : elle était devenue noire, & avec cela les vivres étaient depuis trois ans dans le vaisseau. Le capitaine fit donner aux matelots du tamarin pour manger avec le riz, ce qui leur fit beaucoup de bien ; tous furent malades & peu croyaient l'être ; c'était une faiblesse extrême, mais sans douleur. Dès que le vent était fort, nous ne pouvions diriger notre vaisseau. Le capitaine malade comme nous, voulait faire son quart comme les autres ; mais enfin le vent l'emportant sur nos vains efforts, il nous assem-

bla pour délibérer ſur la ſûreté commune. Chacun donna ſon avis; on ne pouvait gagner le cap, & ſi l'on ne trouvait bientôt la terre, il fallait ſe réſoudre à périr. Le vent était bon pour aller à l'isle *Johanna ;* mais elle était éloignée, & il nous fallait encore quinze jours pour y arriver, & bien plus long-tems ſi le calme nous ſurprenait. Les voix ſe réunirent à faire tous ſes efforts pour ſoutenir ſa route vers le cap; on pouvait eſpérer encore que le vent changerait. On promit un mois de paye en don à ceux qui ſe trouveraient prêts à donner ſecours, qu'ils fuſſent de quart ou n'en fuſſent pas. Cet expédient rehauſſa le courage, augmenta l'activité: deux jours s'écoulerent, & bientôt le vent qui nous fatiguait tomba pour faire place à un autre qui nous favoriſait, & avec des efforts que nous n'avions pas lieu d'attendre de notre faibleſſe, nous parvinmes à nous approcher du cap; nous fimes ſignal de détreſſe, & on nous envoya 100 hommes qui nous aiderent à entrer dans le havre & à jeter l'ancre: ils nous rendirent ſervice, on les recompenſa graſſement, & de plus, ils nous déſirent ſans que nous nous en apperçuſſions du bœuf ſalé que nous avions encore, & d'un balot de mouſſelines. On deſcendit à terre les plus

faibles d'entre nous ; les autres furent bien nourris avec des alimens ſains, & ces ſoins ne furent pas inutiles ; quatre d'entr'eux moururent ; tout le reſte ſe rétablit promptement (*) ; mais nous avions ſi peu de monde qu'il ne ſuffiſait pas pour la manœuvre. Le capitaine en demanda au gouverneur qui ne put leur en fournir ; à deux vaiſſeaux Anglais qui arriverent au cap ; mais ils en manquaient eux-mêmes ; à une flotte Hollandaiſe qu'on attendait avec impatience & qui ne put nous tendre aucun ſecours. Il fallut ſe réſoudre à prendre en cachette des ſoldats & des matelots du cap qui deſiraient retourner en Europe ; on les amenait de nuit au vaiſſeau & ils s'y tenaient cachés durant le jour. Parmi ceux qui renforcerent notre équipage, était Daniel Wallis que la néceſſité rendit nageur à Pulo Condore, ſans l'avoir jamais appris.

Nous partîmes du cap le 23 Mai, & cinglâmes vers *Ste. Helene.* Une groſſe mer défonça les tonneaux où nous tenions l'eau, les boulets ſortirent de leurs caiſſes & roulant çà & là, faiſaient un bruit horrible à chaque roulis ; les

(*) Nous ſupprimons la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, & des mœurs des *Hodmadods* ou Hottentots : elles ſe trouveront plus bas.

poulies, les cordages faisaient entendre une musique effroyable ; les mâts furent ébranlés ; mais la perte se borna là, & la mer se calma en peu ; elle demeura cependant enflée jusqu'à Ste. Hélene, quoique le tems fut beau & la mer modérée. Nous arrivâmes le 20 Juin dans cette isle.

Elle est sous le 16° de latitude méridionale, & cependant l'air y est tempéré, bon & sain : elle est bordée de rochers, hérissée de montagnes arides, laissant entr'elles de beaux vallons. Les Portugais la découvrirent, & y porterent des chèvres & des porcs ; les Hollandais s'en emparerent & l'abandonnerent pour le Cap de Bonne-Espérance, les Anglais s'y établirent, les Hollandais les en chasserent, & le capitaine Monday vint les en chasser à son tour ; elle est demeurée à la Compagnie des Indes, qui l'a mise en état de défense. On y trouve des patates, des yams, des plantains & des bananes ; on y nourrit des cochons, des bœufs, des poules, des canards, des oies & des coqs d'Inde. On commence à y planter de la vigne. La plupart des habitans y sont fort pauvres. C'est un excellent lieu de relâche : l'isle produit d'excellens simples, & on y guérit facilement du scorbut. Plusieurs de nos matelots y firent des maîtresses ; ce qui rend ces filles plus faciles, est le desir de

ſortir de ce lieu qu'elles regardent comme une priſon : toutes ſont bienfaites, propres & ne manquent pas de graces.

Dès que nous eûmes fait notre proviſion d'eau, nous partîmes pour l'Angleterre ; c'était le 2 Juillet. Le plus court chemin ſerait de côtaier l'Afrique ; mais des vents variables le rendraient le plus long. Nous nous tinmes à égale diſtance de l'Afrique & de l'Amérique, & nous eûmes des vents frais & conſtans. Nous rencontrâmes deux vaiſſeaux Portugais qui allaient au Breſil, & achevâmes notre route heureuſement. Nous gagnâmes les Dunes le 19 Novembre ; là je deſcendis avec mon prince peint, qu'on envoya chercher pour montrer à des perſonnes de conſidération : tous les projets que j'avais formés ſur lui s'évanouirent par le beſoin d'argent où je me trouvais, & qui me força de le vendre. J'appris depuis qu'on le promenait pour le faire voir & qu'il était peu de tems après mort de la petite vérole à Oxford.

Les voyages & les découvertes de Dampier dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée ſont intéreſſantes & curieuſes, mais n'entrent pas dans notre plan : il fit ſon ſecond voyage autour du monde avec le capitaine Wood Rogers : on le trouvera ſous ce titre.

VOYAGE DE COWLEY.

JE me tairai ſur les raiſons qui m'amenerent d'Angleterre dans la Virginie. Il ſuffira de dire que je partis de celle-ci au mois d'Août 1683, ſur un bon vaiſſeau nommé la *Vengeance*, monté de 8 canons, de 52 hommes, & commandés par Jean Cook. J'en étais le pilote : nous nous dirigeâmes d'abord vers le petit Guave, port de l'isle Hiſpaniola, puis vers les isles du Cap Verd. Au mois de Septembre, nous touchâmes à l'isle de *Sal*, où l'on ne trouve ni fruits, ni bonne eau douce; mais on y peut avoir de très-petites chèvres, & la mer y abonde en poiſſons. Nous n'y vîmes que cinq hommes, dont l'un était gouverneur, le ſecond capitaine, deux autres lieutenans; tous ſont noirs & mépriſent le nom de nègres, & croyent être Portugais. Les ſalines de cette isle ont deux milles de long, & les Anglais viennent ſouvent y chercher du ſel.

Nous y reſtâmes ſix jours, & en partîmes pour jeter l'ancre ſur le rivage de *S. Nicolas*. Là, nous creuſâmes des puits pour faire pro-

vision d'eau douce, & nous trafiquâmes avec les habitans pour avoir des chèvres, des plantains, des bananes & d'assez mauvais vin. Nous y conclûmes de nous rendre à S. Yago, pour nous y saisir, s'il était possible, d'un vaisseau plus commode que le nôtre, & bientôt nous cinglâmes vers la rade. Du haut de notre grand mât nous y vîmes un vaisseau à l'ancre : il était Hollandais, monté de 50 pieces de canon & de 400 hommes d'équipage. A notre approche, les matelots qui étaient à terre accoururent, se préparerent à nous bien recevoir, ouvrirent leurs sabords, & pointerent leurs canons. La vue de tant de pieces d'artillerie & d'un équipage si nombreux nous fit promptement changer de route. On nous lâcha dix volées de canon, mais aucune ne nous atteignit. Cette brusque réception nous fit cingler vers la Guinée, où nous fûmes plus heureux. Près de Sierra Leona, nous abordâmes un vaisseau neuf de 40 canons, propre pour faire un long voyage, & nous réussîmes à nous en saisir : nous y trouvâmes toutes les provisions nécessaires pour la course que nous méditions. Après avoir rempli nos barriques d'eau vers Sherbro, nous tournâmes notre proue vers le midi de l'Amérique.

Nous découvrîmes la côte du Brefil vers la fin de Décembre, & nous la fuivîmes quelque tems. Vers le 40° de latitude méridionale, nous vîmes la mer auffi rouge que du fang ; ce phénomene était produit par une quantité prodigieufe de chevrettes, accumulées par monceaux dans un efpace de plufieurs lieues. Des bandes de chiens marins, de groffes baleines paffaient près de nous, s'élevaient hors de l'eau & faifaient un bruit quelquefois effrayant. Vers le 47° nous vîmes une isle inconnue & déferte, à laquelle je donnai le nom de *Pepis.* On y peut faire de l'eau & du bois, & elle offre un havre où mille vaiffeaux peuvent mouiller en fûreté. Divers oifeaux voltigent fur cette isle, & la mer qui s'y balance fur un fond de fable & de roche, y eft très-abondante en poiffons.

Un vent violent ne nous permit pas d'y jeter l'ancre, & nous pouffa plus avant vers le midi. Nous ne voulions pas traverfer le malheureux détroit de Magellan ; vers le 53°, nous découvrîmes la Terre de Feu, & fans des houles violentes nous aurions enfilé celui de le Maire : nous laiffames l'isle des Etats à notre couchant, puis gouvernant à l'oueft, nous apperçûmes le cap Horn le 14 Février 1684. Là, nous fûmes accueillis d'une tempête violente, qui ne fit

place à un tems plus doux que dans les premiers jours de Mars. Elle nous poussa jusqu'au 60° 30′ de latitude méridionale, & comme nous étions occupés à nous choisir des Valentines lorsqu'elle s'éleva, il fallut bien en conclure qu'on ne pouvait sur mer parler de femmes sans danger.

Au commencement de Mars, le vent souffla du sud, & nous poussa dans un climat plus supportable; car nous avions éprouvé un froid si excessif, que chacun de nous pouvait boire trois pintes de brandevin brûlé dans un jour sans en être incommodé. Vers le 40°, nous apperçûmes un vaisseau, & bientôt nous le joignîmes: c'était le Nicolas de Londres, commandé par le capitaine Eaton. Nous étions compatriotes, nous avions les mêmes projets; nous nous réunîmes avec joie pour les exécuter. L'isle de Juan Fernandez parut à nos yeux; fatigués de ne voir que la mer, nous y jetâmes l'ancre & y trouvâmes de bonnes chèvres grasses, d'excellent poisson, de l'eau exquise & du bon bois de charpente. Le capitaine Sharp y avait laissé un Indien de la nation des Mosquites, qui nous voyant de loin, connut que nous étions Anglais, & nous prépara un bon repas.

Le port de cette isle est exposé à des bouffées

de vents, contre lesquelles il est difficile à un vaisseau de se soutenir: il est le seul de l'isle, & si bien fortifié par la nature, qu'avec quelques faibles fortifications, 100 hommes pourraient la défendre contre une petite armée.

Nous en partîmes pour nous rendre vers la côte d'Arica, & là, nous délibérâmes si nous devions entrer dans la baie, ou nous en tenir écartés: ce dernier avis prévalut; il valait mieux, selon nous, cingler vers le cap Blanco, pour y attendre la flotte d'argent à son retour de Panama. Une espérance éloignée, mais brillante, nous fit éloigner du port d'Arica, où nous aurions trouvé un vaisseau chargé de 300 tonnes d'argent. En chemin nous en rencontrâmes un, dont nous nous emparâmes; il était chargé de bois de charpente dont nous étions peu avides, & qui nous força d'en nourrir l'équipage, de peur qu'en le relâchant, il ne nous découvrit. Nous vinmes à l'isle de Lobos, où l'on ne trouve ni bois, ni eau douce; mais qui nourrit de bons oiseaux, secours devenu nécessaire pour nos malades. Nous y mîmes nos vaisseaux à la bande & y demeurâmes sept à huit jours; mais impatiens de faire d'utiles exploits, nous y résolûmes de surprendre Truxillo, ville qui était à plus de 3 lieues du rivage: c'était un coup hasardeux,

hasardeux, car nous n'avions que 100 hommes en état de descendre à terre,& encore ils étaient faibles. Le lendemain nous nous occupions à tirer l'ancre lorsque nous découvrîmes trois vaisseaux : nous leur donnâmes la chasse & les prîmes ; ils étaient chargés de farine, de fruits, de confitures ; ils avaient eu de l'argent ; mais sachant que nous étions dans ces mers, ils l'avaient mis en sûreté. Ces provisions nous firent plaisir, elles allaient nous devenir nécessaires ; nous pensâmes à les mettre en magasin & à nous tenir cachés pendant cinq ou six mois pour laisser à la crainte que nous avions inspirée aux Espagnols le tems de se dissiper. Nous cherchâmes donc les isles *Gallapagos*, nommées aussi les *Isles enchantées*, & nous les découvrîmes après une navigation de trois semaines.

Le vent nous empêcha d'aborder à la premiere que nous découvrimes : la terre en est haute & je la nommai le *Roi Charles*. Plus au nord, nous en vîmes trois ; la plus voisine de nous eut le nom de *Crossman*, la plus éloignée celui de *Dean*, celle entre ces deux reçut celui de *Brattles*. Je donnai d'autres noms à celles que je voyais au couchant. Nous mouillâmes dans un bon havre situé à l'extrêmité septentrionale d'une belle isle sous la ligne. Autour

nage un grand nombre de poiſſons & de tortues de mer, dont quelques-unes peſent 200 livres : une multitude d'oiſeaux, tels que des flamingos, & des tourterelles, s'y montraient de toutes parts : celles-ci ſe laiſſent prendre à la main; mais nos coups de fuſils les rendirent plus craintives. Je donnai le nom d'*York* à cette isle; celui de *Norfolk* à une qui était plus au levant, de forme circulaire & d'un aſpect agréable : plus au levant, on en voyait une troiſieme que j'appellai *Albermale :* la premiere offrait un port, où l'on peut être à l'abri de tous les vents, & devant lequel eſt une petite isle que je nommai *Jean Narborough.* Entre celles d'York & d'Albermale, on en voyait une qui ſous tous les points de la bouſſole préſentait des aſpects différens; tantôt paraiſſant couverte de fortifications ruinées, tantôt offrant l'image d'une grande ville, puis d'une prairie terminée par des forêts, je la nommai *l'isle enchantée de Cowley.* On trouve dans ces lieux d'excellente eau douce, du bois & une riche veine de minéral. En cinglant plus loin vers le nord, nous en vîmes de nouvelles, toutes riches en oiſeaux, en tortues, en poiſſons, en guanos; mais celle d'York fut la ſeule où nous trouvâmes de l'eau. Nous y mîmes en dépôt

1600 facs de farine, des confitures & autres provifions, puis nous cherchâmes de l'eau douce dans chacune des isles de ce groupe nombreux; mais dans le cours de nos recherches, nous tombâmes dans un courant fi rapide que nous tentâmes en vain de lutter contre lui: il nous força de cingler vers le continent, où nous découvrîmes le cap *Très-Puntas :* nous y envoyâmes notre chaloupe pour remplir nos barriques d'une eau affez bonne que nous y découvrîmes. Là, mourut notre capitaine *Jean Cook*, & nous l'y enfevelîmes. Nous y furprîmes trois Indiens, dont nous efpérâmes des inftructions fur la force & les richeffes de Realéjo que nous voulions furprendre : mais l'un d'eux nous échappa, & courut répandre l'allarme dans cette ville, d'où l'on enleva toutes les chofes précieufes, & où l'on s'arma. Dès que nous l'eûmes appris, nous renonçâmes à notre deffein, & remontant fur nos vaiffeaux, nous parvinmes triftement au golfe *S. Michel.* Nous y prîmes deux vaiffeaux riches en bétail, pauvres en argent: ces entreprifes infructueufes nous firent rompre notre fociété, & après avoir carené nos vaiffeaux, nous nous féparâmes. Je paffai fur le vaiffeau d'Eaton dont je devins auffi le pilote. Nous partîmes de ce golfe vers

le milien d'Août 1684, & vîmes vers le cap S. Francifco un vaiffeau que nous ne pûmes atteindre. Par-tout nous trouvâmes le pays en allarmes; nous parvinmes dans la baie de Paita où nous nous faifimes de deux vaiffeaux que nous brûlâmes, parce que les Efpagnols refuferent de les racheter. De-là, nous allâmes à l'isle Gorgone pour faire de l'eau & du bois, & nous en partîmes pour nous rendre dans les isles orientales.

Notre traverfée fut ennuyeufe & longue; le fcorbut nous accablait, & notre faibleffe était extrême. Ce ne fut que le 14 Mars 1685, que nous découvrîmes l'isle *Guam:* c'était au matin, la terre nous parut couverte d'arbres; nous en fîmes le tour, & au couchant nous en vîmes une plus petite qui lui eft jointe par une chaîne de rochers qui s'étend dans un efpace d'un peu moins d'une lieue: on voit une jolie baie dans la petite isle, mais il faut être bien près du bord pour y mouiller. Nous y jetâmes l'ancre, & envoyâmes notre chaloupe avec pavillon de paix; mais à notre approche, les habitans mirent le feu à leurs maifons & fe retirerent à la lueur des flammes. Nous abattîmes quelques cocotiers, & en cueillîmes les fruits pour nos malades qui en avaient grand

befoin. Comme nous nous retirions, les Indiens cachés derriere les buiffons nous menacerent avec leurs lances ; en vain nous leur faifions des fignes d'amitié, rien ne put vaincre leur défiance que le pavillon qu'ils virent enfin flottant fur notre chaloupe. Alors l'un d'eux coupa une branche d'arbre, en ôta l'écorce, vint nous le préfenter après qu'on lui eut donné un bonnet afin qu'il put nous faluer. Nous trafiquâmes paifiblement pendant un jour ; mais le lendemain, les Infulaires accueillirent notre chaloupe avec des pierres & des dards; nous y répondîmes à coup de fufil qui leur tuerent quelques hommes: nous n'eûmes pas même de bleffés.

Le gouverneur de Guam vint deux jours après fur un promontoire peu éloigné de notre vaiffeau, & nous fit demander qui nous étions, où nous allions, & d'où nous venions. Nous répondîmes que nous étions envoyés dans ces mers pour y faire des découvertes : il defira nous voir & nous invita à defcendre. Eaton defcendit avec 20 hommes bien armés: il fut falué par des falves ; nous rendîmes le falut depuis notre vaiffeau. Cet Efpagnol fut bientôt en bonne intelligence avec nous, & fur ce que nous lui témoignâmes des regrets d'avoir été,

comme forcés de tuer des Indiens, il nous permit de les tuer tous si nous voulions; mais nous ne fûmes point tentés d'user de cette permission.

Guam ou *Guana*, est sous le 13° 3′ de latitude septentrionale, & a environ 14 lieues de long. Elle est abondante en cocos, en patates, yams, papahs, plantains, bananes, sowr-sops, oranges, limons & miel. Les habitans reçoivent annuellement huit vaisseaux de Manille, qui leur apportent du sucre, du tabac, de soies & autres marchandises. On venait d'y bâtir l'année derniere un vaisseau de 160 tonneaux qu'ils avaient envoyé pour trafiquer à Manille. Elle est défendue par 5 ou 600 soldats. Le gouverneur nous fit présent de dix cochons & d'une grande quantité de différens fruits; nous présentâmes une épée à chacun de ceux qui nous l'apporterent, & envoyâmes une bague à diamant à leur chef.

Deux moines vinrent nous demander de la poudre de la part du gouverneur: nous leur en donnâmes quatre barils & y voulions joindre quatre canons qu'ils refuserent: ils voulurent payer la poudre, mais notre capitaine le refusa à son tour, & cette générosité lui valut une bague de 50 livres sterling, qui fut suivie d'un présent de noix de cocos, de patates, de cho-

colat, d'une piece de vaiſſelle d'argent & de ſix taſſes de porcelaine. Un jéſuite Français qui nous apporta ces dons, nous apprit à rapper la chair de cocos, à la preſſer, à la mêler avec l'eau, pour en faire une eſpece de lait d'un goût très-agréable.

Les Indiens nous avaient pris d'abord pour le vaiſſeau de Manille revenant d'Acapulco, & comme ils étaient en guerre avec les Eſpagnols, que ce vaiſſeau eſt très-grand, & porte un équipage nombreux, ils avaient été effrayés; mais ils ſe raſſurerent enſuite, & vinrent au vaiſſeau échanger leurs fruits contre de vieux clous & de la ferraille. La défiance nous tenait les yeux ouverts ſur eux, & nous ne les recevions que l'épée au côté, le piſtolet à la ceinture, & les canons prêts. Le pont était ſouvent couvert de ces Indiens, & ils s'y comporterent très-paiſiblement: cette conduite nous fit relâcher de nos précautions, & nous allions quelquefois à terre nous divertir avec eux; mais un jour que quelques-uns des nôtres étaient avec eux à la pêche, ils environnerent notre chaloupe avec le filet & la tirerent avec violence ſur le bord. On leur tira deſſus; ils s'enfuirent & eurent encore quelques morts ou bleſſés.

Ces Indiens ſont grands: quelques-uns ont

7 pieds de haut; ils ſont nuds, n'enterrent point leurs morts, mais les expoſent au ſoleil qui les deſſéche & les réduit en poudre; leurs armes ſont la fronde & une lance, dont la pointe eſt faite d'os humains taillés & dentelés comme une ſcie: les bleſſures qu'elles font ſont dangereuſes. Ils ſont très-vivaces; quelques-uns d'entre nous ſe montrerent inhumains envers eux, ils les attaquerent avec le fer & le feu, & l'on remarqua que le coutelas les perçait avec peine, & que l'un d'eux avait reçu 40 coups de mouſquet avant de mourir.

Nous nous ſouvinmes mieux que nous étions des hommes avec le gouverneur Eſpagnol: il nous fit encore préſent de divers fruits avant notre départ, & nous lui donnâmes ſix petites pieces d'artillerie. Auſſi lorſque deux Indiens de Manille vinrent nous exciter à nous emparer de cette poſſeſſion Eſpagnole & nous en montrer la facilité, nous ne voulûmes point donner les mains à une action qui nous paraiſſait une lâcheté. Après avoir réparé notre vaiſſeau, & nous être approviſionnés, nous levâmes l'ancre & ſaluâmes le gouverneur de trois coups de canon; il y répondit par le même nombre. Nous avançâmes d'abord avec aſſez de bonheur, puis des calmes fréquens, & des

vents faibles retarderent notre marche. Nous parvinmes enfin au nord de Luçon, près de laquelle un courant rapide nous fit dériver: cependant nous pûmes visiter quelques isles au nord de la grande: nous les trouvâmes inhabitées; le rivage y est plein de rochers & de bancs de sable; le fond y est mauvais; mais on y trouve beaucoup de noix muscades & des chévres.

La Mouson du sud-ouest nous obligea de nous rendre à Canton dans la Chine. Tandis que nous y étions à l'ancre, nous vîmes arriver 13 vaisseaux Tartares chargés des plus riches dépouillés des Chinois; nos officiers proposerent de s'en emparer, on le pouvait sans nuire & sans déplaire à aucune nation de l'Europe, & nous aurions fait une fortune immense; mais nos gens ne voulurent pas y coopérer; ils voulaient, disaient-ils, de l'or & de l'argent, & non faire le métier de colporteur. Nous partîmes donc de Canton pour chercher près de l'isle Luçon un vaisseau Tartare, dont la moitié de la charge consistait en argent. Nous le découvrîmes, le poursuivîmes & ne pûmes l'atteindre. Après cette course inutile, nous vinmes nous refugier dans une des isles au nord de Luçon pour y attendre des vents favorables qui

nous portassent vers Bantam, où nous voulions toucher, ignorant que les Hollandais en étaient alors les maîtres. Ces isles nous fournirent des noix de cocos & d'autres fruits: l'une d'elles était très-peuplée, & nous nous en emparâmes pour y faire notre provision de bœufs, dont elle nourrissait de grands troupeaux.

Nous en partîmes dans le mois de Septembre, & nous tombâmes entre les bancs de Paragoa, où nous restâmes trois jours flottant entre la crainte du naufrage, de la faim, de la mort, & l'espoir d'en échapper: nous réussîmes enfin à en sortir, & vinmes surgir au rivage d'une petite isle au nord de Borneo, où nous halâmes notre vaisseau à terre, & dressâmes une tente entourée de 10 pieces de canon, pour en éloigner l'ennemi, quel qu'il put être. Mais les Indiens qui n'avaient peut-être jamais vu d'hommes blancs, étaient si effrayés qu'ils n'oserent s'approcher. Un jour nous rencontrâmes un de leurs canots remplis de femmes: leur frayeur fut si grande qu'elles se lancerent toutes dans l'eau, nous les en retirâmes, & les traitant avec douceur, nous nous en fîmes aimer.

L'isle de *Borneo* est fort grande & de figure ovale: elle a 325 lieues dans sa plus grande longueur du sud au nord: elle a eu deux rois;

mais l'un a vaincu l'autre & y regne seul : elle est féconde en végétaux, riche en diamans, & produit du poivre, du camphre, de l'ébéne, du bois marqueté, des besoards, du musc, de la civette; on y trouve du girofle à bas prix, parce qu'on l'y apporte en secret des isles voisines. Elle nourrit de gros éléphans, des tigres, des pantheres, des léopards, des antilopes & des sangliers. Ses habitans sont Musulmans. Le gouverneur des Philippines fait un commerce avantageux avec le roi de Borneo, & par un article du traité de paix perpétuelle qui les lie, le roi doit faire la guerre à toutes les nations ennemies des Espagnols; ce qui nous obligea d'en prendre le nom. Nous y achetâmes du poisson, des oranges, des limons, des mangos, des plantains, des pommes de pin.

Nous partîmes sur la fin de l'année, & nous courûmes vers les isles Natunah, dont le nombre est prodigieux; mais elles sont peu habitées. De-là, nous nous rendîmes à Pulo-Timon, où les factions nous diviserent & me forcerent avec 19 de mes compagnons à passer dans l'isle de Java, sur une chaloupe que nous achetâmes. Le vent nous fit aborder à Chirebon, où nous fûmes très-bien reçus : c'est-là que nous apprîmes la mort de notre roi Charles II, &

que nous nous apperçûmes que nous avions perdu un jour en voyageant toujours vers le couchant. Ici, nous nous partageâmes encore en trois petites troupes, dont deux ſe rendirent au Bengale, & la troiſieme, composée de M. Hill, d'un matelot & de moi, ſe rendit à Batavia, dont le gouverneur, Jean Compaſa, nous facilita notre retour en Europe.

Batavia eſt forte, environnée de murs, munie d'un château ou citadelle, qui commande toute la place. On y voit quatre magnifiques cadrans; le commerce y eſt très-grand, ſur-tout avec les Chinois qui forment la moitié de ſes habitans. Les princes voiſins dépendent d'elle, & ils n'oſent faire la guerre ou la paix ſans ſa permiſſion. Celui qu'on appelle empereur de Java, y avait mis ſa couronne en gage pour 500,000 rixdales qu'il y avait emprunté : on envoya des Hollandais pour retirer cette ſomme ; mais ce prince perfide les pria d'entrer dans une chambre où l'on mit le feu, & qu'il entoura d'hommes armés pour tuer ceux qui s'échapperaient : ils y périrent tous. Quatre ou cinq vaiſſeaux allerent demander ſatisfaction de ce maſſacre lorſque nous étions à Batavia.

Il y avait deux vaiſſeaux dans la rade qui devaient partir pour la Hollande ; nous nous

embarquâmes ſur l'un d'eux, & comme nous ſortions du port, nous y vîmes entrer le capitaine Eaton. Nous continuâmes notre route & vinmes à Bantam, où nous nous pourvûmes de quelques proviſions. Nous en ſortimes pour jeter l'ancre dans l'isle du Prince, où nous attendîmes un vent favorable. En Mars 1686, nous cinglâmes vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Des poiſſons nous ſuivirent juſqu'à l'isle de *Mona*, au-delà de laquelle nous ne les vîmes plus. Le 18 Mai, nous vîmes l'isle *Primicva*, qui à la diſtance de 12 lieues nous parut une terre élevée & unie, ſurmontée de petites montagnes. Dans ces parages un courant rapide trompe toujours les pilotes, & fait dériver le vaiſſeau vers le midi, quelquefois vers le levant ou le couchant. Plus loin, un vent violent nous força de mettre à la cape. Nous vîmes peu après la terre; elle nous parut haute & parſemée de montagnes; mais nous la vîmes ſans pouvoir l'atteindre: des vents furieux nous baloterent pluſieurs jours, pendant leſquels nous ne pûmes porter de voile. Ce qui redoubla nos peines fut la diſette d'eau: nous n'en avions qu'une chopine par tête, & craignant de manquer le cap, nous fîmes route vers l'isle Mayotta, ou Johanna, l'une des isles Comore. La goute

nous enleva notre capitaine. Le 30 Mai, on jeta ſon corps à la mer, & un conſeil formé des officiers des deux vaiſſeaux, s'aſſembla pour en élire un autre. On en élut un qui ne voulut pas l'être; on lui ordonna d'accepter l'emploi, il s'y refuſa toujours, & de-là nâquirent des querelles déſagréables.

Le lendemain nous revîmes la terre : elle nous parut une montagne ronde & platte au ſommet; un bon vent nous avait fait eſpérer de parvenir au Cap de Bonne-Eſpérance, & c'était lui que nous découvrîmes : nous fûmes le jour ſuivant devant ſon havre, nous y entrâmes & jetâmes l'ancre devant le château. Il y a une isle baſſe dans cette baie, mais on peut paſſer de l'un ou de l'autre de ſes côtés ſans danger. A quelque diſtance de l'isle eſt un rocher, au midi duquel étaient ſept vaiſſeaux à l'ancre: ſix partaient pour les contrées que nous quittions, un ſeul allait où nous tendions. Quand nous fûmes à terre, on nous apprit divers naufrages de vaiſſeaux richement chargés, & que probablement l'Angleterre ſerait bientôt en guerre avec la France.

J'ai vu des Hottentots; ce ſont les hommes les plus ſales & les plus vilains que j'aie vu de ma vie; une peau de mouton leur couvrait

le dos, ils dansaient d'une maniere indécente, & quoique jaloux de leurs femmes, ils les offrent aux Européens pour un morceau de tabac en corde.

De la baie où nous étions, nous nous rendîmes à celle de la Table; diverses hauteurs l'environnent, & elles s'élevent plus encore que la montagne de la Table: vers le nord est celle du Lion, derriere laquelle est celle du Diable. Le 4 Juin, mes deux amis & moi, nous nous rendîmes à terre pour voir la ville. Elle n'a gueres qu'une centaine de maisons, toutes sont basses à cause de la violence des vents qui y regnent une partie de l'année. Le château est fort & défendu par 80 pieces de canon. Le jardin de la Compagnie est vaste & magnifique, coupé en allées d'arbres fruitiers, renfermant toutes sortes de végétaux: il peut avoir un mille de long, sur 125 pas de large. Le pays nourrit un grand nombre de bêtes à laine, dont la chair est d'un goût exquis; mais on y trouve peu de gros bétail & de volaille. Nous visitâmes un village d'Hottentots, hommes aussi puans que leurs cabanes, dont l'odeur se supporte à peine: elles sont rondes, le foyer est au centre; ils couchent dans les cendres sur une peau de mouton. Outre cette peau qu'ils

portent ſur leurs épaules, ils ſe couvrent la tête d'un bonnet de cuir fort gros & fort ſale, & ils s'entortillent les jambes de la cheville au genou avec des boyaux de bêtes. Ils ſont naturellement blancs ; mais ils ſe noirciſſent avec de la ſuie & ſe graiſſent par tout le corps, ce qui à la longue les fait devenir fort noirs : ils ſont bien faits, mais ont le nez plat. Lorſqu'une femme ſe marie, elle ſe coupe une jointure d'un de ſes doigts ; ſi ſon mari meurt & qu'elle ſe remarie, elle s'en coupe une ſeconde, & ainſi de ſuite. Ils mangent toutes ſortes de vilenies ; ils ſe ſaiſiſſent avec avidité des parties des animaux que les Européens rejettent, les font griller & les dévorent à demi cuites. Ils ſemblent adorer la lune, & viennent en foule ſur le bord de la mer attendre ſon lever en danſant, & en chantant à gorge déployée : ſi les nuages la cachent, ils diſent qu'elle eſt irritée contr'eux.

L'un d'eux mourut d'ivreſſe : ſes compagnons accoururent vers lui, & après lui avoir rempli la bouche de lait & d'huile ſans qu'il donnât quelque ſigne de vie, ils ſe préparerent à l'enterrer : ils le raclerent juſqu'à la chair vive avec leurs couteaux, l'aſſirent dans une foſſe, & le tinrent dans cette poſture en l'entourant

de

de pierres accumulées; des femmes vinrent heurler en cérémonie autour de la fosse, qui bientôt après fut comblée.

Après qu'on eut calfaté notre vaisseau, qu'on eut mit des jumelles à son mât de misaine, qu'on eut embarqué les provisions nécessaires & rempli les barriques d'eau, nous mîmes à la voile. Parmi nos nouveaux compagnons de voyage, étaient des Portugais qui venaient de faire naufrage, & un gentilhomme Anglais qui avait servi dans l'armée du duc de Monmouth; il nous raconta des traits singuliers de cette bataille que je ne dois pas rapporter ici.

Nous voguions en compagnie de deux autres vaisseaux destinés pour la Hollande: nous en avions quitté trois qui cinglaient vers Batavia, après avoir bu des santés & nous être salués d'environ 300 coups de canon. Dans le cours de notre navigation, pendant laquelle il n'arriva rien de bien remarquable, je m'entretins avec un Anglais qui revenait des Indes & qui m'en apprit des choses singulieres; entr'autres, qu'il y avait divers de nos compatriotes qui s'étaient mis au service du roi de Siam; que les Mores encourageaient la contrebande des marchands Anglais; qu'un Mr. Deane, chef des intorlopes Anglais, vivait dans le faste,

& ne ſortait qu'accompagné de 70 à 80 hommes.

Le 29 Juin, nous fîmes un grand feſtin, où furent invités les capitaines des deux autres vaiſſeaux, & lorſqu'ils ſe retirerent nous les ſaluâmes de quelques coups de canon qu'ils nous rendirent: comme ils chargeaient leurs canons, ils entendirent une voix qui criait: venez au ſecours d'un homme qui eſt tombé dans la mer; ils courent à des cordes, aux chaloupes; bientôt ils n'entendent plus rien, & ne ſavent où porter leurs ſecours. Ils cherchent ſur leurs vaiſſeaux, nous cherchons ſur le nôtre quel eſt l'homme qui manque, on les retrouve tous. Cette aventure nous fit conclure que la voix que nous avions entendue était celle d'un revenant qui s'était noié dans ce lieu. Le 30, une chêvre que nous avions priſe à Batavia, mit bas quatre petits: ce qui nous étonna, c'eſt que nous l'avions priſe avec deux de ſes petits qui n'avaient pas trois ſemaines, que par conſéquent nous étions loin de la croire pleine, & que ſa corpulence accrue tous les jours nous ſemblait l'effet d'une maladie que nos eaux lui donnaient.

Le 12 Juillet, nous jetâmes l'ancre dans le port de l'isle Aſcenſion, & n'y reſtâmes qu'un jour. Huit jours après on aſſembla le conſeil

de guerre pour juger notre capitaine, accusé d'un assassinat, & de méditer un dessein funeste. L'accusation fut trouvée fausse; & son accusateur eût l'impudence de nier de l'avoir été.

Depuis notre départ du cap, nous n'avions point cessé d'avoir un tems très-beau: nous passâmes près des lieux où l'on marque les Abrolhos, sous le 13° de latitude septentrionale, bancs ou rochers que je n'ai jamais vus; & qu'aucun navigateur ne m'a dit avoir vus, ce qui me fait douter de leur existence. Le 5 Septembre, nous essuyâmes une tempête violente qui nous mit en danger de tomber sur un des vaisseaux qui voguaient avec nous, ou de couler à fond pour l'éviter: heureusement nos manœuvres furent si promptes & si justes que nous évitâmes l'un & l'autre danger. Le ciel fut chargé de nuages jusqu'au 19: il se découvrit alors & nous découvrîmes la rerre: je crus qu'elle était l'isle de Sheland; mais notre capitaine se moqua de moi; j'en fus vengé, car bientôt elle parut si distinctement qu'il ne put lui-même la méconnaître, & il fut moqué à son tour. Nous passâmes ensuite l'isle de *Farley*; puis nous atteignîmes le Dogger-Bank & le Wall. Le tems était si chargé de brouillards qu'on voyait à peine devant soi; &

ſi nous n'avions promptement ferlé nos voiles, nous recevions le choc d'un vaiſſeau Ecoſſais que nous aurions coulé à fond ; deux de ſes paſſagers, pour éviter ce danger, s'élancerent ſur notre bord ; mais ils eurent plus de peur que de mal. Ce vaiſſeau ſe nommait le *Lion de Laith*, & nous dit que des corſaires Turcs carenaient dans les ports de Darmouth & de Plymouth, après avoir fait une centaine de priſes aux Hollandais ; contes inventés par la haine nationale, pour rendre les Anglais odieux ; car jamais il n'y eut rien de plus faux. Le 28 Septembre, dès qu'il fut jour, nous vîmes l'égliſe de la Brille devant nous & le Banc de Grave : nous entrâmes dans la Meuſe & parvînmes enfin à jeter l'ancre dans le port d'Helvertsluis, après 7 mois de navigation depuis notre départ de Batavia. Un de mes compagnons y mourut. Je me rendis à Rotterdam où je m'embarquai ſur un yacht, & j'arrivai à Londres le 12 Octobre 1686, après avoir fait le tour du globe. Dans ce voyage, j'avais paſſé au-delà du 60° 30′ de latitude méridionale ; ce que perſonne peut-être n'avait fait encore ; & dans mon retour en faiſant le tour de l'Ecoſſe, je paſſai auſſi au-delà du 60° de latitude ſeptentrionale.

VOYAGE
DE WOODE ROGERS.

Le desir de faire de riches prises sur les Espagnols dans la mer du Sud, fit équiper dans la rade de Bristol deux petits vaisseaux de guerre à divers particuliers réunis. L'un se nommait le *Duc*, l'autre la *Duchesse:* le premier portait 30 pieces de canons, 183 hommes, était du port de 320 tonneaux, & commandé par Woode Rogers, homme hardi, actif, intrépide, mais assez entêté, qui avait pour pilote un homme célebre & plus instruit: c'était *Guillaume Dampier.* Le second avait 26 canons, 151 hommes, était du port de 270 tonneaux, & commandé par *Etienne Courtney*, qui avait de la naissance, des biens & des qualités aimables: sous lui était *Cook*, qui a fait aussi la relation de ce voyage. Ces deux bâtimens sortirent de la baie Royale le 2 Août 1708, & se rendirent à Cork pour s'y fournir de matelots expérimentés dont ils manquaient. Ils en trouverent de tels qu'ils les souhaitaient, vigou-

reux intrépides, alertes. Ils se marierent à Cork avant leur départ. Un Danois y épousa une Irlandaise; mais comme l'un n'entendait point la langue de l'autre, il fallut un interprête lorsqu'ils furent devant le prêtre; & ce fut le mariage le plus heureux. Les autres couples se quitterent l'œil sec, celui-ci versa des larmes, & l'époux fut long-tems mélancolique. Ils avaient plus d'officiers qu'il n'en fallait pour le nombre d'hommes qui étaient sur les vaisseaux; mais il fallait pourvoir aux mutineries qui s'élevent souvent dans les voyages de long cours: presque tous ceux qui étaient à bord étaient de différens métiers, chauderonniers, tailleurs, colporteurs, joueurs de violons, &c. il y avait aussi un nègre & dix mousses. Ce mêlange confus bien exercé aux armes, & ayant pris le pied marin, pouvait devenir un équipage redoutable, & on l'espéra. Laissons parler le capitaine Rogers.

Nous sortîmes de Cork le 1 Septembre 1708: nous étions si bien pourvus de vivres que nous n'aurions pu en venir aux mains avec un ennemi sans jeter à la mer une partie de nos munitions & de nos victuailles; cependant malgré le poids & l'embarras de notre charge, nous allions très-bien à la voile.

Mais quelsqu'eussent été les soins des propriétaires nous manquions encore de diverses choses: telles étaient des rattissoires, des gratoirs, une trompette parlante, &c. Le capitaine *Paul* qui commandait le vaisseau de guerre, le *Hating*, nous les fournit sans vouloir rien prendre en échange, parce que nous avions un long voyage à faire: il lui suffisait qu'on les lui rendit à notre retour. Nous quittâmes cet honnête capitaine le 6. Le vent nous favorisait & nous avançions rapidement; nous passions quelquefois de l'un des vaisseaux à l'autre pour dîner ensemble, & là, nous résolumes de toucher à *Madère*, pour nous fournir de vin dont nous n'avions pas en quantité suffisante pour ranimer nos gens dans les pays froids où nous serions obligés de naviger. Le 10, nous apperçûmes une voile & lui donnâmes la chasse; nous n'en fûmes à portée que le lendemain: il arbora pavillon Suédois, mais nous crûmes devoir le visiter, & ne pouvant décider s'il était de bonne prise ou non, nous le relâchâmes sans rien toucher à ce qu'il portait. Le maître du vaisseau nous fit des présens & nous lui en fîmes à notre tour. C'était une frégate de la ville de *Stade*. Elle fut la cause d'une mutinerie qui s'éleva parmi nos gens,

le bosman, quelques bas-officiers étaient à leur tête : plusieurs voulaient se saisir du vaisseau, & parlerent avec insolence. Dix des plus mutins furent mis aux fers, je pardonnai à ceux qui se soumirent, & feignis de ne pas voir la faute des autres. Je leur montrai que, lors même que ce bâtiment eût été de bonne prise, nous nous serions trop dégarni de monde pour l'envoyer dans quelque port ; que nous nous serions affaiblis, retardés, & exposés à une grande perte, si, après l'examen, le vaisseau avait dû être restitué. Ce discours les ramena tous pour ce moment. Mais deux jours après, un matelot suivi de la moitié de l'équipage, vint me demander l'élargissement de *Cash*, l'un des mutins les plus dangereux. Je lui répondis qu'il n'avait qu'à me venir parler seul sur le tillac ; à peine il y fut, que, soutenu des officiers, je le saisis & lui fis donner le fouet. Cette sévérité fit cesser le tumulte, tout le monde se soumit, & ceux qui étaient aux fers promirent de se mieux conduire à l'avenir ; ils demanderent grace & je les délivrai.

Le vent nous éloignant de Madere, nous résolumes de nous fournir de vin en croisant entre les Canaries : le 17, nous prîmes pour une voile le rocher auquel on a donné le nom

de *Salvages ;* il est haut & peut avoir demi-lieue de tour: le lendemain nous découvrîmes le pic de *Teneriffe :* nous prîmes près de là une barque Espagnole de 25 tonneaux, sortie d'*Oratava* dans l'isle Teneriffe, chargée de 41 passagers, & quatre moines, dont l'un était un bon vieillard, que nous fîmes boire à la santé de l'archiduc. On voulut nous faire rendre cette barque, parce que les isles Canaries avaient obtenu, disait-on, de pouvoir commercer entr'elles sans être inquiétées : mais je ne savais rien de cet accord, mes ordres n'en parlaient pas, & en effet, il n'existait point. Je fus ferme, & l'on vint racheter la barque en l'échangeant contre du vin, des raisins, des cochons; nous rendîmes à nos prisonniers tout ce qu'on leur avait ôté & les renvoyâmes. Peu après nous vîmes une voile que nous poursuivîmes vainement, elle nous échappa [illegible]e les Isles. A 36 lieues de distance, nous voyons encore le pic de Teneriffe. Le 25, nous passâmes le Tropique : là, nous hissâmes dans l'air & laissâmes tomber dans l'eau ceux qui ne l'avaient jamais passé : c'est ce qu'on appelle le *baptême* : ceux qui veulent en être exempts, paient une amende qui sert à faire un festin public. Nous découvrîmes l'isle *de Sel*, l'une de celles

du cap Verd : nous les vîmes toutes, le 30, & vinmes jeter l'ancre dans la baie de *S. Vincent*; elle eſt grande, ſablonneuſe, preſque à ſon entrée eſt un rocher en pain de ſucre qu'on appelle *Le Moine :* par-tout le fond eſt net : à l'extrêmité eſt un joli bois, & un ruiſſeau qui vient s'y rendre de la montagne où eſt ſa ſource : le vent nous empêchait de faire de l'eau & nous tendîmes une corde du vaiſſeau ſur le rivage pour y faire parvenir nos futailles. Nous écrivîmes reſpectueuſement au gouverneur, homme qui languiſſait dans la miſere, mais qui était vain & fier, pour obtenir des rafraîchiſſemens en échange des effets de la barque Eſpagnole, & nous obtinmes ce que nous déſirions; des fruits excellens, des bœufs, de la volaille vinrent remplacer des marchandiſes dont nous n'avions que faire; & après avoir fini notre échange, voyant qu'il nous ferait impoſſible d'empêcher le pillage à des aventuriers avides qui ne combattaient qu'à ce prix, nous convinmes du partage du butin, & même de l'ordre dans un déſordre que nous ne pouvions empêcher.

Nous partîmes de St. Vincent le 8 Octobre ſur le ſoir. Les rivages étaient peuplés de nègres qui prenaient des tortues pour en faire

de l'huile : car les tortues y ſont abondantes dans cette ſaiſon ; on y trouve auſſi des chèvres, des ânes ſauvages, des poules de guinée, des corlieux & un grand nombre d'oiſeaux de mer. L'isle eſt montueuſe, ſtérile ; le bois n'y eſt bon que pour le chauffage ; les araignées y ſont très-groſſes & leur toile eſt un des obſtacles qu'on trouve pour pénétrer dans les bois. Les chaleurs y ſont exceſſives. Il y a neuf autres isles qui, avec elle, forment le petit archipel du cap Verd. La principale eſt *S. Yago* qui renferme deux villes, produit peu de vin & de bled, nourrit des boucs gras & de bon goût ; on dit que les chèvres y portent de quatre en quatre mois trois ou quatre petits. *S. Nicolas* eſt la mieux peuplée après elle. *Mayo* eſt riche en ſel qui s'y forme de l'eau que la mer y jette, criſtalliſé enſuite par les rayons du ſoleil. De la peau des boucs on fait beaucoup de marroquins. Un vent frais nous fit bientôt perdre ces isles de vue : nous vîmes des poiſſons volans, un bouillonnement de vagues qui s'entrechoquaient & qui annonçait un courant que nous n'eûmes pas le tems d'examiner ; puis des ondées de pluie que ſéparaient des calmes. Des mutins nous rendaient de tems en tems néceſſaires les châti-

mens, le fouet & les fers; il le fallait pour qu'ils fussent soumis à nos ordres.

Le 1 Novembre, la mer, par un beau clair de lune, parut en feu aussi loin que la vue pouvait s'étendre : ceux qui étaient de garde furent effrayés de ce spectacle ; ils m'éveillerent, & je fis sonder : on ne trouva point de fond ; ils se tranquilliserent enfin, persuadés que cette lumiere venait des œufs de poisson. Nous voulions d'abord descendre à l'isle de la *Trinité;* mais elle est si petite, le ciel était si couvert qu'il était facile de la manquer, & nous résolûmes d'aller à l'*Isle Grande*, sur la côte du Bresil. Le 14, nous découvrîmes la côte de l'Amérique, & le lendemain nous essuyâmes un orage qui coucha le vaisseau sur le côté, quoique nous eussions ployé les voiles : les éclairs semblaient former autour de nous des torrens de feu : le calme lui succéda : le soleil en approchant du zénith semble exciter des tempêtes dans ces climats. Deux jours après nous découvrîmes l'isle du cap *Frio*. Elle est élevée & renferme deux montagnes dont la moindre a la figure d'une selle. Nous prîmes une tortue sur la côte, celles qu'on y trouve ont le goût âcre & désagréable. Le 19, nous découvrîmes l'*Isle Grande*, & nous

y jetâmes l'ancre à minuit. A trois lieues de là eſt *Nueſtra Senora de la Conception*, bourg de 60 maiſons, où nous envoyâmes un préſent pour le gouverneur, afin qu'il nous aidât à reprendre nos déſerteurs : on nous prit d'abord pour des Français & on fit feu ſur nous : mais on ne nous tua perſonne & on nous demanda excuſe lorſqu'on eût reconnu l'erreur. Les habitans avaient été pillé, il y avait peu de tems, par les Français. En cherchant des arbres pour nos mâts fendus, nous vîmes beaucoup de tombeaux ; c'étaient ceux de la moitié de l'équipage de deux gros vaiſſeaux Français que les maladies avaient dévaſtés ; nous vîmes auſſi des canots qui portaient de l'or, car on en trouve beaucoup dans cette province ; on y remarque un animal couvert de piquans ou de tuyaux de plumes, ſemblable à ceux d'un hériſſon, entremêlé de fourrure, dont la tête & la queue reſſemblaient à celles d'un ſinge, & qui répand une puanteur inſupportable. Les Portugais en mangent la chair & la trouvent excellente ; mais nous ne pûmes en toucher. Les bois ſont remplis de ſinges qui y font un tintamare effrayant pour qui n'en connaît pas la cauſe. Nous nous rendîmes au bourg pour être ſpectateurs de la fête de la Conception :

deux de nos trompettes & un haut-bois servirent d'orgue à l'église; ils y jouerent des airs gais, des ballades ridicules, & après s'être remplis de vin, ils marcherent gravement à la tête de la procession, suivis de vénérables moines & des principaux habitans du lieu: ceux-ci se mirent à genoux, & n'exigerent point que nous les imitassions. Les maisons du bourg sont basses, faites de boue séchée, & couvertes de feuilles de palmier; il y a deux églises, un monastere & un corps de garde où vit une garnison de 20 soldats. La rade en est poissonneuse, on y trouve entr'autres le poisson argenté, & la remore: celle-ci a sur la tête une espece de soupape, longue de deux pouces, qui est très-visqueuse & par laquelle elle se colle fortement aux autres poissons. Nous regalâmes sur notre bord les principaux habitans du lieu qui nous porterent la santé du pape, & nous celles de l'archevêque de Cantorbery, & de Guillaume Penn: le vin était si bon qu'on ne s'y refusa point. Nous nous accueillîmes avec des présens mutuels, des provisions de vin, & quelque tems après nous nous éloignâmes; mais le vent nous força de rebrousser, & nous jetâmes l'ancre sur la côte méridionale de la même isle: à treize lieues

plus au levant on voit un rocher élevé & rond, près duquel eſt l'entrée de Rio Janeiro. L'*Isle Grande* eſt haute, montueuſe, & longue de 9 lieues : autour d'elle il y en a pluſieurs petites, & le continent même préſente le même aſpect : on y trouve de l'eau douce dans une baie qui a une lieue d'enfoncement : le bourg eſt au nord-eſt. Tout le ſol paraît couvert de forêts épaiſſes remplies de bêtes ſauvages : on y voit des bois de charpente & de chauffage, de l'eau excellente ; on y recueille des oranges, des citrons, des guaves, du maïs, des bananes, des plantains & des pommes de pin : la volaille, les cochons y ſont aſſez rares ; le rum, le ſucre, le tabac nous y parurent chers ; le bœuf & le mouton y ſont à bon marché : on y mange de la caſſave au lieu de pain : la chaleur y eſt exceſſive, & l'on n'y trouve point d'herbes pour la ſalade. On nous aſſura que dans le continent voiſin on trouvait des ſerpens nommés *Liboya*, longs quelquefois de 30 pieds, & qui avalent un chevreuil tout entier. Je ne parlerai pas ici du Breſil, je ne l'ai point parcouru & on en trouve ailleurs la deſcription. Peu après notre départ de l'Isle Grande, nous vîmes des albatroſs qui étendent leurs aîles de huit à dix pieds : les tonnerres

& la pluie nous pourſuivaient, nous incommodaient. Le 15 Décembre, la couleur du fond changée tout-à-coup, nous fit jeter la ſonde avec inquiétude; mais elle ne trouva point de ſable, & nous continuâmes à nous avancer vers le midi. Bientôt le froid ſuccédant à de grandes chaleurs, nous devint très-incommode. Le 23, nous découvrîmes la terre; depuis quelques jours nous avions vu un grand nombre de joncs marins, ronds, élevés, branchus. La terre nous montra l'apparence de trois isles qui ſemblaient ſe multiplier à meſure que nous en approchions. Plus près, nous vîmes que ces isles apparentes ſe joignaient à une terre baſſe qui les uniſſaient, & nous reconnûmes enfin que c'étaient les isles *Falkland* qu'aucune carte ne décrit & ne place bien; leur milieu eſt ſous le 51° de latitude méridionale, ſous le 315° 41′ de longitude: à vue d'œil elles s'étendent en longueur l'eſpace de deux degrés. Les côteaux y offrent une pente facile, un ſol qui paraît bon, garni de bois; le rivage y forme de bons hâvres. Nous perdîmes de vue cette côte ſans avoir pu nous aſſurer ſi elle était habitée. Nous découvrîmes une voile & nous la pourſuivîmes; mais la nuit la fit diſparaître à nos yeux. Je la cherchai au nord pendant la nuit;

nuit ; mais au matin un brouillard épais nous en déroba encore la vue ; ce ne fut qu'entre 7 à 8 heures que nous le revîmes à 4 lieues de nous. Nous nous en approchâmes, ſoit en nous faiſant traîner par nos chaloupes durant le calme, ſoit en donnant toutes nos voiles au vent dès qu'une légere briſe ſe fit ſentir : vains efforts ; ou la néceſſité d'aller enſemble, ou le vent contraire ne nous permirent pas de l'atteindre, & nous reprîmes triſtement notre route, plus pauvres de tout ce que nous avions eſpéré de nous enrichir. Le 1 Janvier 1709, les officiers ſe réveillerent au ſon de la muſique du vaiſſeau. Une cuve entiere de punch fut placée ſur le tillac, on fit des vœux pour la ſanté de nos amis, pour un bon voyage, pour un retour heureux. Puis les deux vaiſſeaux s'approcherent & ſe ſaluerent mutuellement par des cris de joie.

Les vents étaient froids, & ſix tailleurs étaient depuis quelque tems occupés à faire des habits aux matelots avec de gros draps & des couvertures de laine. Le 5, le vent fut ſi violent qu'il fallut plier les voiles, & nous vîmes la *Ducheſſe* amener ſa grande vergue, ſes haubans flottaient, ſa grande voile trempait dans l'eau, & ſa voile de beaupré était étendue,

elle ſe laiſſait aller au vent. Je l'approchai, mais elle gagnait toujours au ſud où je craignais de trouver des glaces, & dont je crus devoir m'écarter & courir au large, je l'en avertis pour qu'elle vînt après nous; mais elle fit ſignal de détreſſe, & je la ſuivis juſqu'au matin où le calme lui permit de nous apprendre, que la mer était entrée avec violence par les fenêtres des cabanes & par deſſus la poupe, que pluſieurs matelots avaient été ſur le point de ſe noyer, & qu'ils avaient été forcés de s'abandonner au vent; mais qu'enfin ils étaient hors de danger, quoique tous mouillés & tranſis de froid. Dès que le ſoleil parut, leur bâtiment fut couvert de linges & d'habits ſuſpendus du tillac juſqu'au haut des mâts. Le 15, nous nous trouvâmes dans la mer du Sud; & le 20, nous vîmes la terre au levant. Nous cherchions un port où nous puſſions recouvrer la ſanté & des forces; car le ſcorbut ſe répandait parmi nous. Le ciel & le vent nous favoriſaient; nous crumes voir l'isle *Ste. Marie;* nous cherchions celle de *Juan Fernandez;* mais la ſituation en était ſi mal déterminée que nous étions très-incertains de pouvoir la trouver. Le 1 Février, la terre parut à 11 lieues de diſtance, & notre pinaſſe s'y rendit; mais

elle ſe hâta de revenir parce qu'on voyait des feux ſur la côte, & que des vaiſſeaux Français pouvaient y être cachés. Nous réſolumes d'y aller avec nos vaiſſeaux; le vent du ſud qui ſouffle tout le jour le long des côtes du Chili, nous y conduiſit; c'était l'isle que nous cherchions: on y trouve deux baies; mais ni l'une ni l'autre n'avait de vaiſſeaux; notre chaloupe s'y rendit & ne revint pas; craignant que les Eſpagnols ne l'euſſent retenue, nous y envoyâmes notre pinaſſe bien armée: elle revint bientôt après avec des écreviſſes, & un homme vêtu de peau de chèvres, auſſi ſauvage que les chèvres elles-mêmes. C'était un Ecoſſais, nommé *Alexandre Selkirk*, que le capitaine Stradling avait abandonné ſur cette isle depuis 4 ans & 4 mois. A la vue de nos vaiſſeaux, il avait allumé les feux qui nous avaient frappés. Deux autres vaiſſeaux y avaient abordé; mais c'étaient des Eſpagnols, qui ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils tirerent ſur lui, & le pourſuivirent dans les bois, où il ſe cacha, au ſommet d'un arbre: de-là, il vit ſes ennemis roder & tuer des chèvres ſous ſes yeux. Il était né à Largo, dans la province de Tife, avait été élevé ſur la mer dès ſon enfance, & laiſſé ſur cette isle où il avait voulu être mis

à terre, à cause d'un démêlé qu'il avait eu avec son capitaine; mais sa colere étant calmée, il desira retourner sur le vaisseau, & le capitaine n'y avait pas voulu consentir. Ce fut un bonheur pour lui, peut-être, puisque ce vaisseau échoua quelque tems après. On lui avait donné ses habits, son lit, un fusil, de la poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chauderon, une Bible, des livres & des instrumens de marine. D'abord sa solitude lui inspira une sombre mélancolie, puis il s'y habitua: il fit deux cabanes avec du bois de piment, les couvrit de joncs, les doubla de peaux de chèvres. Sa poudre finit, & pour faire du feu, il frottait avec force deux morceaux de bois de piment: sa cuisine était dans la plus petite des cabanes, & dans la grande il dormait, priait Dieu, chantait les Pseaumes. Jamais il n'avait été meilleur chrétien; il ne mangeait que lorsque la faim le pressait, ne se couchait que lorsqu'il ne pouvait soutenir la veille; le bois de piment l'éclairait, cuisait sa viande, & le récréait par son parfum: il mangeait peu de poissons, mais beaucoup d'écrevisses qu'il faisait bouillir ou rôtir comme la chair de ses chèvres: celle ci lui donnait un excellent bouillon: il en avait tué près de

500, & marqué autant à l'oreille. Depuis qu'il n'avait plus de poudre, il les prenait à la courſe, & l'exercice l'avait rendu ſi agile qu'il courait à travers les bois, ſur les rochers & les collines avec une vîteſſe incroyable, nous l'avons vu devançant nos coureurs & un chien à la chaſſe, ſaiſiſſant une chêvre & nous l'apporter ſur ſes épaules. Un jour il pourſuivit une chêvre avec tant d'ardeur, qu'il la prit ſur le bord d'un précipice que des buiſſons lui cachaient, & il culbuta du haut en bas avec elle: étourdi du coup, il en perdit connaiſſance & ne revint à lui que le lendemain, il trouva la chêvre morte ſous lui: il eut aſſez de peine à ſe traîner jusqu'à ſa cabane, d'où il ne ſortit qu'au bout de dix jours.

Il avait de bons navets que le capitaine Dampier y avait ſemé, & qui couvrent aujourd'hui quelques arpens de terre; il avait encore d'excellens choux que lui fourniſſaient des palmiers; le piment ſervait à tous ſes repas, & l'odeur en eſt délicieuſe. Ses ſouliers & ſes habits s'étant uſés à force de courir au travers des bois & des brouſſailles, il ſe fit un juſteau-corps & un bonnet de peau de chèvres, qu'il couſit avec des lanieres de la même étoffe; un clou lui ſervit d'éguille: il ſe fit des che-

mises de quelque toile qu'il cousit avec des fils qu'il tira de ses vieux bas; mais il en était à sa derniere lorsque nous arrivâmes: quand son couteau fut usé, il en fit d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage, & les éguisa sur des pierres; ses pieds étaient si bien endurcis qu'il ne put de long-tems porter des souliers. Dans son oisiveté, il s'occupait à graver son nom & la datte de son exil sur l'écorce des arbres, ou à dresser des chats & des chevreaux à danser avec lui. Les chats, mais surtout les rats, lui firent d'abord une cruelle guerre: les derniers venaient lui ronger les pieds & ses habits lorsqu'il dormait; mais ayant apprivoisé des chats, ils venaient en grand nombre coucher autour de sa hutte, & ils le délivrerent de ses ennemis. Il avait oublié de parler, & nous eûmes d'abord de la peine à l'entendre; il lui fallut du tems aussi pour se faire à notre maniere de vivre.

L'isle lui fournissait encore quelques fruits: telle est une prune noire, excellente pour le goût, mais qui ne croît que sur le sommet des montagnes & des rochers. On y voit des arbres de piment qui ont 60 pieds de haut & 6 pieds de tour, des cotonniers qui sont plus hauts encore & dont la tige a 20 pieds de circonférence:

les plantes y conservent leur verdure toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, & même alors, on n'y voit qu'une petite gelée & un peu de grêle: la chaleur y est modérée en été & l'on y éprouve peu de tempêtes. Cette isle peut nourrir un grand nombre de personnes & être fortifiée ensorte qu'il serait difficile de la prendre.

Dès que Selkirk eut repris notre maniere de vivre, qu'il se nourrit de nos viandes & but de nos liqueurs, il perdit beaucoup de ses forces & de son agilité; il n'avait alors que 30 ans. Il y a d'autres exemples d'hommes abandonnés dans cette isle, & qui n'y vécurent pas si commodément, parce qu'ils étaient moins ingénieux. Nous l'appellions le monarque de l'isle, & au moins il nous y fut utile, car il nous fournit d'abord deux chèvres & fit d'excellent bouillon pour nos malades dès que nous les eûmes portés à terre: il leur fournit réguliérement trois chèvres par jour, & le bouillon, joint aux végétaux & à la bonté de l'air, les guérit en peu de jours. Nous nous promenions avec plaisir entre les piments verds qui répandaient une odeur très-agréable; nous en avions enfermé quatre dans une tente. Nous radoubâmes nos vaisseaux, nous fîmes du bois, de l'eau, & même de l'huile avec le lard des lions de

mer pour épargner nos chandelles, & quelquefi s pour frire la viande en place de beurre. Nous allâmes à la chaſſe des chèvres dans une plaine où l'on en ſurprit un troupeau de plus de mille peut-être, & nous n'en pûmes attraper que ſeize, mais elles étaient fort groſſes. Nous hâtions nos préparatifs, parce qu'on nous avait annoncé aux Canaries que cinq gros vaiſſeaux Français étaient partis pour ces parages. Nous nous rembarquâmes donc le 12 Février; nous n'avions perdu que trois hommes dans notre traverſée. *Juan Fernandez*, eſt de figure triangulaire & peut avoir 12 lieues de circuit; ſa principale bâie eſt au nord, & on la reconnoît par une haute montagne dont le ſommet eſt plat; la rade la plus ſûre eſt au côté gauche; le vent de terre y ſouffle avec violence; le vent de mer y eſt faible & rare; la nuit y eſt calme, les vagues y ſont rarement enflées. La terre y produit encore du perſil, du pourpier, & d'autres plantes antiſcorbutiques; on y trouve une plante qui reſſemble à la matricaire & dont l'odeur eſt plus cordiale que celle de la menthe; en en parfumant nos tentes, nous aidâmes à la guériſon de nos malades: elle croît le long du rivage. Le rivage y eſt couvert de chiens & de lions marins; leur poil en eſt très-

beau : celui de nos loutres ne l'égale pas. Le lion marin eſt très-gros. Selkirk en avait vu de 20 pieds de long, & qui ne pouvaient guere peſer moins de 4000 livres ; leur forme approche de celle du chien marin (*), mais il a la peau plus épaiſſe que celle d'un bœuf, le poil court & rude, la tête fort groſſe, les yeux d'une grandeur monſtrueuſe, la gueule très-large, le muſeau ſemblable à celui du lion, avec des mouſtaches terribles, dont le poil peut ſervir pour faire des cure-dents. Quant aux oiſeaux de terre, nous n'y vîmes qu'une eſpece de merle qui a le jabot rouge, & l'oiſeau murmure, qui n'eſt pas plus gros qu'un hanneton.

Après être convenus d'un rendez-vous en cas de ſéparation, de la marche que nous devions ſuivre, des ſignaux pour annoncer l'ennemi, pour le combattre, ou l'éviter, ou l'abandonner, nous partîmes le 14 Février par un bon vent du ſud-eſt ; nous découvrîmes la terre le 18 ; elle paraiſſait haute & bordée d'isles. Pour faire plus facilement des priſes, nous armâmes

(*) On verra que les animaux que Rogers nomme chien marin, ſont appellés veau marin par d'autres voyageurs plus modernes.

nos pinasses, montées chaçune d'un canon, & pourvue de tout ce qui est nécessaire à de petits aventuriers; elles pouvaient marcher dans le calme & pénétrer où les vaisseaux ne le pouvaient pas, au moins sans être découverts, ce que nous avions grand intérêt d'éviter. Déja nos gens murmuraient de ce qu'ils n'avaient encore point fait de prises.

Les nuits étaient assez froides; nous n'essuyâmes point de pluies, mais de fortes rosées; le ciel était toujours serein; cependant un brouillard nous dérobait quelquefois la vue de la terre; le 15 nous crûmes voir l'isle de *Lobos*, & c'était le continent du Pérou. Le lendemain nous vîmes une voile; c'était une barque de Paita que la Duchesse enleva; on y trouva une petite somme d'argent destinée à acheter de la farine. Son patron nous apprit qu'il n'y avait plus de vaisseaux Français dans ces mers, & qu'ils s'étaient fait haïr au Pérou; il nous avertit qu'il y avait des bas-fonds près de Lobos, avis qui nous fut salutaire. Nous voyons cette isle à quatre lieues de nous, & nous y envoyâmes notre pinasse bien armée pour se saisir des bâtimens qu'on y trouverait. On n'y trouva personne. Une autre isle forme avec elle un canal où le vent de terre souffle

toujours ; mais l'entrée en est sûre & la rade bonne. Nous fîmes de la barque dont nous venions de nous emparer un capre, ou un petit vaisseau armé en course ; il fut nommé le *Commencement*, on le monta de 32 hommes ; Cook en devint le capitaine ; je le vis sortir du havre, il était bien fait & allait bien à la voile. Nous y bâtimes aussi une chaloupe. La Duchesse sortit & revint quelques jours après avec une barque de 50 tonneaux, chargée de bois de charpente, de cacao, de noix de cocos & de tabac ; nous distribuâmes le tout à nos équipages. Nous radoubâmes cette seconde prise, & la nommâmes l'*Accroissement*. Selkirk en devint le chef.

L'isle où nous étions se distingue sous le nom de *Lobos de la mer*, pour la distinguer des isles voisines qu'on nomme *Lobos de la terre*. Celles-ci ne sont qu'à deux lieues du continent. Sur la plus orientale, il y a une colline ronde sous laquelle est une anse unie, profonde & commode pour carener les vaisseaux. Lobos de la mer a un sol maigre, argilleux & blanc, mêlé de sable & de rochers ; il est peu élevé : il n'y a point d'eau douce, point de verdure, mais un grand nombre de puantes corneilles, qui de loin ressemblent à des coqs,

d'inde. On y voit des boubies, des mouettes, des pingoins, des pelicans, & une espece de sarcelle très-bonne à manger. Nous y trouvâmes des jarres vuides dans lesquelles les Espagnols mettent leur vin, leur huile & toutes sortes de liqueurs. Le vent y apporte de terre une odeur insupportable de chiens marins.

Les avis que nous reçûmes nous firent résoudre à croiser à la hauteur de Paita, d'où allait sortir bientôt de riches vaisseaux. Après être convenus de la maniere dont les divers bâtimens de notre petite flotte devaient agir, nous mimes à la voile, & peu après nous vîmes la mer rouge comme du sang; des œufs de poisson flottans sur l'eau lui donnaient cette apparence. Le 2 Avril, nous nous emparâmes du vaisseau l'*Ascension*, bâti comme un galion avec de hautes galeries; il était du port de 4 à 500 tonneaux, & portait à Lima des marchandises fines, du bois de charpente & plus de 50 nègres; il y avait de bonnes provisions qui nous firent grand plaisir. Le *Commencement* prit aussi une barque de 35 tonneaux, chargée de charpente. Nous vînmes croiser près de Paita, le *Commencement* devait s'en approcher le plus qu'il serait possible sans être découvert, & nous, croiser au sud & au nord de la même place;

nous y vîmes une baleine que nous prîmes pour un vaiſſeau. Le 12, nous réſolûmes d'attaquer Guyaquil, & pour éviter des querelles, nous déterminâmes quels objets ſeraient cenſés ſoumis au pillage, & quels autres devaient en être exceptés; ceux-ci étaient la groſſe artillerie, l'argent monnaïé, les pendans d'oreilles & toutes les pierres précieuſes. On ordonna que celui qui s'énivrerait ſerait châtié & perdrait ſa part du pillage. Ceux qui reſtaient à bord avaient une part égale du butin que les autres feraient. Le 15, nous vîmes un vaiſſeau bâti à la françaiſe, & nos pinaſſes allerent l'attaquer. A leur vue, il arbora pavillon Eſpagnol, mit à ſon grand mât une large banniere & tira un coup de canon. Une pinaſſe le prit à la poupe & l'autre à la proue; le vaiſſeau fit grand feu & les força deux fois de reculer; elles revinrent & furent repouſſées encore; mon frere y perdit la vie, jeune homme de 20 ans, fort actif & d'une grande eſpérance; ſa mort me coûta des larmes, & je ne trouvai de conſolation qu'en rempliſſant mon devoir avec le même courage. Le vaiſſeau Eſpagnol ſe rendit aux nôtres lorſque nous pûmes l'atteindre; il portait 150 hommes dont le tiers ſeulement était Eſpagnol. On nous avait dit qu'il

portait un évêque, mais il l'avait quitté deux jours auparavant avec fon équipage & fa vaiffelle d'argent que nous convoitions. Le lendemain nous prîmes encore une petite barque chargée de favon, de caffe & de cuirs. Nous nous préparâmes à faire notre defcente & en choisîmes les chefs. Le capitaine Dover devait commander le premier, & je devais lui fuccéder, comme le capitaine Courtney me fuccédait. Nous avions 300 prifonniers; il fallut en mettre aux fers & laiffer 111 hommes pour les garder. Il nous en reftait 201 pour l'expédition. Nous partîmes à minuit: les vaiffeaux devaient venir nous attendre vers la pointe *Arena;* nous étions à neuf lieues de l'isle *Sainte-Claire*, longue d'une petite lieue & qui reffemble à un cadavre étendu; de-là jufquà Guayaquil il y a encore 27 lieues. Nous laifsâmes nos barques en arriere pour être découverts plus tard, & abordâmes avec 40 hommes dans des chaloupes à *Puna*, isle couverte de mangles épais & de marécages où les moucherons fourmillent. Nous nous faifions touer les uns par les autres pour offrir l'apparence du bois flottant: nous envahîmes le bourg de Puna, compofé d'une trentaine d'habitans, & envoyâmes des hommes pour enlever les fen-

tinelles qui étaient posées en avant de Guayaquil. Un écrit qui nous tomba dans les mains, nous apprit qu'on nous attendait dans ces mers, qu'on était sur la défensive, & que des vaisseaux Français devaient nous poursuivre dès qu'on serait instruit de notre arrivée. Nous n'en poursuivîmes pas moins notre projet; c'était même une raison pour nous hâter; nous nous avançâmes dans la riviere de Guayaquil, les mangles qui la bordent nous servirent d'abri pendant la nuit, mais les moucherons nous tourmenterent vivement; nous avançâmes le lendemain, & à minuit nous fûmes à la vue de la ville. Prêts à débarquer, nous apperçûmes une multitude de flambeaux qui descendaient de la colline & se multipliaient dans la place; on venait d'y apprendre que Puna était prise & que l'ennemi s'avançait. Bientôt nous entendîmes le son des cloches, une décharge de mousqueterie & deux coups de canon. Je voulais attaquer dans le tumulte que l'allarme excitait; mes compagnons combattirent cet avis, & nous nous éloignâmes. Nous nous blottîmes dans un lieu où il y avait de l'eau douce, vis-à-vis d'un bois d'arbres élevés : une embuscade était à craindre & nous prîmes des précautions pour l'éloigner. Là, nous mîmes en

délibération s'il fallait attaquer la ville ; le capitaine Dover s'y oppofait par des raifons affez fortes ; il voulait qu'on fe bornât à lui envoyer un trompette pour l'inviter à racheter les marchandifes & les efclaves que nous avions pris. Je m'y oppofai de toutes mes forces & l'emportai d'abord ; mais comme on voulait me rendre refponfable de tous les événemens & que la divifion fe mettait parmi nous, il fallut revenir à cet avis. On envoya deux officiers Efpagnols parler au corregidor, & nous vinmes nous placer vis-à-vis de la ville ; nous enlevâmes en chemin quatre barques. Le corregidor s'approcha, & nous traitâmes & convinmes avec lui du prix des effets ; il nous quitta pour engager les habitans à donner les mains à ce qu'il venait de conclure ; mais comme il ne revint point à l'heure marquée, & que nous foupçonnions de la fourberie, nous nous rapprochâmes de la ville, d'où un gentilhomme vint nous donner les raifons du retard du corregidor & nous promettre qu'il viendroit le lendemain matin ; il nous fit un préfent de rafraîchiffemens & de liqueurs. Il vint comme il l'avait promis, mais fembla chercher à nous amufer encore. Enfin, il convint d'acheter la charge des deux vaiffeaux que nous avions pris,
&

& de payer 40000 pieces de huit pour la rançon de la ville, de deux vaiſſeaux neufs qui s'y trouvaient & des ſix barques dont nous nous étions emparés. Il fallait faire ſigner cet accord. Un canot vint avertir le corregidor que ſi nous ne voulions pas finir à l'amiable, tout le monde était ſous les armes & qu'on nous attaquerait. A cette nouvelle, on voulut retenir le corregidor, puiſqu'il nous avait manqué de parole la nuit précédente; mais je ne le permis pas; il partit, & nous laiſſa trois ôtages; bientôt après on vint nous dire qu'on ne pouvait trouver qu'une partie de la ſomme promiſe: impatienté de ces longueurs, nous menaçâmes de prendre les vaiſſeaux, de les brûler, de deſcendre & de ne faire quartier à perſonne. Ces menaces produiſirent aſſez peu d'effet. Alors nous arborâmes le pavillon du combat, débarquâmes du canon avec nos chaloupes & nos pinaſſes remplies d'hommes armés. Nous nous ſaisîmes des vaiſſeaux qu'on avait abandonnés. L'ennemi poſta ſa cavalerie au bout de la rue qui était vis-à-vis de nous, & ſon infanterie le long des maiſons; elle était nombreuſe & ne nous effraya pas. Nous deſcendîmes, fîmes feu genou en terre, puis nous rechargions, avancions & faiſions feu de nou-

veau. Notre feu fut si vif, que les ennemis reculerent jusqu'à leurs canons où la cavalerie se rangea en bataille; bientôt nous gagnâmes les premieres maisons, & enfilâmes une rue terminée par une église, où étaient quatre pieces de canon. Nous forçâmes la cavalerie à se retirer, primes les canons, nous saisîmes de l'église; tout nous réussit, mais plus par le courage que par la discipline. L'ennemi s'enfuit & nous distribuâmes notre monde en divers postes; pour la sûreté commune, enfonçâmes les portes des magasins, des caves, des églises, furetâmes par-tout, & ne trouvâmes guères que des provisions qui ne furent pas sans utilité pour nous. Quelques-uns de nos soldats voulaient fouiller dans les tombeaux, mais ils renfermaient des cadavres morts de la peste, & cette crainte que je leur inspirai suffit pour les retenir. Nous n'eûmes que deux hommes blessés, l'ennemi eut 15 à 20 morts ou blessés. Nous nous occupâmes à transporter dans nos vaisseaux tout ce qui était à notre usage, & fimes faire aux habitans des propositions pour le rachat de la ville, tandis qu'avec une chaloupe nous faisions remonter la riviere à 20 hommes qui firent diverses descentes, trouverent des maisons remplies de femmes qui leur

donnerent leurs pendant-d'oreilles & leurs colliers, de la vaiſſelle, & offrirent de leur apprêter à manger. Ils en agirent avec honnêteté avec elles, ce qui n'eſt pas ordinaire aux gens de mer. Ils rapporterent pour environ mille livres ſterlings, & en auraient rapporté plus du double s'ils avaient eu deux chaloupes. Dans une des égliſes, nous trouvâmes des armes, de la poudre, des tambours, qu'on ne s'attendait pas à trouver-là.

Cependant les ennemis ſe renforçaient, on nous avertit qu'ils deſcendaient la colline pour nous attaquer. J'allai à eux avec quelques poſtes raſſemblés, ils reculerent & ſe placerent dans la forêt où nous les laiſsâmes. Ils nous envoyerent offrir 30000 pieces de huit pour la rançon de la ville; mais ils demandaient douze jours de terme, ſans doute afin de raſſembler des forces qui puſſent les diſpenſer de tenir leur parole. Nous donnâmes ſix jours & demandâmes de bons ôtages, ſans quoi nous allions mettre le feu à la ville. Nous embarquions peu de choſes pendant ces petits combats; la chaleur était exceſſive, il pleuvait beaucoup, les rues étaient gliſſantes, les chemins mauvais, & l'ennemi caché dans le bois ne ceſſait de tirer ſur nous. Il accepta cependant

nos offres, & nous donna des ôtages. L'accord fut signé, nous revinmes dans nos vaisseaux avec notre butin, & les ennemis rentrerent dans leurs maisons. Nous étions accablés de fatigue & de lassitude, & il nous fallut encore traîner les canons conquis au travers d'un terrain glissant où nous enfoncions jusqu'à moitié jambe. Notre pillage consistait en 230 facs de farine, pois, fèves & ris; en 175 jarres d'huile & autres liqueurs; en un grand nombre d'habits, d'ustenciles & de joyaux qui pouvaient valoir 1200 livres sterlings; en 150 ballots de marchandises fines, 4 canons, 200 mousquets, &c. Nous en laissâmes encore beaucoup dans la ville, & ne touchâmes pas à deux vaisseaux neufs encore sur les chantiers, & qui coûtaient plus de 80 mille écus. On voit donc que les Espagnols gagnerent à signer, & nous y gagnâmes aussi. Un de mes gens était resté dans la ville endormi dans l'ivresse, on le réveilla doucement, on lui rendit ses armes & le renvoya. Nous nous éloignâmes de la ville au bruit de notre artillerie, de nos tambours & de nos trompettes, emmenant nos ôtages & laissant deux barques dans la riviere pour recevoir la rançon: nous étions contens de notre sort; mais si nous avions attaqué la ville tout de suite, nous l'eussions

été davantage, car on eut le tems d'emporter la plus grande partie de ses richesses.

Cette ville a demi-lieue de long; elle est divisée en nouveau & vieux quartier, joints ensemble par un long pont de bois; elle renferme 4 ou 500 maisons, 5 églises & 2000 habitans; ses maisons sont de briques ou de bois de charpente; les moindres sont bâties en cannes; la riviere la borde, & le sol y est si marécageux que sans le pont on ne pourrait aller en hiver d'une maison à l'autre. Son corregidor en est le premier magistrat; c'est un jeune homme de 24 ans. Elle est bien située pour le commerce & la construction des vaisseaux. La riviere y est large, ses bords sont ornés de villages & de fermes, de mangles & de salsaparillas qui donnent à l'eau une qualité utile contre le mal vénérien. Les campagnes nourrissent beaucoup de chevaux, de chèvres, de cochons, de volaille, & plusieurs sortes de canards qu'on ne connait pas en Europe. Ses habitans se plaignaient que le commerce des Français les réduisaient à la mendicité. Nous retrouvâmes nos vaisseaux où nous les attendions; notre longue absence avait inquiété ceux que nous y avions laissés; ils nous revirent avec joie. Ils avaient été obligés de

laisser les prisonniers se promener au grand air le jour & de les renfermer la nuit, pour qu'ils ne souffrissent qu'autant que le soin de leur sûreté l'exigeait. Deux des blessés dans le combat où mon frere perdit la vie, moururent aussi; & à ce sujet nous remarquerons que dans ces climats, les fievres suivent les blessures bien plus communément qu'en Europe.

Le 30 Avril, nous primes une barque de 30 tonneaux qui entrait dans la riviere de Guayaquil, chargée de 200 sacs de farine & de légumes, de 200 pains de sucre, de confitures, de grenades, de pommes & d'oignons; ils nous annoncerent qu'il y avait en effet plusieurs Français répandus en divers ports, où le bruit de notre arrivée n'était pas encore parvenu. Inquiet sur le silence de Mrs. Dower & Courtney, je vins à Puna, & les y trouvai; je sus qu'ils n'avaient point reçu de nouvelles des Espagnols depuis mon départ. Enfin, une de leurs chaloupes vint le dernier jour de notre convention & nous apporta 22000 pieces de huit; nous les menaçâmes de garder les ôtages s'ils n'apportaient le plutôt possible le reste de la rançon; je donnai cependant la liberté à plusieurs prisonniers dont j'avais pris soin & qui en parurent reconnaissans. Au moment où

nous partions, on nous apporta encore 3500 pieces de huit. Nous fûmes trop impatiens pour attendre le reste, & l'argent qu'on voulait échanger contre nos marchandises. Nous levâmes l'ancre le 8 Mai & partîmes. Une partie de nos gens étaient attaqués de fievres malignes dont ils avaient pris le germe à Guayaquil. J'en avais 60 dans les lits, & la Duchesse en avait 80. Le 19, nous vîmes une isle, j'y envoyai chercher de l'eau, & l'on ne put y en trouver. Cette isle est seche & aride, couverte de cailloux pesans & cariés, semblables à du mâchefer, les pieds s'y enfoncent comme dans la cendre; peut-être y eût-il ici un volcan: on y voit des buissons, de la verdure & point d'eau: elle est sous le 0 deg. 32 min. de latitude méridionale. C'est une des *Gallapagos;* de bons poissons & des tortues soulagerent ici nos malades réduits à la viande salée. Deux de nos prises s'étaient égarées, il fallut les chercher entre ces isles où souvent il regne des courans violens; nous en retrouvâmes une; mais nous cherchâmes en vain la seconde; nos matelots continuaient à être malades, & il en mourrait tous les jours. Nous savions qu'une de ces isles Gallapagos fournit de la bonne eau, des bois de charpente,

des tortues & une rade très-sûre; mais pressés par la nécessité, nous n'eûmes pas le tems de la chercher, & nous cinglâmes vers le continent pour y faire de l'eau dont nous avions un pressant besoin. Le 6 Juin, nous vîmes la terre & une voile, nous lui donnâmes la chasse & la prîmes. C'était un bâtiment de 90 tonneaux sorti de Panama, qui portait 40 personnes, du fer & de la draperie. Nous vîmes *Gallo*, petite isle près du rivage. Le 7, nous découvrîmes l'isle *Gorgone*, & nous y jetâmes l'ancre le lendemain dans sa partie orientale. De-là nous vîmes une voile, nos deux chaloupes la poursuivirent, la prirent & l'amenerent: c'était une barque de 35 tonneaux, nommée le *Soleil d'or*. Nous y trouvâmes une grosse chaîne d'or, un peu de poudre de ce métal; ceux qui la montaient ignoraient notre arrivée dans ces mers, parce que les bois & les rivieres coupent la communication entre les diverses parties de ce vaste continent. Le conseil décida qu'il fallait se rendre dans l'isle *Malaga*, & de-là tâcher de pénétrer dans les mines de *Barbacore* & de *Saint-Jean;* mais sur de nouvelles informations que je fis faire, on résolut de retourner à l'isle *Gorgone* que nous avions quittée le jour auparavant. Arri-

vés ſur cette isle, nous y préparâmes un terrain propre à y élever une tente pour nos malades : nous pêchâmes & carenâmes la Ducheſſe avec promptitude. Nos malades ſe trouverent mieux lorſqu'ils furent deſcendus à terre. Nous radoubâmes auſſi l'un des vaiſſeaux que nous avions pris, & nous cherchâmes dans l'isle des mâts qui lui fuſſent propres ; le bois y eſt trop peſant pour cet uſage ; c'eſt un cèdre qui a la couleur & le grain du chêne ; mais nous fûmes forcés de nous en ſervir, car les mâts & les vergues de ce vaiſſeau ne valaient rien. Ses cordages étaient gâtés, ſes voiles pourries, les vers en avaient criblé le timon & le taille-mer : cependant comme il était bon d'ailleurs, qu'il était bien fait, nous réſolûmes de le ragréer à neuf, & de le faire monter par une partie des gens de nos deux vaiſſeaux. Nous étions tour-à-tour cordiers, forgerons, tourneurs, voiliers, ſelon que la néceſſité l'exigeait. Quand il fut armé, ce vaiſſeau avait ſi belle apparence, que nous fûmes charmés de l'avoir pour croiſer avec nous. Il fut nommé le *Marquis*, & on y plaça 20 pieces de canon, ſon équipage fut de 60 blancs & 20 nègres ; Edouard Coke en devint le capitaine. Nous renvoyâmes nos priſonniers dans

une barque montée par 45 hommes, avec ordre de faire ſur la côte le plus de butin qu'il leur ſerait poſſible. Nous nous ſéparâmes bons amis de ces Eſpagnols, avec leſquels nous en agîmes avec honnêteté & à qui nous avions laiſſé pleine liberté de conſcience; car un prêtre, dans chaque vaiſſeau, leur diſait la meſſe, tandis qu'au-deſſus de leur tête nous faiſions le ſervice de l'égliſe anglicane.

Parmi ces priſonniers étaient les poſſeſſeurs des deux vaiſſeaux que nous avions pris, avec qui nous convînmes d'une ſomme pour leur rachat & celui des effets qu'ils contenaient; ils devaient apporter cette ſomme dans dix jours. On débarqua les priſonniers & l'on pilla un bourg voiſin, d'où l'on rapporta 7 petits bœufs gras, une douzaine de cochons, ſix chèvres, avec des limons & des plantains. Le pays leur parut miſérable, bas, couvert de mangles; on y voit des montagnes plus avant dans les terres. Il y a dans le voiſinage de pauvres mines d'or.

Le 16, un negre affranchi de la Jamaïque nous vint joindre; il avait été avec une centaine d'Anglais pour piller les mines de *Saint-Jago*, à l'extrêmité du golfe de Darien; ils remontaient une riviere étroite lorſque les

Espagnols & les Indiens qui les environnaient, qui les tuaient au travers des arbres sans qu'ils pussent se défendre, les obligerent de s'arrêter; environ 60, en partie blessés, se rendirent prisonniers de guerre: d'abord assez bien traités, on reçut un ordre de les massacrer; on le fit tandis qu'ils étaient à table. Aucun Anglais n'échappa: quelques negres avaient été épargnés, & parmi eux était celui qui venait nous joindre. Nous frémîmes d'horreur en écoutant cette action barbare, & nous nous félicitâmes d'en avoir agi avec générosité. Le 23, notre cable rompit & nous perdimes l'ancre. Dans les pays chauds, un fond de vase noire pourrit promptement les cables. La partie de la côte où nous étions, est la plus exposée à l'humidité & au mauvais tems.

Parmi notre butin, il y avait plus de 60 mille livres pesant de médailles de cuivre, de croix, de chapelets, de brimborions de cire, d'images de saints taillées sur le bois ou sur la pierre, &c. attirail qui venait de l'Italie pour les Jésuites du Pérou. Nous les abandonnâmes aux habitans sans exiger rien pour échange; mais l'une de ces images en bois nous fournit un spectacle singulier. Elle tomba du vaisseau dans l'eau, & fut poussée par les ondes sur le

rivage où nos prisonniers se promenaient. Dès qu'ils la virent, ils firent le signe de la croix, la releverent, la porterent vis-à-vis du vaisseau. C'était la Vierge Marie de Lima qui venait les secourir, les délivrer ; ils l'essuyerent dévotement avec du coton, assurerent que malgré leurs soins, elle suait toujours, & vénérerent le coton trempé de cette précieuse sueur. A cette occasion on nous raconta divers autres miracles ; entr'autres qu'une de ces images, exposée dans la cathédrale de Lima, ornée de très-grandes richesses, arrêta par le bras le voleur qui la dépouillait. Ces histoires nourrissent la superstition qui les fit naître.

Une grande affaire dont nous nous occupâmes, fut l'appréciation & le partage du butin : il fallut y employer la plus grande prudence & le plus grand désintéressement, pour prévenir les mécontentemens. L'estimation fit monter les habits à la valeur de 400 livres sterlings, les ouvrages d'orfevrerie compris dans le pillage à 744 livres, & il y eut pour trois livres & douze onces d'or en joyaux. Malgré mes soins, il y eut des murmures & une forte de conjuration causée par ce partage, sur-tout parce que les simples soldats & les matelots croyaient les officiers trop bien partagés : il

fallut au moins les fatisfaire fur ce point, & le capitaine Courtney & moi fimes de plus grands facrifices. Rien ne s'oppofe plus au fuccès des armateurs que ces diffentions qui naiffent de la diftribution du pillage. Nous hâtâmes ces opérations, afin de quitter l'isle Gorgone, & les officiers des trois vaiffeaux jurerent encore d'aller enfemble, de fe fecourir les uns les autres, de n'attaquer l'ennemi que de concert, de fe défendre & de défendre les autres au péril de leur vaiffeau; & quand tout fut prêt, nous donnâmes à des commerçans de Guayaquil ou de Panama deux vaiffeaux que nous leur avions pris, avec les effets que nous ne pûmes emporter, pour une fomme qu'ils nous avaient payée. Enfin le 8 Août, nous nous éloignâmes de l'isle où nous avions féjourné affez long-tems. Elle eft fituée à fix lieues du continent, elle en a trois de long, mais elle eft étroite & remplie de bois & d'arbres de haute futaie, parmi lefquels on remarque le *Palma-Maria*, dont les Efpagnols font des mâts & dont ils tirent une réfine ou baume qu'ils emploient en différentes maladies. De loin, elle offre l'afpect de trois éminences; il y a des bancs près du rivage, fur-tout vers le fud-oueft où une petite isle femble s'y joindre;

divers rocs semblent l'environner; il en est un qui donne l'apparence d'une voile; d'autres sont escarpés & servent d'asyle aux oiseaux; on y éprouve de fréquens orages; on y trouve des singes, des cochons d'inde, des lièvres, des lésards, de jolis caméléons & une prodigieuse quantité de serpens dont la morsure est mortelle, au moins nous en vîmes un exemple. Elle nourrit une grande variété d'arbres & de plantes différentes de celles d'Europe. La mer y est remplie de poissons inconnus; le corail blanc & les huîtres à perle n'y sont pas rares. Parmi ses animaux, le plus remarquable est le *Paresseux;* il est de la grosseur d'un singe de moyenne taille; il a des poils longs & épais, le nez & les yeux petits, un air ridé, difforme, les dents longues & aiguës, les hanches épaisses, le corps gros, la queue courte, & trois doigts à chaque patte. Il monte sur les arbres, mais avec la plus grande lenteur; il semblait aller par ressort comme une pendule. On dit qu'il vit des feuilles d'un arbre fort élevé; qu'il s'y engraisse quand il est monté, mais qu'il n'a que la peau & les os avant qu'il en ait escaladé un autre placé auprès. On n'y voit point d'oiseaux de terre, peut-être parce que les singes les y détruisent.

En partant, nous vîmes que le *Marquis* allait mal à la voile, il fallut y faire encore diverses réparations, & nous en fûmes contens. Pour augmenter nos forces, je rassemblai 35 negres qui étaient sur mon bord, & leur promis la liberté, s'ils combattaient avec courage : ils demanderent à être exercés, à être armés, j'écrivis leurs noms, j'en donnai à ceux qui n'en avaient pas, & mis à leur tète le negre de la Jamaïque, nommé *Kendall*: je les habillai, & leur dis de ne se plus regarder comme esclaves, mais comme Anglais : leur joie fut très-vive, & je ne doutai pas qu'ils ne nous fussent utiles. Le 18, nous prîmes un petit vaisseau de 70 tonneaux, parti de Panama & chargé de 24 negres mâles ou femelles, dont nous nous défîmes à *Tacames*. Ils nous apprirent que l'époux de notre reine Anne était mort ; nous bûmes cependant le soir à sa santé, dans la pensée qu'elle ne pouvait lui nuire en quelque lieu qu'il fut. Nous sûmes aussi que Panama, allarmée de notre approche, tenait ses portes fermées la nuit & le jour ; mais nous n'étions pas assez nombreux pour l'attaquer. Pour exercer nos negres, nous donnâmes un combat simulé, où chacun s'acquitta de son devoir avec autant d'exactitude que si l'on se fut battu tout de bon.

Nous vîmes la terre, c'était une colline blanche au nord de *Tacames*, &nous résolûmes d'y envoyer chercher des vivres: nous nous en approchâmes : l'eau était épaisse & blanchâtre ; tout à côté on voyait des bancs de sable. Je les traversai avec inquiétude, & nous jetâmes l'ancre à la vue des maisons. Les Indiens nous reçurent d'abord à coup de fusil, puis ils nous promirent des vivres pourvu que leur *Padre* ou curé leur en donnât la permission. Nous en avions un sur nos vaisseaux que nous débarquâmes, qui parla pour nous & vanta si bien les honnêtetés que nous lui faisions, que bientôt le commerce s'établit, & l'Indien quitta sa couleur rouge qui annonce la guerre. L'un d'eux vint sur mon vaisseau, il s'étendit par terre dans la grande chambre, la contempla pendant une heure ; puis s'en retourna joyeux du présent de quelques babioles que nous lui avions fait, & d'un verre d'eau-de-vie qu'il avait bû. Nous échangeâmes nos marchandises contre des bœufs, des cochons & des plantains, nous les eûmes à bon marché, & rendîmes contens ces bons Indiens en leur donnant trois images de saints en bois dont ils décorerent leur église. Je fis présent à la femme du chef d'un bonnet garni de plumes, & par reconnaissance

naiſſance elle m'envoya des arcs & des flèches.

La baie de Tacames eſt formée au nord par une longue pointe: elle eſt haute, plate au ſommet, blanche juſques dans l'eau. La terre au midi montre auſſi des collines blanches: entre ces deux pointes eſt un eſpace de trois lieues, il eſt bas & couvert de bois. Le village eſt au fond de la baie; il n'a que ſept maiſons & une égliſe; elles ſont baſſes, poſées ſur des pieux, bâties de cannes fendues, couvertes de feuilles de palmier: au-deſſous ſont des étables pour les porcs. Les femmes n'y ont pour vètement qu'une ceinture; les hommes ſont adroits à la chaſſe & à la pèche; ils ſont courageux; armés de fuſils & de flèches empoiſonnées: à quatre lieues de-là eſt un grand bourg où réſide le curé. Trois lieues plus au nord eſt la riviere des Emeraudes; ſes bords ſont habités par des Indiens, des mulâtres & des ſambous. Le pays eſt couvert de plantains, mais il y a une liſiere au bord de la mer qui eſt ſtérile. La mer y roule en groſſes lames: les briſes de mer & de terre y ſoufflent alternativement; la premiere regne depuis midi à minuit; la ſeconde de minuit à midi. Près de-là eſt le cap *St. Franciſco.* Nous nous éloignâmes de ce bord le 1 Septembre, pour retour-

ner aux *Gallapagos* que nous découvrîmes le 10. Nous jetâmes l'ancre près du rivage de l'une d'elles, dans une baie sablonneuse : l'isle est haute, pleine de rochers, stérile & sans eau ; mais nous y trouvâmes d'excellentes tortues de terre & de mer : les premieres ne pesent guères que 100 livres, celles de mer en pesent 400 ; c'est une nourriture substantielle. La tortue de terre est un vilain animal ; son écaille est d'un beau noir ; sa peau extérieure est noire, ridée & rude ; elle a le cou long, les jambes assez grosses, les pieds tortus & gros comme le poing, taillés comme ceux de l'éléphant ; cinq ongles épais sont à ceux de devant, quatre à ceux de derriere ; elle a le museau d'un serpent : dès qu'elle voit quelqu'un, elle retire son cou, sa tête & ses jambes. On dit que de tout l'Océan Pacifique on n'en trouve que dans ces isles, & quelques-unes sont si fortes & si grosses que deux hommes sur leur dos ne les arrêtent pas, & qu'elles continuent leur route comme si elles n'eussent rien porté. Nous y trouvâmes aussi un peu de bois, du sel, & nous y pêchâmes des poissons que nous partageâmes, pour les conserver dans le sel.

Nous partîmes de-là le 14 Septembre, & portant au levant, nous nous trouvâmes bientôt

environnés de rochers à fleur d'eau qui ne laiſſaient entr'eux d'autre paſſage que celui par lequel nous étions entrés ; de ſorte que nous fûmes obligés de rebrouſſer. Nous avions aſſez de tortues pour en vivre juſqu'aux *Trois-Maries*, isles vers leſquelles nous tendions. Nous vîmes beaucoup d'autres isles, & les *Gallapagos* nous parurent former un archipel fort nombreux ; mais il n'y en a point qui aient de l'eau douce, à en juger par celles que nous viſitâmes & leur extérieur ; cependant le capitaine *Davis* & les Eſpagnols s'accordent à dire, qu'il en eſt une qu'ils nomment *S. Maria de l'Aquada*, où l'on trouve des tortues, de l'eau douce, du bois, du poiſſon, une bonne rade, &c. Divers oiſeaux de mer volent entre ces isles ; on y voit des faucons & des tourterelles fort peu ſauvages. Il y a auſſi des *guanos* & des chiens marins redoutables.

Nous vîmes le continent du Mexique le 1 Octobre : nous en étions à 10 lieues, & nous nous en éloignâmes pour ne pas y jeter l'allarme : le cap *Corrientes* nous annonça que les *Trois-Maries* n'étaient pas éloignées, & en effet nous les découvrîmes peu après. La premiere que nous viſitâmes n'a point d'ancrage ſûr, ni d'eau douce ; mais elle eſt couverte de bois. Nous cinglâ-

mes vers l'isle du milieu, & d'abord nous n'en fumes pas plus contens. Le *Marquis* nous avait abandonné, & ne le voyant point venir, la Duchesse alla le chercher & le trouva : un brouillard nous en avait dérobé la vue. Nous visitâmes l'autre côté de l'isle, & il nous donna de plus douces espérances : ses baies sablonneuses nous promettaient des tortues, & on y trouva de l'eau douce : nous en remplîmes nos barriques, & nous fimes une abondante provision de tortues. On y tua un serpent de terre d'un coup de fusil ; il avait 15 pouces de circonférence & 10 pieds de long : j'en ai vu de beaucoup plus gros. Sa peau est couleur noisette & tachetée ; les Espagnols les nomment *léopards*. Nous avions vu ailleurs des serpens d'eau que nous avions assez de peine d'éloigner du vaisseau.

Nous pensâmes à fixer une croisiere pour découvrir & attaquer le vaisseau de Manille : je voulais qu'on se séparât, pour mieux le découvrir & se fournir de vivres avec plus de facilité ; mais on décida qu'on ne se séparerait point, & que nous irions tous ensemble croiser à la hauteur du cap *St.Lucas*. Après nous être pourvus de bois, d'eau & de tortues, nous partîmes pour nous y rendre.

Les isles *Maries* sont rangées à 4 lieues de

diſtance l'une de l'autre : la plus grande eſt au couchant ; elle eſt haute & peut avoir 5 lieues de long : celle du milieu n'en a que trois, la plus orientale n'en a pas deux : ces deux dernieres ſont d'une hauteur médiocre & couvertes de bois. On y trouve des perroquets, des tourterelles, des pigeons, & d'autres oiſeaux ; beaucoup de lièvres, mais plus petits que ceux d'Europe ; beaucoup de guanos & de racoans : ces derniers abaient & grondent comme des chiens. Nous n'y avons trouvé que deux ſources de bonne eau : elles formaient de gros courans où l'eau devenait amere & déſagréable. Les tortues y ſont très-bonnes, mais d'une figure différente de celles qu'on voit ailleurs. Nous n'en prîmes que des femelles qui venaient pondre, & couvrir leurs œufs de ſable. Telle femelle a eu juſqu'à 800 œufs, dont 150 étaient déja couverts de leur peau & prêts à être pondus. Nous avons cru voir que dans 24 heures les œufs ſe changent en petits vivans. Si nous euſſions demeuré plus long-tems ſur ces isles, j'aurais pu m'aſſurer du fait d'une maniere plus déciſive. Lorſque nous y étions à l'ancre, nous avions la terre à l'orient d'été à 12 lieues de diſtance, & à l'orient d'hiver à 17 lieues. Il n'y a point de danger autour de ces isles. La chaleur y eſt très-forte.

Nous eûmes de petits vents, des calmes fréquens; enfin, le 1 Novembre, nous vîmes la pointe de la Californie; & nous convinmes des fignaux de notre croifure; elle fut telle que nous pouvions découvrir tout ce qui pouvait fe paffer à 4 lieues de la côte. Nous fignâmes un accord, pour prévenir les fraudes dans la diftribution du butin, & nous nous préparâmes au combat. C'était dans ce même lieu, que le chevalier Thomas Cavendish prit un vaiffeau de Manille, fous le regne d'Elifabeth. Le 17, nous envoyâmes la barque chercher de l'eau fur le continent; elle revint & nous dit qu'on avait vu des fauvages Indiens fur des radeaux, qui, alléchés par le don de deux ou trois couteaux, & quelques haillons, leur donnerent à leur tour deux veffies pleines d'eau, une couple de renards en vie & la peau d'un cerf. Ces hommes font abfolument nuds & n'entendent pas un mot d'Efpagnol. Je renvoyai vers eux avec la chaloupe pour voir fi l'on ne pourrait point en obtenir quelques rafraîchiffemens; mais ces pauvres Indiens n'ont point de provifions; ils nous vifiterent & nous inviterent à les vifiter. La chaloupe y retourna & ne put aborder à caufe des houles qu'il faifait; nos gens n'y parvinrent qu'en fe

mettant sur les radeaux des Indiens qui les tiraient à la corde & à la nage. Ils arriverent : chacun d'eux ayant un Indien de chaque côté, fut conduit à quelque distance du rivage, où ils trouverent un vieillard assis sur une peau de cerf, devant lequel ils se mirent à genoux ainsi que leurs guides ; ils marcherent ensuite un quart de mille d'un pas grave & lent, à travers un petit sentier qui aboutissait à leurs huttes ; là ils trouverent un Indien qui frottait l'un sur l'autre deux bâtons dentelés en forme de scie, & bourdonnait en même tems un air lugubre pour les divertir. Après les cérémonies, on s'assit à terre, on mangea du poisson grillé, ensuite on ramena les nouveaux hôtes au son sourd de l'instrument que nous avons décrit. Quelques-uns de leurs instrumens, tels qu'un couteau fait d'une dent de goulu de mer, prouvent qu'en tout pays la nécessité est mere de l'industrie.

Le 21, ces bons Indiens allumerent un feu sur le rivage : nous crûmes qu'ils avaient quelque chose d'intéressant à nous apprendre, & j'y envoyai la barque & la chaloupe, pour les engager à nous fournir des vivres : elles trouverent une bonne baie avec une riviere d'eau douce, au bord de laquelle 500 Indiens rassemblés dans de

petites cabanes, vivaient de quelques poissons. Ils vinrent pour servir de pilotes & conduire les deux bateaux en sûreté. L'eau fut tout le secours qu'on en put tirer. Deux jours après nous nous apperçumes que les Indiens ne nous recevaient plus aussi bien ; ils ne permirent pas que nous y allassions de nuit ; peut-être à cause de leurs femmes qu'ils nous cachaient avec soin. Un coup de canon tiré par le *Marquis*, nous fit quitter le rivage ; j'y allai à toutes voiles, les deux autres vaisseaux y accoururent aussi, & bientôt nous nous fûmes joints : une erreur avait causé cette allarme, on avait pris mon vaisseau pour celui de Manille : il nous fallut retourner à notre poste, en plaisantant sur notre activité inquiete. Nous commencions à douter que nous pussions rencontrer le vaisseau que nous cherchions. Nous résolumes le 14 Décembre de ne croiser plus que huit jours. Comme nous manquions de pain, il fut proposé d'attaquer une ville pour nous avitailler, ou de passer promptement à *Guam*, l'une des isles *Larrons*. J'insistai pour ce dernier avis, & il fut adopté. Il fallait trouver promptement un port pour nous radouber. C'était avec peine que nous avions pris cette résolution : si nous avions eu assez de vivres, nous aurions préféré doubler encore le cap *Horn*,

& venir au Bresil vendre nos marchandises, où elles pouvaient l'être avec avantage. Le 21 Décembre, nous fimes donc route vers le port, que je crois être celui que Cavendish nomme *Segura ;* mais tantôt le calme, tantôt les courans, nous empêcherent d'avancer ; & le lendemain, quoique nous eussions donné toutes nos voiles à une brise légere qui s'était élevée, nous ne pumes entrer dans le port. Tandis que nous faisions de vains efforts, l'homme qui était sur la hune vit une voile à 7 lieues de nous. Je courus sur elle en arborant mon pavillon : quelques-uns de nos gens crurent que c'était le *Marquis* qui était sorti du port où il se radoubait. Il faisait peu de vent ; j'approchai lentement du vaisseau inconnu. Bientôt nous fumes certains que ce navire était celui que nous attendions avec impatience : nous convinmes de la maniere de l'attaquer ; nous nous préparâmes au combat, & je regalai mon équipage d'un grand chauderon de chocolat : puis nous fimes la priere, qui fut interrompue par le canon de l'ennemi. Arrivés près de lui, je lui lâchai plusieurs bordées soutenues de ma mousqueterie, & ils nous les rendirent assez vertement. Nous l'attaquâmes ensuite de proue, & si vivement qu'il commença à baisser son pavillon ; & la

Ducheſſe vint lui tirer cinq ou ſix volées de coups de canon, auquel il ne répondit pas, parce qu'il s'était déja rendu. Je me fis amener les priſonniers, & j'appris d'eux qu'un plus gros vaiſſeau, monté de 40 pieces de canons & d'autant de pierriers, était parti de Manille avec eux; mais qu'ils en étaient ſéparés depuis trois mois, & qu'ils le croyaient arrivé dans Acapulco, parce qu'il allait mieux à la voile qu'eux. Notre priſe ſe nommait *Nueſtra Sennora de la Incarnation del Deſenganno;* elle portait 20 pieces de canon, 20 pierriers & 193 hommes, dont 9 avaient été tués & 10 bleſſés. Un ſoldat & moi furent les ſeuls bleſſés ſur mon bord: un coup de mouſquet me fit ſauter une partie de la mâchoire ſupérieure & une partie de mes dents qui tomberent autour de moi. Nous vinmes avec notre priſe mouiller dans le port *Segura*, d'où le Marquis était prêt à ſortir. J'avais la gorge & la tête ſi enflée que je ne pouvais à peine avaler du liquide, & la nuit quelque choſe m'embarraſſant la gorge, je l'avalai, ſoit que ce fut une balle, ou une partie de ma mâchoire.

Tandis qu'on me panſait, & que mon vaiſſeau & ma priſe ſe radoubaient, la Ducheſſe & le Marquis allerent croiſer pendant huit jours, pour

tâcher de rencontrer l'autre vaisseau de Manille. Je voulais qu'on y envoyât le Duc & la Duchesse renforcés par une partie de l'équipage du Marquis ; mais on ne m'écouta pas, parce que le capitaine de la Duchesse piqué de quelques railleries de mes gens sur ce qu'il n'était venu que sur la fin du combat, ne voulut pas croiser avec nous. Ils partirent donc le 25, après avoir renforcé la Duchesse de dix de mes meilleurs hommes, & je plaçai une sentinelle sur une montagne voisine, avec ordre d'avertir s'il voyait 3 voiles au large. Dès le lendemain il nous fit le signe convenu, & après avoir mis mes prisonniers en sûreté, je levai l'ancre pour aller joindre la Duchesse, & lui aider à combattre le gros vaisseau qui commençait à paraître. J'étais si faible que je ne parlais qu'avec peine, & les chirurgiens me conseillaient de rester dans le havre. Le lendemain, les voiles étaient si loin de nous, qu'à peine pus-je les distinguer à 9 heures. La Duchesse était fort près de l'ennemi, & le Marquis courait sur lui à toutes voiles : je forçai de voiles aussi ; mais il faisait peu de vent, & j'avançais peu. Dans l'après-midi, le Marquis attaqua vigoureusement l'ennemi, puis tomba sous le vent, où il resta quelque tems hors de la portée du canon. Craignant qu'il n'eut été désemparé, je

lui envoyai ma pinaſſe lorſque nous le vîmes attaquer encore l'ennemi avec vigueur. La Ducheſſe courut un peu au large au-deſſus du vent de l'ennemi, pour boucher ſes voies d'eau & rétablir ſes agrès : puis elle lâcha deux bordées, après quoi la nuit les ſépara. La pinaſſe revint, & m'apprit que la Ducheſſe avait ſouffert, avait un homme tué, pluſieurs bleſſés, la ſoute aux poudres percée, ainſi que divers endroits de ſes œuvres mortes ; le Marquis n'avait plus de poudre ni de boulets, & je lui en envoyai ; le lendemain nous continuâmes le combat ; mon mât reçut deux boulets qui faillirent à l'abattre ; mes cordages étaient délabrés, ceux de la Ducheſſe ne l'étaient pas moins ; le Marquis tirait en vain, parce que ſes canons étaient fort petits ; nos boulets avaient fait peu de mal à l'ennemi, & notre mouſqueterie était inutile ; car l'ennemi avait eu le tems de ſe bien préparer. Nous réſolumes donc d'abandonner ce vaiſſeau, que peut-être nous aurions enlevé, ſi les deux vaiſſeaux qui allaient le mieux à la voile l'avaient attaqué promptement & l'euſſent abordés, quoiqu'il eut trois fois plus de monde que nous. Nous ſuivîmes donc ce vaiſſeau juſqu'à la nuit, puis nous revinmes en diligence au port nous aſſurer de notre priſe. Il y eut onze hommes de

bleſſés ſur mon bord, & je le fus au pied gauche par un éclat de bois qui m'enleva une partie de l'os du talon & me fit ſouffrir de grandes douleurs. La Ducheſſe eut une vingtaine d'hommes tués ou bleſſés. Le Marquis eut deux hommes grillés par le feu de la poudre.

Le vaiſſeau ennemi ſe nommait *Bigonia:* il était du port de 900 tonneaux & percé pour 60 canons, il n'y en avait que 40 de montés; mais il avait autant de mortiers, tous de bronze. Son équipage ſans les paſſagers, montait à 450 hommes, & parmi eux étaient des Européens enrichis par la piraterie, & réſolus de défendre leurs richeſſes juſqu'à la mort. Son canonier était un homme expérimenté, & il avait ſi bien muni ſon vaiſſeau, il avait formé une ſi bonne enceinte de balots entre les canons, qu'il nous fit du mal ſans que nous puſſions lui en faire beaucoup. Cependant nous endommageâmes leurs voiles & leurs cordages, abattîmes leur vergue de miſaine & leur tuâmes deux hommes. Nous tirâmes plus de 500 boulets de 6 livres dans le corps du vaiſſeau; mais il était bâti d'un excellent bois, très-fort & qui ne s'éclate point. On nous dit qu'avant de partir de Manille, il avait ſu qu'on équipait deux frégates à Briſtol pour les envoyer dans la mer du Sud, & que cette

nouvelle avait obligé les Efpagnols à fe bien munir. Lorfque nous nous étions propofé de l'attaquer, nous ne connaiffions pas fa force & n'avions pas lieu de la préfumer telle. J'ai fu depuis que ce vaiffeau était rentré fort défemparé au port d'Acapulco, & que le canonier, pour les engager à fe défendre avec courage, avait fait ferment fur l'hoftie de faire fauter le vaiffeau avant de fe rendre, & fe tenait à l'entrée de la foute aux poudres pour remplir fon ferment.

Le 28 Décembre, l'ennemi fe mit à la cape, dans l'idée que nous allions revenir à la charge; mais dès qu'il nous vit mettre à la voile vers le fud, il déploya les fiennes & continua fa route; une brife fraîche le fit bientôt difparaître, & nous nous rapprochâmes de notre port. Nous y arrivâmes le 1 Janvier 1710, & là nous congédiâmes nos prifonniers, & les ôtages de Guyaquil, fur une barque que nous pourvûmes de l'eau & des vivres néceffaires pour fe rendre dans Acapulco. Ils nous donnerent des billets pour fûreté de ce qu'on nous devait encore.

Pendant les fept jours que nous employâmes à nous radouber, à faire de l'eau & du bois, il s'éleva parmi nous une divifion qui heureufement n'eut pas des fuites. Je voulais qu'on don-

nât le commandement de notre derniere prise, que nous appellâmes le *Bachelier*, au capitaine Frye, comme le plus capable; les officiers de la Ducheſſe & du Marquis voulurent le donner au capitaine Dover, comme le plus intéreſſé à ſa conſervation. Ce poſte ne me paraiſſait pas devoir le flatter, ni ſon refus l'humilier. Je convenais qu'ayant le plus grand intérêt dans notre armement, il devait être ſur le Bachelier, pour veiller ſur la conſervation des effets qu'il portait; mais je voulais qu'on mit à la tète de l'équipage un chef plus capable de le conduire avec intelligence. Le tout aboutit à lui laiſſer le nom de chef, ſans lui en laiſſer ni l'autorité, ni les ſoins. Nous fimes à ce vaiſſeau un équipage de 110 hommes, & nous bûmes enſemble à notre bonne arrivée dans notre patrie.

Diſons en peu de mots ce que nous avons vu de la Californie. L'endroit où nous étions eſt montueux, ſtérile, couvert de ſable, du milieu deſquels s'élevent çà & là quelques arbriſſeaux & buiſſons qui portent différentes baies ou fruits. Nous l'avons viſité juſqu'à 18 lieues au nord, où l'on voit beaucoup d'arbres de haute futaie: dans cet eſpace il n'y a pas de ports; des colonnes de fumée nous prouvaient que le pays était peuplé. Durant notre ſéjour, le ciel y fut ſerein

& agréable ; pendant les nuits il y tombait d'abondantes rosées, & elles étaient très-fraîches. Les habitans sont d'une taille avantageuse ; plus noirs que les autres Indiens : ils ont les cheveux longs, noirs & applatis ; ils leur pendent jusqu'aux cuisses & formaient leur seul vêtement : les femmes y couvrent leur nudité avec des feuilles ou des morceaux d'étoffe d'herbe de soie, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles que nous vîmes étaient vieilles & ridées, ils nous cachaient celles qui étaient jeunes encore ; leur Langue est rude & gutturale ; quelques-uns portaient des coliers & des bracelets composés de brins de bois & de coquilles, de petites baies rouges & de perles qu'ils entaillent & attachent ensuite avec un fil de l'herbe à soie ; nos chapelets de verre coloré, & nos autres babioles leur paraissaient moins beaux que cet ornement ; ils n'enviaient de tout ce que nous possédions que les instrumens tranchans ; cependant ils ne les prenaient point lorsque nos tonneliers & nos charpentiers en laissaient la nuit sur le rivage. Leurs huttes sont basses, construites de branches d'arbres & de cannes, & si mal couvertes que la pluie y pénétrait de toutes parts ; on ne voyait autour d'elles aucune trace de jardins ni de champs ;

ils

ils ne vécurent presque que de poisson pendant notre séjour; leurs cabanes qui ne semblent dressées que pour un tems, nous firent conjecturer qu'ils n'y demeuraient pas toujours, & ne s'y rendaient que pour la pèche. Ils n'ont ni filets, ni hameçons; mais ils dardent le poisson avec un instrument de bois qu'ils lancent avec adresse: ils plongent admirablement bien. J'en ai vu qui attrappaient de vieux couteaux que je leur jetais, avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire qu'ils broient entre des pierres & mangent à poignées, leur tient lieu de pain; quelques-uns de nos gens qui en mettaient dans leur bouillon, lui trouvaient le goût du café: ils avaient des racines qui avaient celui de l'igname ou de l'yams, légume qui croît dans une cosse & a la saveur du pois verd; ils avaient encore des baies qui ressemblent à celles du lierre pour l'extérieur, & aux pois secs par leur goût; d'autres qui ressemblent à la groseille rouge, maïs dont la pulpe aigrelette & blanche enferme un noyau ou un pepin. On y trouve des poiriers épineux dont le fruit a le goût de la groseille blanche, & d'autres plantes qui nous sont inconnues.

Par les peaux de bêtes que nous vîmes, il

semble qu'il y ait une saison pour la chasse.

L'un des habitans avait un bonnet garni de plumes, & on le respectait, quoique d'ailleurs ils paraissent jouir de tout en commun. Leur vice dominant est la paresse, & ils ne vivent, comme on dit, que du jour à la journée. Ils regardaient avec attention nos gens occupés à faire du bois & de l'eau; mais ils évitaient de partager avec eux tout travail qui fatigue. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils en tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs faits d'un bois souple, garnis d'une corde d'herbe à soie, ont environ sept pieds de long; leurs fleches, faites de petites cannes armées d'un os de poisson bien affilé, en ont quatre & demi; leurs instrumens tranchans sont faits avec des dents de goulus de mer. Quelques-uns ont de grosses perles, & l'on dit qu'on en pêche beaucoup à l'extrêmité du golfe; que vers le continent du Mexique, le pays est agréable & fertile, qu'il abonde en vivres & en bétail. Nous y avons vu des pierres pesantes, brillantes, qui semblent contenir quelque minéral. Ils admiraient la structure de notre vaisseau; mais eux-memes n'ont que des radeaux qu'ils font mouvoir avec des pagayes à chaque extrêmité. Nous donnames une chemise à l'un d'eux, qui la mit

en lambeaux & les diſtribua à ſes voiſins, pour y mettre les graines qui leur ſervent de pain. Ils apprètent leur poiſſon en le mettant ſous un tas de ſable qu'ils recouvrent de feu ; ils l'allument au milieu de leurs cabanes en frottant deux morceaux de bois ſec l'un contre l'autre. Leur eau eſt fort bonne ; on y trouve beaucoup de fenouil marin ; nous n'y vîmes point d'oiſeaux extraordinaires.

Le port où nous étions, eſt remarquable par quatre rochers, dont les deux qui ſont au couchant, ſont coniques. Le plus avancé vers la terre a une arcade comme celle d'un pont ſous laquelle l'eau paſſe ; la baie eſt ſaine partout, & elle n'eſt ouverte qu'aux vents du couchant & du ſud.

Nous partîmes de ce lieu le 11 Janvier : pour faciliter notre route, je fis mettre dix de nos canons à fond de cale ; & comme nous avions peu de proviſions, nous fûmes obligés de vivre avec économie. Chaque repas on donnait une livre & demi de farine avec un morceau de viande pour cinq hommes. Je n'avais que 100 livres de pain ; mais le Bachelier m'en fournit en échange de deux barils de farine, d'un bœuf ſalé, & d'un cochon. Sur les avis de notre pilote Eſpagnol, qui nous dit qu'il

était dangereux de ſuivre le 14° de latitude, & qu'un vaiſſeau Eſpagnol s'y était perdu, nous ſuivîmes le 13° juſqu'à Guam. D'abord nous eûmes quelques calmes, auxquels ſuccéda un vent frais qui nous faiſait beaucoup avancer. C'eſt ce qui me détermina à propoſer d'augmenter la ration de nos équipages; mais on réſolut de ſuſpendre encore quelques jours, parce que nous pouvions manquer l'isle de Guam: nous le fimes enfin huit jours après, parce que le beau tems continua. Malgré la diſette où nous étions réduits, & la crainte de la voir devenir plus ſévère encore, nous ne négligions pas les occaſions de nous amuſer. Le 14 Février, jour où chaque jeune homme ſe choiſit ce qu'on appelle une *Valentine*, nous ſuivîmes cet uſage: chacun tira le nom d'une jeune demoiſelle de Briſtol qu'on avait raſſemblé dans une boëte, & nous bûmes enſuite du *punch* à la ſanté de nos Valentines qui ne ſavaient pas le plaiſir qu'elles nous procuraient à plus de 4000 lieues d'elles.

Le 17, nous nous apperçumes que notre vaiſſeau faiſait eau plus qu'à l'ordinaire; nous eſſayâmes en vain de l'en empêcher: il fallut recourir à la pompe & la tenir ſans ceſſe en mouvement. Ce travail pénible joint à ceux de

la manœuvre & au défaut de nourriture suffisante, épuisa mon équipage déja affaibli, & que les maladies commençaient d'attaquer.

Le 10 Mars, nous vîmes l'isle *Serpana*. Il y en avait une autre plus au midi, que nous crûmes être l'isle de *Guam*; nous nous en approchâmes & en vîmes sortir plusieurs pirogues qui navigeaient rapidement autour de nous sans vouloir s'arrêter. L'isle nous parut agréable & verdoyante; nous passames un banc qui s'étend au sud, & cinglâmes vers un hâvre qui est à moitié chemin de la partie septentrionale au banc. Des pesantes bouffées de vent nous en approchaient, nous en éloignaient tour à tour; & enfin nous jetâmes l'ancre à demi mille du rivage où était un petit village. Au nord & au sud on voyait une petite isle. Nous n'avions plus de vivres que pour 15 jours, en ne mangeant que pour ne point cesser de vivre; il fallait donc s'arrêter ici pour en acheter s'il était possible. Nous tâchâmes d'avoir quelque Espagnol qui put servir d'ôtage & de caution pour celui d'entre nous qui se rendrait auprès du gouverneur pour lui faire des propositions, & nous y réussîmes. Deux Espagnols vinrent nous demander si nous avions une lettre pour leur chef. J'en avais une prête, que je donnai à un

meſſager, qu'il m'envoya peu de tems après & qui partit avec mes deux interprêtes, de la ſûreté deſquels répondait un Eſpagnol qui reſtait avec nous. Je lui diſais, ce que nous étions, quels étaient nos beſoins, que s'il voulait nous fournir des vivres en payant, nous en agirions avec lui comme ami; mais que s'il n'acquieſçait pas à ma demande, nous ſerions forcé d'employer les armes pour nous en procurer; ce que nous ne déſirions point. Les habitans paraiſſaient bien diſpoſés, ils n'attendaient que le conſentement du gouverneur pour faire avec nous des échanges, & ce conſentement ne tarda pas; & l'abondance vint tarir la ſource des diſſentions que la diſette avait fait élever parmi nous; car chacun s'imaginait que ſon voiſin était mieux pourvu que lui. Nous invitâmes des Eſpagnols à dîner ſur nos vaiſſeaux, le gouverneur nous invita à ſon tour: à la deſcente de nos officiers, ils trouverent près de 200 hommes ſous les armes & rangés en haie, avec les officiers & les eccléſiaſtiques de l'isle, pour les conduire à la maiſon du chef, où on leur ſervit dans 60 plats différens tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'isle. Ils lui firent préſent de deux nègres en habits de livrée, de 20 verges de draps écar-

late & cinq pieces de Cambrai. Ce préſent lui fit grand plaiſir & le diſpoſa toujours plus à nous obliger. Nous reçumes diverſes proviſions, des bœufs, des cochons, des volailles, du maïs, du ris, des ignames, des noix de coco: nous eûmes lieu d'être contens des Eſpagnols, & ils le furent de nous: notre ſéparation fut celle de bons amis.

L'isle de *Guam* peut avoir 40 lieues de tour. Au couchant eſt une grande anſe où les galions viennent ſe rafraîchir. On compte 300 Eſpagnols dans ſon enceinte ou dans celles du voiſinage: ils y ont huit curés, dont ſix tiennent école pour inſtruire les Indiens; il y a ſous eux d'autres maîtres d'école mulâtres ou Indiens, qui ont répandu la langue Eſpagnole dans tout le pays. Guam eſt montueuſe, arroſée par d'excellentes eaux; on y recueille des oranges, des limons, des citrons, des melons d'eau & muſqués; on y nourrit des bœufs; mais ils ſont maigres, petits & blancs; des cochons dont la chair eſt le meilleur porc frais qu'on puiſſe manger au monde, parce qu'ils ſe nourriſſent de noix de cacao & d'un fruit qui ſert de pain aux habitans. L'indigo y croît en grande abondance, & il y eſt preſque inutile; l'argent y eſt très-rare, & le commerce

peu de chose. Environ 200 soldats y reçoivent annuellement leur paye de Manille par la voie d'un petit vaisseau qui leur apporte des habits, du sucre, du ris & du vin, & en remporte ainsi une somme égale à celle qu'il y apporte. Aujourd'hui ils sement du riz dans les vallées, ils cultivent la terre, & leur sort s'améliore. Le fruit qui leur sert de pain ressemble à de très-grosses oranges: l'arbre qui les porte est gros, ses feuilles ressemblent un peu à celles du figuier, mais d'un verd plus brun. On donne aussi de ce fruit aux cochons pour les engraisser; il n'a point de noyau.

Le gouverneur demeure au nord de l'isle, dans un village où il y a un couvent. Les Espagnols s'y marient avec les Indiennes. Les habitans naturels sont d'une taille avantageuse, d'un teint brun olivâtre; ils sont vigoureux; leur seul habit est une espèce de torchon qui leur pend au derriere: les femmes ont de petits jupons: ils sont si adroits à tirer de la fronde, que rarement ils manquent leur but, & jetent une pierre d'argile pétrie & séchée, avec tant de roideur, qu'ils peuvent tuer un homme à une assez grande distance: ils se servent aussi d'une lance faite d'un bois très-pesant. Leurs pirogues sont, disent les Espa-

gnols, 20 lieues par heure; je crois qu'elles en peuvent faire 6 ou 7; elles semblent aller comme un trait; elles ont 30 pieds de long, 2 de large, & 3 de creux, & n'ont qu'une voile de nattes: elle ne la porterait pas, s'il n'y avait, au côté opposé au vent, des solives attachées à un gros bloc contigu, de la forme de la pirogue & qui a la moitié de sa longueur. Ces solives sont couvertes de planches, & c'est là que l'on met les marchandises ou les passagers: la difficulté est d'aller vent arriere avec cette pirogue sans renverser, ce qui arrive quelquefois.

Nous partîmes de Guam le 20 Mars par un bon vent; dans ce climat, nous avions beau tems tout le jour, la nuit il faisait des bourasques de pluie avec une chaleur étouffante; nous cinglâmes vers *Ternate*. Le 11 Avril, nous vîmes une isle basse, plate, couverte d'arbres & de verdure: elle est vers le 2 deg. 54 min. de latitude septentrionale, & n'est point marquée dans nos cartes: le 14, nous découvrîmes une terre fort haute; nous la laissâmes à 12 lieues de nous, & le lendemain nous en vîmes une autre que nous crûmes faire partie de *Celebes*. Le 23, le tems fut orageux, ce qui ajouta aux travaux de mon

équipage ; à peine 4 hommes avec la pompe, pouvaient balancer l'effet de la voie d'eau. Nous vîmes ensuite différentes isles, & le 12 Mai, nous nous assurames qu'elles étaient celles qui forment le détroit de la Nouvelle Guinée, & nous envoyâmes une chaloupe vers l'une d'elles : elle nous rapporta qu'elle y avait vu des traces d'hommes & de tortues, avec des restes de feux. Déja nous approchions encore de la disette, mais on trouva dans le Bachelier beaucoup plus de ris qu'on ne croyait : près sa distribution, il se trouva que nous avions des vivres pour subsister sur mer pendant trois semaines. Nous avancions toujours à la vue des hautes terres de la Nouvelle Guinée ; durant la nuit, la Duchesse allait devant nous avec sa pinasse à la tête, car ce parage nous était inconnu, & les courans y sont très-variables. Nous apperçûmes une autre isle longue, élevée, que nous crûmes être l'isle de *Ceram ;* mais incertain de ce qu'elle était & de ce qu'on y trouve, nous résolûmes de ne pas perdre de tems, & de tendre directement vers le détroit de *Bouton*, où peut-être nous trouverions assez de vivres pour nous rendre à Batavia. Nous entrâmes, sans le chercher, dans une grande baie fermée par des isles ;

mais nous n'y trouvâmes point d'ancrage, quoique nos vergues puſſent toucher la terre; quelques-uns des habitans s'approcherent dans un canot, & nous firent entendre qu'ils avaient des vivres en abondance. J'y envoyai ma pinaſſe & ma gabarre pour voir ce qu'on y trouverait; elles furent bientôt environnées de canots remplis de cocos, de citrouilles, de maïs, de volailles & autres proviſions. On préſenta mes officiers au roi & à ſes nobles, tous ſimplement vètus d'un morceau d'étoffe autour des reins, mais empreſſés à nous obliger. Nous ne pûmes en profiter beaucoup, ne pouvant y mouiller, ni nous y ſoutenir contre le courant: nous réſolûmes de nous approcher de la terre que nous voyions à l'oueſt à 9 lieues de diſtance. Les habitans nommaient *Vanſeal* la plus orientale de ces isles; *Capota*, celle qui eſt entr'elle, & celle de *Cambaver* qui eſt au levant. Leur latitude y eſt de 5 deg. 13 min. leur longitude de 220 deg. 31 min. La terre où nous tendîmes ſe trouva être l'isle de *Bouton*, & nous en avions paſſé le détroit: il fut réſolu de rebrouſſer; une briſe de l'eſt nous favoriſa; nous approchâmes de la terre; elle nous parut bien habitée, garnie de forèts, pourvue de toutes ſortes de vivres; mais je

n'y trouvai point d'ancrage : le lendemain 29 Mai, je trouvai fond, & nous jetâmes l'ancre. Les gens de ma chaloupe m'amenerent des Malayans qu'ils avaient gagné à force de préſens, & que nous ne pûmes entendre faute d'interprète; ils ſe bornerent à nous indiquer la terre qui était au nord. Nous envoyâmes une de nos pinaſſes pour chercher la ville dont parle le capitaine Dampier dans ſes voyages, où réſide le roi de Bouton. Ils la trouverent. Ce roi a pluſieurs galeres conſtruites ſingulierement & ſur leſquelles il peut embarquer 8000 hommes. Les bourgs de cette isle ſont bâtis ſur des précipices, & il eſt très-difficile d'y atteindre. La capitale eſt ſur une montagne, où l'on ne parvient que par un ſentier eſcarpé. Nous y vîmes une ſource qui deſcendait des rochers; mais la marée qui s'éleve ici à 15 pieds, ne nous permit pas d'y prendre de l'eau.

Des officiers du roi vinrent le lendemain nous apporter une lettre de nos officiers, qui nous annonçait que nous trouverions des vivres ſi l'on convenait de prix; mais cette apparence de ſuccès ne produiſit rien; nous eûmes lieu de craindre d'y eſſuyer quelques malheurs, & il nous fallut retenir l'interprète du

roi pour faire relâcher nos gens qu'on retenait à la ville. Heureusement les habitans nous avaient fourni de vivres pendant la négociation ; nous avions fait du bois & de l'eau, & nous pouvions au moins arriver à Batavia sans craindre la disette. Nous partîmes le 8 Juin, n'ayant pu obtenir un pilote du roi de cette isle. On dit qu'il domine sur toute les isles du voisinage, & peut lever 50,000 hommes : celle où il réside peut avoir 30 lieues de long ; elle est sous le 5° 20′ de latitude méridionale. Ses sujets parlent la langue Malaise, sont courageux ou disent l'être ; & vivent dans la sécurité, surtout parce qu'ils sont pauvres : ils sont assez bien faits, d'une taille presque au-dessous de la médiocre, d'un teint olivâtre ; ils ont les traits grossiers. Ils se disent Mahométans, & tout ce qu'ils en savent, c'est, qu'on peut prendre plusieurs femmes, qu'on doit se baigner souvent, s'abstenir de porc, & pratiquer quelques autres petites cérémonies. On y trouve des noix muscades : les Hollandais n'y ont point de comptoirs, mais ils en tirent des esclaves & un peu d'or.

Le 9, nous vîmes la terre à 8 lieues de nous : c'étaient les isles *Zaleyer ;* plus loin nous apperçûmes un vaisseau qui nous parut Hollan-

dais, & nous cherchâmes à le joindre ; le calme nous furprit, j'y envoyai ma pinaffe qui nous rapporta que le vaiffeau allait à Macaffar dans l'isle Celebes, que fon maître était un *Malais* qui promettait de nous conduire à Batavia, pourvu que les Hollandais ignoraffent le fervice qu'il nous aurait rendu. Il nous fit enfiler le détroit de Zaleyer; nous côtoyâmes Celebes dont les terres font baffes près de la mer; mais au-delà on voit s'élever de hautes montagnes. Nous marchâmes entre des petites isles qui en font voifines, toujours la fonde à la main: bientôt nous perdîmes Celebes de vue; nous paffâmes près de *Maduré*, isle qui peut avoir 40 lieues du levant au couchant, & eft fituée au nord de Java, que nous découvrîmes le lendemain près de la haute terre de *Japara*. Autour de nous étaient des bateaux de pêcheurs dont aucun ne voulut s'approcher. Le 17, nous vîmes à 3 lieues de diftance les isles de *Caraman Java*. Un gros vaiffeau parut devant nous, j'envoyai ma pinaffe pour en apprendre des nouvelles. C'était un navire Hollandais, du port de 600 tonneaux, monté de 50 pieces de canon, qui était parti de Batavia. Il nous apprit que la guerre continuait en Europe, que nous avions eu de grands

ſuccès en France, & qu'il n'y avait plus de dangers dans notre route juſqu'à Batavia.

Le 20, nous apperçumes 30 ou 40 vaiſſeaux raſſemblés dans la rade de Batavia, où nous mouillâmes heureuſement après le coucher du ſoleil. Nous allâmes enſuite viſiter le gouverneur, & lui parlames de la néceſſité de radouber nos vaiſſeaux, & on nous l'accorda; mais après de longs délais. Pour le faire, nos vaiſſeaux allerent mouiller près de l'isle *Horn*, parce qu'on ne voulut pas embarraſſer l'isle *Onruſt*, où l'on répare les vaiſſeaux Hollandais. Pendant ce tems, je demeurai à Batavia où j'eſpérais me rétablir: le chirurgien y parvint à tirer la balle du mouſquet qui m'était reſté dans la gorge depuis ſix mois; ce fut avec peine, parce que j'avais la mâchoire ſi fracaſſée que je ne pouvais ouvrir la bouche; il me tira auſſi pluſieurs eſquilles de mon pied, & j'eus enfin l'eſpérance de me rétablir. Notre équipage cependant, ſe dédommageait de la diſette que nous avions ſouffert, il ne penſait qu'au plaiſir, il regardait avec horreur la peine & le travail; mais il fallut pourtant s'y remettre.

Notre vaiſſeau le *Marquis*, ſe trouva hors d'état de ſe rendre en Europe: ſes côtés & ſon plafond étaient criblés de vers, & nous réſolû-

mes de le vendre. Le 23 Juillet, fourni enfin d'un pilote & d'un ponton, nous paſſâmes ſur l'isle *Horn*, & y mouillâmes à un jet de pierre du rivage. Là, nous nous occupâmes à réparer promptement nos vaiſſeaux, à mieux embaler nos marchandiſes, & nous n'y parvinmes pas ſans peine. Pluſieurs de nos gens étaient attaqués de fiévre & de dyſſenterie ; quelques-uns moururent. La ſaiſon était avancée & le vent ſoufflait avec violence dans l'isle où nous étions ; ce qui me fit chercher à hâter notre départ. D'ailleurs, tout ici eſt chargé de prohibition ; l'on viſite les petits bateaux avec une exactitude rigoureuſe ; & c'eſt en partie pour éviter des tracaſſeries que nous avions interdit le commerce à tous nos gens. Nous ne pouvions obtenir des charpentiers Hollandais, ni d'aller à l'isle d'*Onruſt*, puiſqu'il n'était pas poſſible de radouber à l'isle *Horn*. En vain voulûmes-nous aller au gouverneur pour nous plaindre, nous ne pûmes parvenir juſqu'à lui ; il ne nous reſta de parti à prendre que celui de nous hâter pour nous rendre au cap de *Bonne-Eſpérance*. Nous vendîmes le Marquis, pour 575 rixdalles, & quittâmes Batavia le 12 Octobre.

Cette ville eſt ſituée au nord-oueſt de l'isle *Java ;* la chaleur y eſt tempérée par les briſes

de

de mer & de terre qui s'y font fentir tous les jours, & par les vents du levant & du couchant qui foufflent alternativement, toute l'année, le long de la côte. L'été y regne de Mai à la fin d'Octobre ; alors le ciel eft ferein, l'air eft rafraîchi par les vents du levant. L'hiver lui fuccéde & s'annonce par de groffes pluies : en Décembre le vent fouffle du couchant avec violence & en éloigne le commerce : en Février on éprouve des changemens brufques, des orages fubits accompagnés de tonnerre. On y feme en Mars ; Juin y eft la fleur de l'année ; on récolte le riz & le fucre en Septembre ; & le mois fuivant, la terre eft embellie de toutes fortes de fleurs & de fruits. La ville eft quarrée, ceinte d'un mur & de 22 baftions : un tremblement de terre qui renverfa des montagnes, détourna le cours des rivieres, vers le commencement de ce fiecle, y rendit les canaux moins commodes qu'ils ne l'avaient été. La baie eft environnée de 17 à 18 isles, qui rompent les vagues & en font la fûreté. Les canaux qui traverfent la ville font revêtus de pierres jufques à l'eftacade qu'on ferme tous les foirs & où l'on tient un corps de gardes qui reçoit un droit de paffage, payé par les vaiffeaux qui y entrent : les rues font tirées au cordeau, & ont 30 pieds de large de chaque

côté des canaux qui les traversent, sont au nombre de 15, & sur lesquels il y a 16 ponts, presque tous bâtis de pierre. L'hôtel de ville est magnifique: il y a une cour environnée de murailles avec un double rang de colonnes de pierres: c'est-là que sont les appartemens des officiers de la justice. Il y a divers hôpitaux, diverses maisons de discipline où l'on occupe les catins à filer, les garnemens à raper du bois de teinture. Les Chinois y ont un hôpital pour eux, & ses revenus sont si bien administrés qu'on n'y en voit point qui mendient. Les criminels condamnés à mort, y sont rarement exécutés; on les employe à nettayer les canaux & les fossés de la ville. Les femmes peuvent aisément s'y séparer de leurs maris, & un avocat m'a dit que de 58 causes qui pendaient à la fois devant le conseil, il y en avait 52 pour cause de divorce. La ville, le château, l'isle Onrust sont bien fortifiés, & munis d'une nombreuse artillerie. Les ouvrages du dehors répandus dans la campagne à 4 lieues au loin, sont faits de terre, environnés de fossés & de haies vives; ils ressemblent à des berceaux de verdure; quelques-uns sont revêtus de brique. Les Chinois qui sont habitués dans l'isle, jouissent de grands privileges: les autres n'y peu-

vent demeurer que six mois. On parlera des Javanois dans un autre voyage. Les Hollandais exercent sur eux un pouvoir despotique ; ils leur préfèrent les Chinois, plus industrieux, qu'ils craignent moins & dont ils retirent davantage : ils payent un gros loyer pour leurs boutiques, des taxes considérables & un intérêt, de 16 à 30 pour cent, de l'argent qu'ils leur empruntent. J'ai ouï dire qu'il y en avait 80000 dans l'isle qui payaient chaque année une rixdale pour le droit de porter leurs cheveux : ils vont tête nue, en robe longue & un éventail à la main : ils fournissent aux Hollandais toutes les marchandises de la Chine à meilleur compte que s'ils les transportaient eux-mêmes. Il y a dans Batavia une imprimerie & des colleges publics où l'on enseigne le latin, le grec, les humanités & les sciences.

Quelques-uns de nos hommes déserterent de nos vaisseaux pour rester ici ; d'un autre côté, chacun de nos vaisseaux fit 16 à 17 recrues ; il le fallait, afin de pouvoir nous défendre, puisque la guerre durait encore. Nous restâmes quatre jours dans l'isle du Prina pour faire de l'eau & du bois, & nous y résolûmes d'aller droit au cap, de nous y attendre 20 jours au cas de séparation, & de partir de-là pour *Ste.*

Hélene. Le 31, nous fûmes en danger de couler à fond & fîmes le signal de détresse : nous avions trois pieds d'eau & nos pompes étaient engorgées, heureusement nous parvinmes à les dégager. Dix jours après il se fit une nouvelle voie d'eau, & nous ne pûmes parvenir à la boucher. Le 15 Décembre, nous vîmes la côte d'Afrique, & le 27, la montagne de la Table; nous jetâmes l'ancre le lendemain ; mais je fis amarrer mon vaisseau, afin de pouvoir résister aux bouffées violentes que nous y éprouvions. On résolut d'aller en Angleterre de conserve avec la flotte Hollandaise. Cette résolution était contraire à mon sentiment, car je voulais aller au Bresil vendre avec avantage nos marchandises qui ne pouvaient manquer de souffrir dans le long trajet qui nous restait à faire, ou du moins d'y envoyer dans ce but un des trois vaisseaux; je cédai à la pluralité des voix. La nécessité d'attendre jusqu'en Mars la flotte avec laquelle nous devions partir, m'en faisait une de carèner mon vaisseau ; mais les officiers des autres vaisseaux s'y opposerent: c'était un reste de la dissention élevée entre nous.

La flotte arriva en Février, & je me préparai au départ. J'étais toujours retenu dans ma chambre & hors d'état d'agir : pour payer nos

provisions, nous vendîmes une partie de nos marchandises : je vendis aussi une douzaine de mes nègres ; presque tout fut tiré de mon vaisseau, parce qu'on n'y pouvait rien tenir à sec nulle part. Nous ne partimes que le 6 Avril, au nombre de 16 vaisseaux Hollandais & de neuf Anglais. Nous avions reçu nos ordres de l'amiral & nous devions les suivre à la rigueur.

La ville du cap renferme 250 maisons & une église; il y a plusieurs villages répandus à 20 ou 30 lieues de distance; il n'y a du gros bois de charpente qu'à 50 milles de-là. On y observe de si bonnes loix, il y regne tant d'industrie & de propreté, qu'on ne peut que louer cette colonie & désirer de l'imiter; peut-être la justice y est trop sévère. Le château est fort vaste & bâti de pierres de taille : on y compte 70 pieces de canons, & environ 500 hommes qui y sont fort bien logés; mais ce château est trop éloigné de la rade pour défendre les vaisseaux. La rade elle-même est dangereuse en hiver. A plus de 100 milles de-là, les Hollandais ont trouvé une source chaude, excellente pour les malades qui boivent ses eaux & s'y baignent.

Le 30 Avril, nous vimes l'isle Ste. Hélene; le 7 Mai, celle de l'Ascension. Un mois après les amiraux Hollandais arborerent des flammes

à la tête de leurs grands mâts, & les autres vaisseaux les imiterent, afin de paraître tous des vaisseaux de guerre. A mesure qu'ils approchent de leur pays, ils grattent & nettaient leurs vaisseaux, ils y mettent des voiles neuves, & l'on dirait qu'ils sortent tout fraîchement du port. Des brouillards épais nous environnerent pendant plusieurs jours, & pour que l'escadre ne se dispersât point, l'amiral tira deux coups de canon toutes les demi-heures, & chaque vaisseau lui répondait par un coup. Le 15 Juillet, nous rencontrâmes un vaisseau Danois qui allait en Irlande & nous apprit que 10 vaisseaux de guerre Hollandais croisaient pour nous attendre à la hauteur de Schetland. Nous les découvrîmes en effet bientôt après : ils nous joignirent tous, le 16 Juillet, vers ces isles, dont les habitans fort pauvres vinrent nous offrir le peu de provisions qu'ils avaient ; leur seule richesse est la pêche. Nous les quittâmes le lendemain. L'amiral de la flotte marchande commanda les vaisseaux de guerre comme ses propres vaisseaux ; ce qui, je crois, n'a lieu qu'en Hollande. Il fit observer la plus sévère discipline, & aucun n'allait de son bord à un autre sans qu'il l'eut permis. Le 23, nous vîmes la terre, & tous les vaisseaux arborerent leur pavillon.

Tous les vaiſſeaux Hollandais, à la vue de leur *chere Patrie*, ainſi qu'ils l'appellent de bon cœur, déchargerent tous leurs canons. Nous mouillâmes à la rade du Texel, où nous reſtâmes juſqu'à la fin de Septembre, tems où nous quittâmes les ports de la Hollande pour venir mouiller aux Dunes, après un voyage pénible de trois ans & un mois.

Nous ne donnerons point ici la relation que le capitaine Cook a donné du même voyage; il differe par quelques circonſtances & quelques obſervations; mais ces différences ſont trop peu importantes pour répéter le reſte, dans la vue de ne point les perdre. Il ne faut point, s'il eſt poſſible, faire de double emploi.

FIN du Tome III.



TABLE

Des VOYAGES contenus dans ce Volume.



